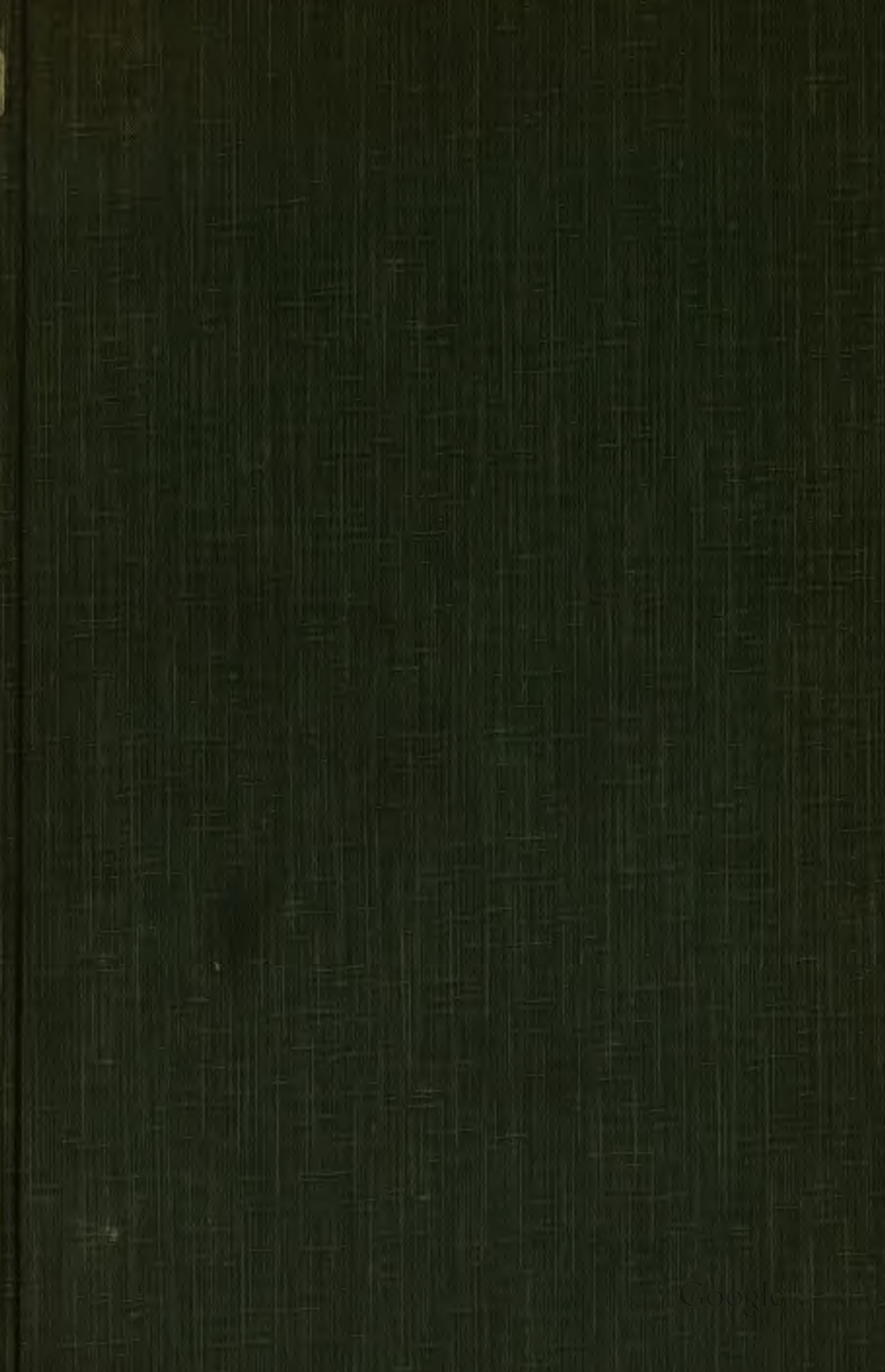
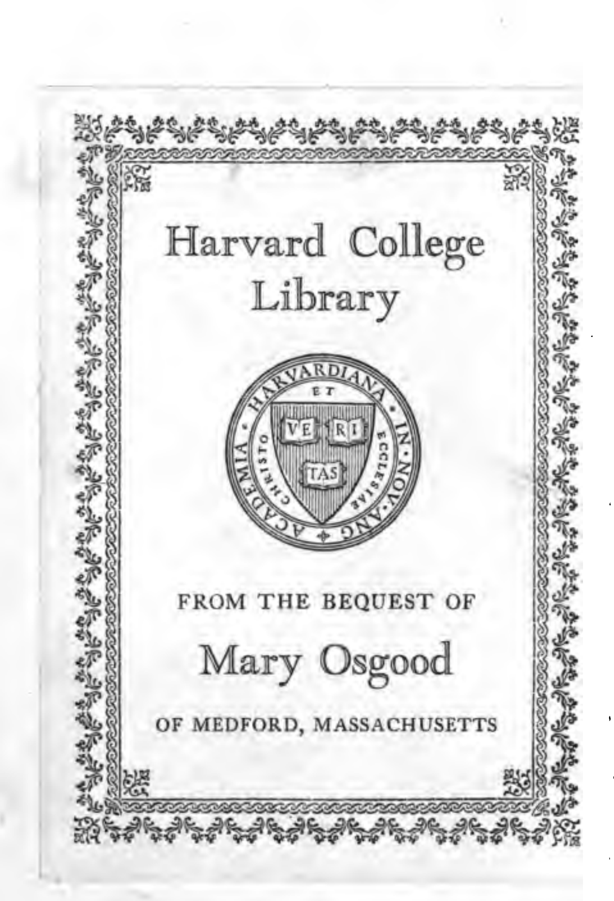



Harvard College
Library
HARVARDIANA · IN · NOV · ANG · ACADEMIA
ET
VE RI
TAS
CHRISTO ECCLESIAE
FROM THE BEQUEST OF
Mary Osgood
OF MEDFORD, MASSACHUSETTS

ÉTUDES LINGUISTIQUES SUR LA BASSE-AUVERGNE

ALBERT DAUZAT

GÉOGRAPHIE PHONÉTIQUE
D'UNE RÉGION
DE LA BASSE-AUVERGNE

THÈSE PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT
à la Faculté des Lettres de Paris



PARIS
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais, 5

1906

INTRODUCTION

Faire la géographie phonétique d'une région, même très limitée, est une tâche longue et ardue. Il faudrait, en effet, connaître à fond le mécanisme phonétique de chaque patois, dégagé des influences analogiques et des actions troublantes du français. Je n'ai l'intention ici que de donner un aperçu d'ensemble des principales évolutions, en négligeant la plupart des lois secondaires, lorsqu'elles ne sont point particulièrement caractéristiques ou nécessaires pour l'explication des faits étudiés.

Depuis le travail de début que je faisais naguère sur la phonétique [1], j'ai acquis la certitude que les lois phonétiques sont absolues. Si nous croyons apercevoir des exceptions immotivées, ce ne sont pas les faits qui sont en défaut, mais nous-mêmes, qui ne savons pas les interpréter avec une analyse suffisamment critique. Il m'arrivera plus d'une fois de confesser que j'ignore la raison de tel ou tel phénomène : une étude plus méticuleuse du ou des patois en question, et portant sur un plus grand nombre de matériaux, pourrait peut-être élucider le problème.

Quoique j'aie passé cinq ou six étés à explorer village par village une région à peine grande comme un arrondissement, je me rends compte, en effet, que mes matériaux sont forcément incomplets et qu'ils renferment plus d'une lacune. Dans plusieurs communes, j'ai

---

1. *Phonétique historique du patois de Vinzelles*, 1897.

complété à la fin l'enquête du début. Je n'ai pu le faire partout, à mon grand regret : car il faudrait toute la vie d'un homme pour explorer à fond — et encore! — une centaine de communes.

Comme il n'existe pas de dialectes, la délimitation d'une région dont on veut étudier les parlers est donc purement arbitraire. C'est le hasard qui m'a amené à explorer celle que j'ai choisie. J'ai commencé par rayonner autour de deux centres dont je connaissais particulièrement le patois, le pays de ma mère et celui de mon père, Vinzelles (c^ne de Bansat) et les Martres-de-Veyre. J'ai rejoint les deux groupes de parlers, et j'ai poussé ensuite dans telle ou telle direction, suivant que je voulais approfondir tel ou tel phénomène. Le désir de tracer dans le Puy-de-Dôme la limite de *s* devant *k*, *t*, *p*, m'a entraîné à l'ouest, et je n'ai pas eu à m'en repentir, car j'ai trouvé des phénomènes intéressants, surtout dans la région de Murols. Les actions et les réactions des labiales et de l'*y* subséquent ou des voyelles en hiatus, m'ont fait poursuivre mon exploration à l'est, du côté d'Arlanc. On voit que je n'ai obéi à aucune idée préconçue et que j'ai simplement cédé au désir de butiner sur les fleurs qui attiraient particulièrement mes regards.

Voici maintenant, en gros, la liste des cantons que j'ai explorés, souvent partiellement; on trouvera chemin faisant les noms des hameaux et des communes :

Auzon et Brioude (H^te-Loire : seulement quelques communes du nord); Arlanc (partie), Saint-Germain-l'Herm et Cunlhat (partie) (arr. d'Ambert); Jumeaux, Sauxillanges, Issoire, Saint-Germain-Lembron, Champeix, Besse (partie nord), Tauves et Latour (partie nord) (arr^t d'Issoire); Bourg Lastic (partie), Rochefort (partie), Saint-Amant-Tallende, Veyre-Monton, Vic-le-Comte (arr^t de Clermont).

J'ai suivi un plan quelque peu différent de celui que j'avais adopté dans la *Phonetique du patois de Vinzelles*. J'ai donné le moins d'importance possible aux phénomènes qui se sont produits en latin vulgaire et au début du moyen âge : je me suis borné à leur égard, en général, à un bref rappel. Ces phénomènes sont, en effet, bien connus, et ils se sont produits sur un territoire infiniment plus grand que la région dont je m'occupe. Ce qui est intéressant, c'est de décrire les phénomènes à partir du moment où ils commencent à différencier les parlers de notre région.

La classification des phénomènes est assez délicate. Il faut rejeter

la classification par époques, séduisante au premier abord, parce qu'à partir du XIVe siècle, surtout à cause de la rareté des textes, il nous est à peu près impossible de dater les phénomènes, sinon les uns par rapport aux autres.

Passer chaque son latin en revue et chercher ce qu'il est devenu dans nos parlers, me paraît également une méthode défectueuse. Les bifurcations et les fusions de sons ont été si nombreuses depuis l'époque latine, qu'à procéder de la sorte on serait amené à étudier sous une même rubrique des phénomènes extrêmement disparates et à scinder des évolutions connexes. Peut-on étudier séparément le passage de *cel* à *ceau*, de *pel* à *peau*, de *fil* à *fiau*, parce qu'on est en présence là d'un *e* ouvert, ici d'un *e* fermé, plus loin d'un *i*?

Je me suis donc décidé à grouper ensemble les évolutions analogues. Je réunis, par exemple, dans un même chapitre tous les phénomènes de mouillement, depuis l'assibilation du latin vulgaire jusqu'aux altérations les plus récentes, en passant en revue successivement chaque catégorie de consonnes. Cette méthode a l'avantage de rapprocher des phénomènes analogues malgré leur éloignement dans le temps, et de montrer comment les évolutions physiologiques se répètent parfois à des siècles de distance.

L'inconvénient principal sera de scinder un même phénomène — critique qu'on pouvait adresser également à la méthode précédente. Dans le passage de *vi* à *yè*, par exemple, il est impossible de ne pas considérer séparément l'évolution de la consonne et celle de la voyelle, quoique les deux phénomènes soient connexes, et que l'un soit la conséquence de l'autre. Je me suis efforcé de remédier à cet inconvénient par de fréquents renvois, préférant rappeler en deux mots, fût-ce à plusieurs reprises, le même phénomène, plutôt que de laisser échapper l'étroite solidarité qui règne entre les diverses évolutions [1].

Je suis toujours la notation de la Société des Parlers de France, sous les réserves suivantes. Je note par deux lettres *ts*, *dz*, *tc*, *dj*,

---

1. Les influences et réactions réciproques, exercées par les voyelles sur les consonnes et par les consonnes sur les voyelles, sont particulièrement nombreuses dans la région que j'ai étudiée. Les évolutions indépendantes des sons sont fort rares.



car il me semble que — tout au moins dans la région que j'ai étudiée — on peut distinguer deux éléments dans ces sons. Mais il est bien entendu que ces sons sont totalement différents de *t* + *s*, *d* + *z*, *t* + *c*, *d* + *j*..... ordinaires. La phonétique expérimentale ne laisse aucun doute à cet égard. — De même, je note par *ly*, *ny* l'*l* mouillé et l'*n* mouillé de ma région. Il me semble également qu'on peut distinguer dans ces sons deux éléments : mais je note le premier par *l*, *n*, pour bien montrer que ce premier élément est tout autre chose que *l* ou *n*. Je note par *y*' le son intermédiaire entre *l* mouillé et *y*, qui est assez fréquent dans la région.

PREMIÈRE PARTIE

CONSONNES

Les consonnes, dans la région que j'ai étudiée, sont extrêmement nombreuses, comme on pourra s'en rendre compte, et présentent parfois, à l'heure actuelle, toutes les étapes d'une évolution. Il serait donc impossible d'en tracer un tableau complet, qui n'offrirait d'ailleurs qu'un intérêt fort restreint. Ce qui importe, c'est de mettre en lumière les principales évolutions auxquelles elles ont été soumises, et les lois qui ont présidé à ces changements.

Des phénomènes très différents se produisent, suivant qu'on considère la consonne comme implosive, explosive ou intervocalique.

La consonne implosive est susceptible de déplacer son point d'articulation en raison de la nature de la voyelle subséquente. La voyelle peut exercer sur elle une influence palatalisante ou labialisante. La première, produite par les voyelles palatales ou antérieures, comprend des phénomènes assez complexes qu'on désigne, suivant l'époque, sous le nom d'assibilation, de palatalisation ou de mouillement, mais qui sont tous de même nature. C'est là un phénomène très général. La labialisation des consonnes doit être, au contraire, particulière au centre de la France, car, à ma connaissance du moins, elle n'a pas encore été signalée. Dans les deux cas, la cause profonde du phénomène est la même. La consonne déplace ses points d'articulation pour se rapprocher de ceux de la voyelle; les organes, au moment où ils articulent la consonne, cherchent inconsciemment à prendre déjà la position ou une position voisine de celle qui va être nécessaire pour l'émission de la voyelle.

La consonne intervocalique, outre les modifications qu'elle peut subir en tant qu'implosive, est sujette à des altérations spéciales à sa position entre deux voyelles. En latin vulgaire, les occlusives sourdes sont devenues sonores, et sont restées telles dans notre région jusqu'à nos jours. Un peu plus tard, les anciennes occlusives sonores deviennent constrictives, ou tombent : ces phénomènes sont très délicats à observer dans la Basse-Auvergne, qui forme une zone de transition. Enfin les liquides *l* et *r*, sur des territoires différents, se dirigent la première vers *w*, *v*, la seconde vers *z*.

Les explosives s'amuïssent. Les premiers phénomènes de cette nature se sont produits, dans la région, pour *c*, *g*, *t*, *d* vocalisés en *i* dès avant le moyen âge (*pectus peitus*, *patre paire*) puis pour *v* (qui était sans doute *w*) et plus tard pour *l*, vocalisés en *u*. A la fin du moyen âge, les explosives *k*, *t*, *p* disparaissent sans laisser de trace de leur amuïssement. Vers la même époque, se produisent les amuïssements en *y* de *s*, *r*, *l*, qui ne se sont pas toujours produits simultanément, et ont donné lieu à des évolutions très curieuses.

Certaines nasales, au xe siècle, ont disparu purement et simplement : mais, plus tard, la chute de tous les *m* et *n* explosifs a causé la nasalisation de la voyelle précédente.

On voit que les phénomènes vocaliques et consonantiques sont souvent connexes. J'étudierai dans la deuxième partie les voyelles nasales et l'altération des voyelles par la consonne mouillée précédente. Je réunis ensemble les diphtongues, que leur second élément provienne ou non de la vocalisation d'une consonne.

CHAPITRE I

IMPLOSIVES

CHANGEMENT DES LIEUX D'ARTICULATION

Les consonnes sont d'abord susceptibles de modifier leurs points d'articulation, généralement en raison de la voyelle suivante.

Les changements spontanés, et indépendants de la voyelle, sont rares. Il n'en existe dans notre région que pour les groupes *kl*, *gl*, qui se mouillent, et pour le son *ḽy* qui tend vers *y*. *kḽy* aboutit à *ꞔ* par l'intermédiaire d'un son assez curieux; *gḽy*, très instable, fusionne avec *ḽy*. Les mouillements des autres groupes *fl*, *pl*, *bl* existent à l'est de notrȩ région.

La voyelle subséquente peut exercer une influence, soit palatalisante, soit labialisante. Un troisième groupe est sans effet sur la consonne. Il comprend, dans notre région, les voyelles *ȧ*, *á*, *ȯ*, *ó*, *œ̀* (issu de *o*), *ü̇* (issu de *óu*), *w*, et les diphtongues ayant pour premier élément une des voyelles précitées.

L'influence palatalisante est exercée dans l'ordre suivant : 1° *í*, *y*; — 2° *ú* et *ẅ* issu de *ú* ; — 3° *é*, *ì* (issu de *ei*), *œ́* (issu de *é*), *ė* (issu de *é*), *ė*, *u̇* (issu de *œ́u*). Jamais *ȧ* ne palatalise.

Le mouillement est un phénomène extrêmement général dans la région. Il s'applique non seulement aux palatales (*k*, *g*), ce qui est courant, aux sifflantes et aux linguo-dentales (*t*, *d*, *l*, *n*), ce qui est encore assez fréquent, mais encore aux labiales (*f*, *v*, *p*, *b*, *m*), phénomène beaucoup plus rare, et qui n'a guère été signalé jusqu'ici que dans la région dauphino-lyonnaise.

ḵy (*gy*) évoluent vers *ṯy* (*ḏy*), avec tendances soit vers *tç̂*, soit vers *ts*. Même évolution pour *ty*, *dy*. *ḽy*, je l'ai dit, va vers *y*, tandis que *ŋy* reste intact. *fy*, *vy* aboutissent soit à *ç̂*, *ŷ* (par chute du premier élément), soit à *fs*,*vz*. *py*, *by* aboutissent d'une part à *pḽy*, *bḽy*, de l'autre à *ps*, *bz* ; *my* reste intact. Enfin *sy*, *zy* deviennent respectivement *ɛ* et *j*.

De cet aperçu rapide, il faut conclure que l'*y* tend soit vers *s*(*z*), soit vers *ç*, *ŷ* (et *ḷy*), à moins qu'il ne soit absorbé (ainsi après *s*). La consonne précédente peut tomber (*f*, *v*), être altérée plus ou moins profondément (*k*, *g*; *t*, *d*, *l*, *n*), ou fusionner (*s*, *z*). L'*y*, comme on le verra plus loin, agit également sur la voyelle subséquente en changeant *i* en *ẹ*, et *u* en *ụ*. Voilà donc toute une série de réactions intéressantes qui ont pour point de départ la naissance, le mouillement de la consonne palatale.

Les voyelles labialisantes sont *u* et *ú*. Cette dernière est à la fois labiale et palatale par ses lieux d'articulation. On ne s'étonnera donc pas si elle peut, suivant le cas ou l'époque, labialiser ou palataliser la consonne.

L'*ú* traditionnel, issu de *ū* latin, qui est une voyelle labio-palatale, a d'abord exercé une influence palatalisante : il a mouillé presque partout les linguo-dentales, et très souvent les palatales et les sifflantes. Puis il a exercé une influence labialisante sur les labiales *p*, *b*, *m*, *f*, *v*.

Mais, dans de nombreux patois, un second *u* s'est formé, issu de *u*. Cet *ú*, généralement différent du précédent, ne palatalise plus aucune consonne : il exerce sur toutes, même sur les palatales et les linguo-dentales, une influence labialisante, tout comme *u*, là où cette voyelle s'est conservée.

I. — CHANGEMENTS SPONTANÉS

Ils affectent, comme je l'ai dit, d'une part le son *ḷy*, d'autre part les groupes *kl*, *gl*. Comme *gl* a fusionné assez anciennement avec *ḷy* traditionnel (*lh*) par la série *gl*→*gḷy*→*ḷy*, nous les étudierons ensemble.

ḷy

ḷy tend vers *y*. C'est là une évolution qu'en maint village on peut saisir sur le fait.

Le son primitif *ḷy* provient des sources suivantes (les formes patoises citées sont de Vinzelles) :

l + *i* : *ḷyi* (*li*[*n*]);

l + *y* récent : *ḷyụ̂ẓå* (*lịura*→*lịọura*);

l + *u* : *ḷyụ̆nå* (*luna*);

lh roman : (*l* + *y* latin) *fyịḷyå* (FILIA); (*cl* intervocalique) *bœ̣ḷyå* (APĬC(U)LA);

gl : *ḷyạ̊så* (* GLACIA).

J'ai relevé l'altération dans trois parties de ma région :

Au sud, dans la Haute-Loire : *yọ̈urå* (livre) à Arvant, *bẹy'å* à Brioude.

Au nord-ouest : *gụyò*, etc. à Rochefort. Cette région se relie à la suivante par le nord.

Au nord, à partir des Martres-de-Veyre (sauf Saint-Georges qui conserve *ḷy*), sur un territoire qui doit s'étendre fort loin, peut-être sans interruption jusqu'à Paris. Je cite entre autres *yuẓạrno* (Orcet; LUCERNA = ver luisant), *yuẓẹ̀rnò* (Pérignat), *bẹyė* (*abelhas*), pl., Vic-le-Comte, *ḍyụyo* (*agulha*) Mirefleurs, *fẹ̀yò* (*filh-at* = gendre) Authezat, *fiyạtre* (*filhastre*) Monton.

Le centre, au moins pour les sujets de trente à quarante ans, en est encore à l'étape intermédiaire : *fiy'ẹ̀tre*, *vwịy'o* (*oïlha*), *vėr y'üẓē* etc.

Aux Martres-de-Veyre, où j'ai séjourné longtemps, j'ai pu saisir l'évolution entière. Mon grand-père, né en 1823, avait un *ḷy* à peine ébranlé; mon père, né en 1846, a un *y'* très net, son dont il n'a pas l'équivalent dans son français. Chez les personnes au-dessous de quarante ans, le son est réduit à *y*. Ainsi on a tour à tour *ḷyụ̆nò*, *y'ụ̆nò*, *yụ̆nò* ; *fy'ịḷyò*, *fy'ịy'ò*, *fy'ịyò*.

kl

A côté de *ḷy*, il est essentiel de faire figurer *kl*, dont l'évolution est parallèle, partout où *kl* s'est changé en *kḷy*.

kl ne reste intact que dans une très petite région : *mėskla* (mêler) Montaigut le Blanc, etc.

Partout ailleurs, il se mouille. La première étape qu'on observe est *kḷy*, qu'on trouve dans le sud et l'ouest : *kḷyėr* (clar), Doranges ; *kḷyăr*, Vinzelles et environs, Sauvagnat ; *kḷyå*, Murols, Saint-Nectaire, le Mont-Dore.

La seconde étape, que connaissent une série de patois situés au nord des précédents, est un son que je rends par *χy*, faute de transcription meilleure. C'est, me semble-t-il, la combinaison avec un

y, d'un son issu d'une fusion entre *k* palatal et *ḻ* dorsal, élément difficile à isoler du groupe *ḻy*. La langue est placée, en effet, comme pour l'émission du *k*, avec cette triple différence : 1° la pointe de la langue se tient en arrière des dents inférieures et touche aux glandes sublinguales ; 2° par suite, la partie dorsale de la langue qui touche le palais, est plus voisine de la pointe que pour l'émission de *k* ; 3° enfin l'occlusion n'est pas complète ; l'air s'échappe un peu de chaque côté de la langue entre celle-ci et les joues : il va sans dire que la mâchoire et les lèvres sont entr'ouvertes. Nous ne sommes donc plus en présence d'une explosive, mais d'une constrictive, d'une chuintante. Ce son, que je note par le χ grec, en attendant qu'on crée un caractère, est suivi d'un léger *y* avant l'émission de la voyelle suivante.

Voici des exemples : *clar* devient *χyȧr* à Coudes, *χyă* à Aydat, *χyéėr* aux Martres (gens âgés) ; *clocha*→*χˡǫtɛyò* (son un peu différent) à Cunlhat ; *qualacom* contracté en * *caclom* → *kȍχyȭ* à Vic-le-Comte, la Sauvetat, etc. Les jeunes générations, aux Martres, ont un son très voisin de *ç̂*.

C'est en effet *ç̂* qui est le dernier terme — à l'heure actuelle — de l'évolution. Ce son n'existe que dans les patois qui ont réduit *ḻy* à *y* : cette dernière évolution, comme le témoignent entre autres les Martres, est en avance sur l'autre.

Les patois qui ont *ç̂* sont donc au nord et au nord-ouest des précédents.

clar devient *ç̂ė* (Mirefleurs), *ç̂é* (Pérignat), *ç̂ȧ* (Orcet, Rochefort) ; *esclaira* est *iç̂ẹro* à Monton ; *qualacom*, contracté cette fois en **clacom*, est *ç̂òkō* à Cournon.

Les groupes *pl*, *bl*, *fl* ne sont pas altérés dans la région [1], mais seulement plus à l'est.

---

1. J'avais cru à des mouillements accidentels de *pl*, *bl* à Vinzelles au moment où je rédigeais ma Phonétique, mais les formes que j'ai citées doivent être expliquées autrement. Je ne vois pas la raison du changement de *mespla* en **mescla* → *mịkḻyȧ* et de *estobla* en * *estolha* → *itu̥ḻyò*, qu'on rencontre dans toute la région : il n'est certainement pas dû à un mouillement spontané des groupes *pl*, *bl*, mais très probablement à une cause analogique. Le changement de *plus* en *pus*, qui est très ancien et s'étend fort loin, ainsi que celui

2. — ACTIONS PALATALISANTES

I. — Linguo-palatales.

k, g.

L'altération des consonnes *k, g* devant les voyelles antérieures est un fait très général dans l'évolution des langues[1].

Il s'est produit en Auvergne à trois époques.

I. La première période, que les linguistes s'accordent pour fixer vers les VI[e] et VII[e] siècles, a vu l'assibilation de *c* latin devant *e, i* et devant *y* provenant de *e, i* en hiatus [1]. *c* d'une part, *cy* de l'autre, paraissent s'être rapidement confondus après un processus *ky* → *ty* → *tεy* en un son *ts*, qui devait, quelques siècles plus tard, se réduire à *s* et confondre son sort avec celui d'*s* latine restée sourde.

g prenait au contraire une autre voie et aboutissait dans toute la Gaule à *dj* — en mettant à part les cas de chute à l'intervocalique. Les traitements de *g* intervocalique seront étudiés plus loin dans leur ensemble. Disons seulement que, d'une façon générale, *g*, dans notre région, a abouti à *dz*, comme *g* devant *a* pour la période suivante. Une similitude analogue de traitement s'observe dans toute la France.

---

de *plorar* en *purar*, ne sauraient être non plus phonétiques. Quant à *tsåpyà*, il vient non de *chaplar*, mais de *chapleiar* (suff.-ĪZARE). Si le groupe *ply*, *fly* se forme, soit par le mouillement (indépendant) de *l* devant *i, u*, soit par la naissance d'un *y* issu d'une voyelle en hiatus, la langue se débarrasse du groupe *ply*, en expulsant l'*y* : ainsi *chapleiar*, déjà cité, devenu **tsaplyar*, passe à *tsåpyé* aux Martres, *tsåpyà* à Vinzelles ; PHLEGMONE, devenu * *flyeumne* (par diphtongaison de *ĕ* en *ie*), passe à *fyǫunė* aux Martres [sorte de flan, œufs soufflés] ; Vinzelles, au contraire, qui n'a pas diphtongué, dit *flų̃mė* (=*fleumne*). Devant *i*, Vinzelles expulse *y* (qui a réduit *i* en *ė*) et dit *rãplė* (*remplir*), tandis qu'au nord, on dit *rãpyi*, *rãpyė*.

1. Il serait même plus exact de distinguer deux évolutions : celle de *c* + *e, i* paraît en effet postérieure à celle de *c* + *y* (*e, i* en hiatus).

II. Vers la fin du VIIIe siècle, *c* et *g* (*k*, *g*) se mouillent de nouveau.

Cette fois le phénomène est phonétiquement beaucoup plus étendu, quoique géographiquement bien moins vaste, car non seulement *i* et *e* sont atteints, mais encore *a*. Les exemples de ce dernier cas sont même de beaucoup les plus nombreux, de telle sorte qu'on se contente souvent de dire qu'aux VIIIe-IXe siècles, *c* (*g*) s'est altéré devant *a*.

Pour être plus rares, les exemples d'altération devant *e* et *i* n'existent pas moins, mais seulement dans des mots d'origine germaniques, tels que *skina* → *eschina*. Le son qui se produit dans ce cas, est exactement le même que devant *a*. Il est en effet phonétiquement impossible que *c* soit altéré devant *a* sans l'être devant *e* et devant *i*.

De ce fait on peut tirer les conclusions suivantes, qui pour la plupart confirment des vérités déjà connues ou tout au moins soupçonnées :

1° L'*a* latin était nettement ouvert au VIIIe siècle. Comme tous les *a* latins ont palatalisé le *c*, on peut être certain qu'à cette époque la langue ne possédait pas d'*a* fermé, pas même d'*a* moyen.

2° Les mots germaniques du type *eschina* ont été introduits dans la langue entre la première et la seconde altération du *c*, c'est-à-dire après le VIe siècle, mais avant la fin du VIIIe.

3° A la fin du VIIIe siècle, le groupe *qu* n'était pas encore réduit à *k* (sauf évidemment *cinque*), et le *k* était séparé de la voyelle suivante par un élément semi-vocalique. Même remarque pour le groupe *gu* d'origine germanique.

4° Enfin il est absolument certain qu'à cette époque le son *ū* latin se prononçait encore *u*, et n'était pas devenu *u*. C'est le seul moyen qui permette de dater le changement *u* → *u*. Car il est phonétiquement impossible que *c*, altéré devant *a*, soit resté intact devant *u* : *u* est beaucoup plus palatal, non seulement que *a*, mais encore que *è* ouvert. Il suffit pour s'en convaincre de regarder le point d'articulation de ces diverses voyelles sur le palais. Comme *c* n'a pas bougé devant *ū* latin aux VIIIe-IXe siècles, nous sommes en droit de conclure qu'à cette époque *ū* se prononçait encore *u*[1].

1. Dans ce sens, P. Rousselot, *Les Modifications phonétiques dans le parler d'une famille de Cellefrouin*, p. 187.



Le son qui en résulta, et qui paraît avoir eu une certaine stabilité pendant le moyen âge, est généralement noté par *ch* pour la sourde, *j*, *gh* ou *g* pour la sonore. Selon toute vraisemblance, il devait être assez voisin du son *tɛ* ou *tɛy* (*dj* ou *djy*), après avoir suivi le processus *ky* → *ḱy* → *ty* → *tɛy*.

A une époque postérieure, qu'il est impossible de déterminer exactement, puisque la graphie est restée la même, le son s'est scindé en trois principales branches. La première scission semble due à la formation du son *ɛ* (*j*), comme en français, car la limite phonétique entre les patois qui ont *ɛ*, *ʝ*, et ceux qui possèdent *ts* (ou *tɛ*), *dz* (ou *dj*), est très nette : elle se dirige du nord-ouest au sud-est, comme la plupart de nos grandes limites phonétiques en Auvergne. Les patois qui possèdent ce phénomène sont au nord-est, et avancent au sud-ouest jusqu'à Riom et Moissat, laissant dans le domaine de *ts* ou *tɛ* Sayat (*ts*), Billom (*ts*) et Cunlhat (*tɛy*) : ils ne pénètrent donc pas dans la région que j'ai étudiée. (*Carte I.*)

Au contraire, les patois où se présentent les autres phénomènes sont assez enchevêtrés. *ts*, *dz* forme l'immense majorité. On trouve au nord-ouest, mais seulement au delà des Monts Dore, *tɛ*, *dj* à Bourg-Lastic et aux environs Le même phonème reparaît à Cunlhat, mais un peu différent. Voici quelques exemples *tɛyâté* (chastel), *tɛyã* (champ), *mǫutɛyò* (móscha), *fùdjyẹ̀irò* (foljeira), *parɛẹdjyò* (parseja) etc. Sur les frontières des deux phénomènes, on rencontre des sons intermédiaires entre *ts* (*dz*) d'une part, *tɛ* (*dj*) et *tɛy* (*djy*) de l'autre. (*Carte I.*)

Un phénomène très curieux, dû à la présence de l'*s*, se présente dans une partie de la région qui a conservé *s* devant les consonnes. Dans toute cette région, *c*, *g* latin devant *a* aboutit à *ts*, *dz*, sauf lorsque la consonne est précédée d'un *s*. Prenons pour type le patois d'Orsonnette. Comme on a d'une part *vạtså*, *tsãtà* (*vacha*, *chantar*), de l'autre *tẹstå*, *èskũla* (*testa*, *escoltar*), on devrait s'attendre à *mụstså* = *moscha*. Or le point d'aboutissement est *mụɛå*. De même dans toute la série : *båɛǫvå* (**baschola* [1]), etc. Est-ce une réduction

---

1. Ce type régional vient de *bascauda* (vieux fr. *baschoue*), dans lequel la terminaison insolite *-auda* a été remplacée par le suffixe *-ola* postérieurement à la palatalisation du *c*. Ce mot désigne la cuve portative qui sert à transporter la vendange.



récente de *sts* à *ɛ*? Je ne le crois pas. Il est plus probable qu'à l'étape *stɛ*, la présence de l'*s* a empêché le changement de *tɛ* en *ts* : une autre évolution s'est produite, sans doute *stɛ* → *sɛ* → *ɛɛ* → *ɛ*. J'appelle là-dessus l'attention des phonéticiens expérimentaux.

Veut-on quelques exemples ? Type *baschola* : *bàɛü̯v* (Murols), *bàɛū̯vò* (Saint-Nectaire), *bàɛǫ̊wė* (Champeix), etc. — Type *móscha* : *mu̯ɛå* (Montaigut-le-Blanc, Saint-Jean-Saint-Gervais), etc. — Type *peschar* : *péɛȁ* (Issoire), etc.

La région de l'ouest, à partir du Mont Dore, ignore ce phénomène : *mų̈stsò* (Single, Murat-le-Quaire), *bastsǫ̀lo* (Murat), etc.

Lorsque le groupe *ts*, *dz* se trouve en présence d'un *i* ou d'un *y*, l'*s* (*z*) s'est modifié plus tard, exactement comme s'il n'était pas précédé d'un *t* (*d*). J'étudierai donc ce phénomène à la phonétique de l'*s* (*z*).

III. Une nouvelle altération de *k* (*g*) s'est produite à une époque beaucoup plus récente : les débuts de l'évolution ne doivent pas être antérieurs à deux siècles au maximum. Dans la région que 'ai étudiée, *k* (*g*) ne dépasse guère l'étape *ṭy*. Il est partout atteint devant *i* ancien, sur un vaste domaine devant *u*, et rarement devant *e* ancien ouvert ou fermé (et ses succédanés récents *ì*, *ė*, *œ́*, etc.). *a*, même ouvert, n'exerce aucune influence. L'altération du *c* n'est donc jamais allée aussi loin qu'au IXe siècle, rarement aussi loin qu'au VIIe.

Mouillement

Je distinguerai donc trois cas :

1° *k* (*g*) *devant i ancien et y.* — L'altération, je l'ai dit, a lieu partout [1].

Dans certains endroits, le mouillement s'arrête à l'étape *ḳy* : ceci au nord-ouest et au nord-est. Mais il n'y a pas de limite précise entre ce son et le suivant, car on trouve les intermédiaires. Ainsi (*a*)*qui* est nettement *ḳyi* et à Murols et à Cunlhat.

L'immense majorité des patois a *ṭy* : (*a*)*qui* = *ṭyi* [2].

En quelques endroits, on peut prévoir les évolutions futures. Ainsi aux Martres et aux environs, le son est intermédiaire entre

---

1. De même dans la prononciation du français : ce fait est très caractéristique de la prononciation des Auvergnats.

2. Voir aux voyelles pour le changement de *i* en *ė* après *y*.

ty et *ts* : ce qui s'accorde bien avec l'évolution de *py*, *fy* (+ *i*) qu'on verra plus loin. Dans le nord-est, au contraire, *ty* est déjà parfois presque *tç* (Saint-Étienne-sur-Usson) : on verra que *fy* y devient *fç* et même *ç*.

Devant *y*, même altération du *k*, avec cette différence qu'il y a fusion : *k* + *y* devient *ky* ou *ty* dans les mêmes régions. La voyelle suivante n'étant pas un *i*, l'évolution est généralement moins avancée que dans le cas précédent.

2° *k* (*g*) *devant u ancien* (et *ẅ*) (*ū* latin). (*Carte II.*) — La région que j'ai étudiée est coupée à cet égard du N. N.-O. au S. S.-E. par une limite très nette, à l'ouest de laquelle *k* (*g*) reste intact dans cette position. Les communes qui forment la bordure est du domaine *k* (*g*) sont, en allant du nord au sud, La Roche Blanche, Veyre-Monton, La Sauvetat, Authezat, Plauzat, Neschers, Chadeleuf, Pardines, Issoire, Le Broc, Nonette, Lamontgie, Auzat (sauf le hameau d'Aubiat), Jumeaux, Vezezoux[1].

La limite étant très nette, il faut en conclure que l'évolution est relativement ancienne. Partout à l'est, *k* (*g*) est arrivé au stade *ty* (*dy*) : *ityú* (*escut*)[2], *dyulyå* (*agulha*), etc. — sauf dans une région qui est loin de la limite et où nous en sommes encore au degré *ky* : *ikyú*, etc. (Cunlhat). On trouve dans ce coin les sons intermédiaires entre *ky* et *ty*.

A l'ouest, citons pour *agulha* : *gulå* (La Roche-Blanche, Plauzat, Nonette, etc.), *guyo* (Monton), *gẅilå* (Aydat), etc.

3° *k* (*g*) *devant e ancien* (devenu *ė*, *é*, *i*). — Le mouillement n'a lieu que sporadiquement en certains endroits. L'évolution est à son début à la Sauvetat, où on dit *vẽgyé* (*venguet*) : si on songe que le même patois dit *gulå*, il faut en conclure — ce qui est très intéres-

---

1. Comme points de repère, je signalerai que *ky* reparaît à l'ouest sur les confins du Puy-de-Dôme, de la Corrèze et de la Creuse, et que *k* redevient inaltéré au sud-est du Puy-de-Dôme. — Plus au nord, j'ai trouvé l'évolution à ses débuts à Sayat : *kyura*, *kyubo*.

2. *Curé* et *cuve* ne sont pas bons à demander : le premier est influencé par le français, le second souvent contaminé par des patois voisins, sans doute à cause des lieux de fabrication ou de vente des cuves.

sant pour la phonétique expérimentale — que l'*é* fermé de la Sauvetat est plus palatal que l'*u*, issu de *ū*, du même patois, les deux voyelles étant toniques et en syllabe ouverte.

Le *k* (*g*) peut évoluer jusqu'à *ţy* (*ḑy*). Ainsi, tout à fait à l'est, voici *ţyìt ā* à Tomvic (*aquest an*) (c[ne] de Chaumont), et, en un point assez voisin du premier, *ḑyę̀pě* (*guespe*[1]) à Orcet : dans ce dernier patois, on le voit, *k* est mouillé même par *è* ouvert.

Démouillement

Voici un curieux phénomène, qui n'a, je crois, pas encore été signalé dans les patois. A un degré quelconque de son évolution, le groupe qui forme la « consonne mouillée » peut perdre son élément *y*. On ne s'apercevrait pas du double phénomène de mouillement et de démouillement, si, dans la première période, le *k* n'avait pas été altéré par l'*y*.

Je n'ai observé le phénomène que devant *i* et *u*, et en quelques points seulement.

Devant i. — L'*y* a disparu au degré *ţy*. Il reste un *t* qui, à l'audition, paraît semblable au *t* ordinaire de ces patois : il est probable que la phonétique expérimentale révélerait des différences entre les deux sons.

A Champeix et à Latour, *aqui*, par exemple, se présente sous la forme *ăti*. Tous les patois environnants disant *ăţyi*, il faut supposer évidemment l'évolution *aki* → *aķyi* → *aţyi* → *ati*.

Devant u et ẅ. — J'ai observé le phénomène à Murols. Ici l'*y* a disparu au degré *ky* (que je note par *ķy* pour conserver la symétrie avec les autres sons), car il en résulte un son *ķ* dont on aimerait à avoir le tracé. Ainsi *cusi* (type régional de « cousin », où l'*u* est très ancien) y est *ķujě*, et *agulha*, *ģẅę̀lă*. L'évolution est la même que plus haut. Devant *i*, chose curieuse, le même patois a gardé l'*y*, et *aqui* y est resté *ķyi*.

Il est remarquable que Murols se trouve au centre d'une région où *k* (*g*) est intact devant *u*. Je signale le fait sans conclure. Mais l'analogie du cas précédent me fait croire néanmoins, à Murols, à un mouillement suivi d'un démouillement.

---

1. Dans de nombreux patois, la finale *e* remplace la finale *ă* dans ce mot.

II. — Linguo-dentales.

t, *d*

Je rappellerai pour mémoire l' « assibilation » de *t* latin devant *y* (*e*, *i* en hiatus) au VI[e] siècle, qui a abouti en France au son *s* (*z*) par la série *ty* → (*? tεy*) → *ts* → *s*. Ce *s* (*z*) se comporte comme tout *s* (*z*).

A une époque assez récente, *t* s'est mouillé en Auvergne devant *i* (*y*) et devant *u* (*ẅ*), issus respectivement de *ī* et *ū* latin. Je n'ai pas observé le phénomène devant d'autres voyelles [1], ni devant *i* et *u* de formation récente et postérieure, par conséquent, à l'altération de *t*, *d*.

1° *t, d devant i ancien.* — Le mouillement a lieu partout [2]. Le son se confond absolument — du moins à l'audition — avec celui issu de *k* (*g*) devant *i*, sauf évidemment dans les quelques points où *k* (*g*) + *i* est resté à l'étape *ḳy* (*g̣y*). Ainsi *dit* devient partout *ḍyi*, *petit* → *peṭyi*. Mêmes remarques pour l'évolution vers *tç̌* et vers *ts*.

t (*d*) + *y* [3] devient *ṭy*, *ḍy*.

2° *t, d devant u ancien.* — Le mouillement a lieu partout, sauf sporadiquement en quelques points. En Auvergne, *t* (*d*) se mouille donc plus facilement que *k* (*g*) devant *u*. On sait que c'est l'inverse qui est vrai en général.

madur devient donc partout *mådyur* (Vinz. etc.), *maḍyu* (Chalus, etc.), *maḍyur* à l'est, sauf : *mådur* (Lamontgie) et *maduṛė*

---

1. Des formes comme *tyẹrå* (terre), *tyẹtå* (tête) ne doivent pas induire en erreur : elles reposent la première sur *terra* → *tearra* (action de *r*), la seconde sur une diphtongue issue de l'amuïssement de *s*.

2. Sauf Champeix, voir plus bas.

3. L'*y* récent provient, on le sait, d'une voyelle en hiatus. Quand cette voyelle est un *e* et que l'hiatus s'est produit très récemment, quelques patois connaissent une autre évolution : le groupe *t* + *e* en hiatus évolue vers *ts*. Ainsi, à Saulzet-le-Froid, TĒDA se présente sous la forme bizarre *tså*. Il est facile de rétablir les intermédiaires * *tẹå* → * *teạ* → *tså*.

(f. madura) Champeix, qui sont deux îlots, ainsi que Murat-le-Quaire. Peut-être en ai-je laissé échapper quelque autre [1]. (*Carte II*).

On pourrait croire, dans ces quelques cas, à un mouillement suivi de démouillement, surtout à Champeix (par analogie). Mais ce serait là une pure hypothèse.

Au contraire, il est à peu près sûr, d'après *aki* * *atyi* *ati* que *dịrẹ*, *pẹti* de Champeix proviennent d'anciens *dyire*, *petyi*, et qu'il y a eu mouillement suivi de démouillement.

n

Mêmes phénomènes que pour *t d*.

Devant *i*, *n* devient *ŋy* (sauf à Champeix) : *ni* (*nidus*) est *ŋyi*.

n + *y* devient *ŋy*. Ainsi *ŋyœ̨u* (*nŏvu*) (Tauves) = *nou* → *nuou* → *nueu* → *nieu* → *nyœu*.

Devant *u*, *n* devient *ŋy*, sauf dans les endroits où *t*, *d* reste intact : nuda = *nųzå* (Lamontgie), *nųo* (Murat-lẹ-Quaire), etc. (*Carte II*).

Le groupe *ŋy* traditionnel (ancien *nh*, issu de *n* + *y* latin) se conserve partout.

l

Le mouillement devant *i* et devant *u* anciens s'opère de la même façon et sur les mêmes points que pour *t*, *d*, *n* : *l* + *i* devient *ḷyi* ; *l* + *y* → *ḷy* ; *l* + *u* → *ḷyu*, sauf dans les îlots précités où on a conservé *lu* (*lųnå*, Lamontgie, etc.). (*Carte II*).

Ce son *ḷy*, qui se confond partout avec le *ḷy* traditionnel (issu de *l* + *y* latin, ou de *cl* latin intervocalique) ou issu de *gl*, peut s'altérer à son tour en perdant l'élément *l*.

Je renvoie à l'étude, qui a été faite plus haut, de cette évolution.

---

1. Dans toute la région, les participes en *-gut* sont devenus anciennement *-dut* par analogie, comme le prouve Lamontgie où *vengut* est *vẽdu* comme *vendut*, en regard de *gųḷyå* = *agulha*, etc.

III. — Sifflantes.

s, *z*

Aux phénomènes suivants, qui sont assez récents, participent également *s* (*z*) issu de *s* (*ss*) roman, et *s* (*z*) issu de *c* doux ou *z* roman, les deux séries de sons ayant fusionné avant le mouillement de *s* (*z*).

Il faut distinguer cinq cas : *s* + *i* ancien, *s* + *y*, *s* + *u* ancien, *s* + *e* ancien, *s* + *u* de formation récente.

1° *s* + *i*. Le phénomène est général. L'évolution est achevée : partout nous avons le son *ɛ* (*j*) : ainsi *si* devient *ɛi* et *ɛè* ; *cosi* → *tujẹ̀* (Vinzelles), *kuji* (Montaigut), *kẹ̀jè* (Monton, etc.).

Le seul son particulier à signaler est *ɛy jy* à Cunlhat et environs : c'est sans doute le témoin d'une étape antérieure : *vóujyè* (*auzir*) etc. Cunlhat le possède partout où il a mouillé *s*.

2° *s* + *y*. Phénomène curieux : le mouillement est ici moins général que dans le cas précédent.

L'*s* est conservé dans un petit coin du nord-ouest. *cel* (CAELUM), devenu *ceal*, *ciau*, passe à *syœ́* à Ponteix, *syœ̨u* à Rochefort, etc. Au lieu de se palataliser, *s* devient interdental à Saint-Nectaire : *ṣyò*, etc.

Partout ailleurs, on a *ɛ*, *j* : *ɛa* (Les Martres), *ɛœ́* (Coudes), *ɛò* (Vinzelles et environs), etc.

Signalons à Monton un fait intéressant : on dit *ɛo* de *cel* → * *ciau*, *ɛåkwā̃* (type * *siacòm*), et, en regard *syạro* (*serra*, nom de montagne). Il faut en conclure que la formation de l'*y* dans *serra* → *sèarra* → *syara* ne s'est pas produite au même moment que pour *ɛò* et *ɛåkwā̃*, mais à une époque postérieure.

3° *s* + *u* ancien. Les patois qui conservent *s* intact dans cette position occupent un vaste territoire au sud-ouest et au sud : ils se relient par la Haute-Loire à un autre groupe qui occupe le bassin de la Dore.

Ainsi on trouve comme représentant de SUDARE : à l'ouest *süzā̃* dans tous les environs d'Issoire ; à l'est, *suzạe* Sainte-Alyre, *suzè* Doranges, etc.

Comme exemples de *ɛ*, voici *ɛwa* (Rochefort, Orcet, Monton), *ɛüa* (Aydat, le Cendre, le Fayet-Ronnayes), *ɛuzè* (Les Martres), *ɛuzạe* (Champagnat-le-Jeune, Saint-Jean-en-Val), etc.

Cette région se prolonge très loin au nord-ouest et à l'ouest (*ɛwă* Saint-Sauves, etc.).

4° *s*(*z*) + *e* ancien. Le phénomène est sporadique.

La première étape est *şy* *zy*. Là où elle existe, peu importe que l'*e* roman soit devenu *é*, *é*, *è*, *œ́*, *i*. On la trouve à l'ouest comme à l'est, mais jamais au sud : *ązyè* (ASINU) Saint-Victor-la-Rivière, le Mont-Dore; *lèzyar* (= lezert), *vèzyé* à Rochefort.

Ensuite le son devient *ɛ*, sur un territoire un peu plus homogène. Les représentants de * *lezert* (lézard) sont *yijé* (Pérignat, Busséol). Ces patois ne mouillent que devant *é* fermé, mais ni devant *è* (issu comme le précédent de *e larc* roman), ni devant *è* (provenant de *e estreit*) : ainsi *yuzęrno* et *luzęto* (alauzeta) à Pérignat. La bifurcation de *e larc* en *è* et *é* (sur la finale) n'étant pas très ancienne, on doit en conclure que le mouillement de *s* devant cette voyelle est un phénomène tout à fait récent.

Saint-Georges, au contraire, village voisin, mouille devant *è* ouvert : *lùjęrnè* (pl.).

Les patois du nord-est qui connaissent ce phénomène mouillent à la fois devant *e larc* et *e estreit*. Mais si l'*e* est devenu *è*, le son reste à sa première étape *şy*, *zy* : ainsi *bęzyè* (bouleau, type *bez-e*), *şyęlu* (selhó[n]) à Cunlhat, à côté de *ɛyitéri* (*seitaires*), etc. L'*è* issu récemment de *as* → *ai* ne mouille pas : *grossas* → *gròsè*. Donc ce phénomène (réduction de la diphtongue) est postérieur au mouillement [1].

5° *s*(*z*) devant *u* de formation récente. Le fait est rare et sporadique. Je citerai *zyù* (pluriel de « œil », *z* épenthétique) à Monton, etc., *ɛũta* (*sautar*), etc., à Saint-Jean-en-Val et au nord-est.

IV. — Labio-dentales.

f, *v*

Les phénomènes sont tout récents. Il faut distinguer *f*, *v* + *i* et *f*, *v* devant une voyelle en hiatus.

---

1. A Doranges, *ɛèr* = *serp* s'explique tout autrement, en face de *sitąe*, etc. : *ɛ* provient de *sy*, l'*y* étant issu du dédoublement de *e* devant *r* : *serp* → *séèr* → *syer* → *ɛèr*. (Cf. ci-dessous, 2[e] partie, ch. II, 2, II.)

1° *f*, *v* + *i* ancien. (*Carte III*).

La consonne ne reste intacte qu'en peu d'endroits, situés sur le pourtour de notre région :

A l'est : *vi*, *fi̦l̦å* (Doranges, Chaumont, etc.).

Au sud : *vi* (à partir d'Arvant).

Au nord-ouest : *vi*, Montaigut, Saint-Nectaire, Rochefort, La Bourboule, etc.

Là où la voyelle tonique altère la consonne, il se peut que l'atone la laisse intacte, surtout devant *l̦y*, comme dans les dérivés de *filha*. D'ailleurs, dans cette position, l'*i* devient souvent *ė* (*fėyọ̀* = *filhat*, Authezat). Tel patois qui dit *fyi̦l̦å* prononcera parfois *fil̦yạ*.

Le premier pas de l'évolution consiste dans l'intercalation pure et simple d'un *y* :

fil̦yå → *fyi̦lyå* ; *vi* → *vyi*. Il en est ainsi à Vinzelles et dans tous les environs, au sud et à l'ouest.

A l'est, dans les patois des montagnes, l'évolution va plus loin. L'*y* se palatalise en *ŷ* à la sonore, *ç̂* à la sourde ; *f*, *v* tombe. On a ainsi :

fyi (fi = fin) → *fçi* → *ç̂i* (Saint-Étienne-sur-Usson, Le Vernet, Saint-Germain-l'Herm, Cunlhat, etc.).

vyi → *vŷi* → *ŷi* (id.).

Au nord-ouest, une tout autre évolution se produit à partir de Vic-le-Comte et des Martres-de-Veyre : le groupe *fy*, *vy* tend vers *fs*, *vz*. Les Martres ont encore un son intermédiaire *fyˢi*, *vyᶻi*. L'évolution est plus avancée à Vic-le-Comte (*vzė* = *vi*, *fsil̦ya* = *filhat*), Mirefleurs (*vzė*, *fsėlyạ̀*), Saint-Georges (*fsĭl̦yœ̀*), etc.

2° *f*, *v* devant une voyelle en hiatus.

Dans la majorité des cas, cette voyelle devient *y*. Le groupe *fy*, *vy* tend soit vers *ç̂*, *ŷ* soit vers *fs*, *vz*, dans les mêmes localités que précédemment. Toutefois l'évolution est parfois un peu moins avancée dans le cas actuel. Ainsi Mirefleurs dit nettement *fsė* (*fi*) devant *i*, tandis qu'elle n'en est qu'à l'étape *fyˢ* devant une autre voyelle, par exemple *fyˢü* (*fil* → *fiau*).

Parfois la consonne *f*, *v* exerce une influence conservatrice sur la voyelle en hiatus autre que *ī*.

Elle peut la conserver, si c'est un *é*. Ainsi, *ivern* [1] est resté à

1. Les formes suivantes proviennent, soit d'un dédoublement de la voyelle devant *r*, soit de l'amuïssement de *r* (Voir ci-dessous,

l'étape *evéa* (Mont-Dore), *ivear* (Berme, c[ne] de Saint-Étienne-sur-Usson, avec *veàr* = vert), *ivéèr* à Doranges. L'influence de la labiale est manifeste si l'on songe, par exemple, qu'à Doranges *eèr* (*serp*) repose également sur une forme *séèr(p)*, mais dans laquelle la voyelle en hiatus, non protégée, a abouti rapidement à *y* (**séèr* → **syèr* → *eèr*).

Parfois aussi *f*, *v* amène l'*u* en hiatus à *ẅ*, en l'empêchant de passer à *y*. Ainsi toute la région entre Saint-Jean-en-Val et Saint-Alyre dit *fẅó* = *fuoc*, tandis que *luoc* y devient *ḽyó* (dans l'expression *ẽḽyó* = nulle part), *detz-uoit* → * dezyoi → *dèjǫ̀u*, etc.

Certains patois de cette région vont même plus loin, et, non contents de conserver, après *f-v*, *u* en hiatus sous la forme *ẅ*, ils labialisent *e* en hiatus dans les mêmes conditions. Je citerai comme type le patois de Fayet-Ronnayes, qui amène *iver(n)* à *ivẅar* (* *ivéèr* → * *ivear* → * *ivuar*) et *verm* à *vẅã*, avec une chute très curieuse de l'*r* [1] (* *verm* → * *vearm* → * *veam* → * *vuan*).

V. — Labio-labiales.

p, *b*

Deux groupes de faits comme précédemment, suivant que *p*, *b* précède un *i* ancien ou une voyelle en hiatus.

1° *p*, *b* + *i*.

Il ne se produit aucun phénomène au sud, à partir d'Arvant (*pi*[*n*] → *pi*) et au nord-ouest : *espịno* (Mont-Dore, où l'évolution point à peine, etc.), *épịno* (Rochefort), etc. Mais, dans cette dernière région, en plusieurs endroits l'*y* apparaît (*pyi*, Murat-le-Quaire, etc.).

Partout ailleurs, un *y* s'intercale entre la consonne et l'*i*, plus fai-

p. 43-46.) — Dans les patois où *f*, *v* n'agit pas, on aboutit à *vya*, *ivya* (Monton, etc.).

1. Ci-dessous, p. 45. — A Vinzelles, *v* tombe devant *y* dans le corps des mots : **desnerviat* (enervé = *desnerveiat*) → *dìnâryà*, *nǫvia* (fiancée) → *nǫ́yâ*, etc.

blement, en général, devant *i* atone. On a *pyi* (Aydat, Issoire, Vinzelles, Saint-Alyre, etc.), *pyė*[1] (Murols, Saint-Nectaire).

py, by évolue vers *ps, bz* dans la même région où *fy, vy* va vers *fs, vz* : mais l'évolution de ce dernier groupe est plus avancée. Ainsi aux Martres l'ébranlement de *py, by* est à peine sensible. A Mirefleurs, pour *pic* (oiseau) j'ai hésité dans ma notation entre *py'ė* et *psė*[1]. Saint-Georges, par exemple, a nettement *psė*.

Dans la région où *fy, vy* aboutissent à *ç, ŷ*, on observe également une grande palatalisation de *y* après *p, b*, et on aboutit presque aux sons *pç, bŷ* : *pçi* (le Vernet, etc.).

2° *p, b* devant une voyelle en hiatus.

Généralement la voyelle en hiatus devient *y*. Dans la région où *pyi, byi* tend vers *ps- bz-*, nous observons ici aussi un léger ébranlement dans ce sens, mais très faible. L'évolution est à peine à ses débuts. Tandis que Mirefleurs a presque *psė* pour *pi → pyi*, j'ose à peine noter *py'ü* pour *pel → piau* (cheveu) et cette graphie me paraît un peu exagérée.

Même influence protectrice de *p, b* que de *f, v*. La consonne conserve également la voyelle *e* au Mont-Dore : *pėǫ* = *pél → peau* (à côté de *cel, ceau → ċò*), à Saint-Jean-Saint-Gervais : *pėąrså* = *persa* (bluet), à côté de *ėspyœ̨unå*, épine, où *y* vient de *i*, et *lyåu*, vite, = *leu → leau*, où *e* en hiatus était précédé d'un *l*.

Mais l'influence labialisante est plus générale et va beaucoup plus loin.

Dans une première région, *p, b*, suivis d'une voyelle en hiatus, aboutissent respectivement aux sons *pf, bz* (avec quelques réserves sur cette dernière notation, le son paraissant apparenté à la fois à *bz* et à *bẅ*).

Citons *pfa*, Sainte-Alyre (**psel* → **pea*[*l*] → **pua*); *ipfųno*, Cunlhat (espiuna); *bzœ́, bzœ̨urė*, Sainte-Alyre (*buou → bueu → bzœ́; beure → beeure → bueure → bzœ̨urė*); *bzu* (Fayet-Ronnayes) (bœuf); *ēbzèr*, Doranges (Ambert : *ember → embéèr → ēbuer*).

Plus à l'est, j'ai observé une évolution très curieuse : *py, by* se

---

1. Pour le vocalisme, voir ci-dessous, 2e partie, ch. II, 2, III. Disons dès maintenant que le changement de *i* en *ė* est postérieur à la formation du *y* et qu'il est provoqué par la présence de cette semi-consonne.

renforcent en *pḻy*, *bḻy*. Voici des exemples recueillis à Chaumont : *pḻyò* (cheveux) = *pél* → *piaus* ; *bḻyœ̨u* (bœuf) = *bueu* → *bieu* ; *v ẽbḻyàr* (Ambert) = * *embéèr* → * *embier*, etc. On voit que le phénomène se produit quelle que soit l'origine de la voyelle en hiatus.

m

Le groupe *mi* intercale un *y* dans les mêmes endroits que *p* et *b* : mais cet *y* est toujours assez faible.

Par contre, je n'ai rien observé d'analogue aux évolutions curieuses relatées ci-dessus pour *p* et *b*.

3. — ACTIONS LABIALISANTES

Les actions labialisantes sont produites par *u* et par *u*, là où, bien entendu, cette dernière voyelle n'a pas produit de mouillement et se trouve en contact direct avec la consonne.

Presque toutes les consonnes sont affectées.

D'autre part le phénomène s'étend sur toute la région, sauf à l'extrême ouest et l'extrême est : il faudrait des instruments précis pour relever les différences qui existent certainement à ce point de vue dans cette vaste masse de parlers [1].

f, *v*

Devant *u* et *u* (et *ū*, *ū*), *f* et *v* deviennent bilabiaux [2], tandis qu'ils ne le sont pas devant *ŭ*, *ŭ* issus des diphtongues *óu* et *œ́u*. Ainsi *f*, *v* sont bilabiaux dans *fúr* (four), *vụ́drė* (vouloir), mais non dans *fŭrạdẓė* (fourrage), *vụ̆drė* (valoir) ; *vụ́nå* (une) est bilabial, *vŭtẹ̣nå* ne l'est pas.

Dans certains patois, le souffle paraît beaucoup plus fort qu'en français. Souvent un *w* — comme tout à l'heure un *y* — s'intercale

---

1. Les formes patoises citées sans indication sont de Vinzelles. — Le phénomène est surtout apparent à la tonique, mais il se produit aussi à l'atone.

2. M. Edmont a quelquefois — pas toujours — rendu ce son par *ᵦf*. Mais il n'a pas soupçonné les *t d*... labialisés.

entre la voyelle et la consonne. Ainsi, aux Martres, *fũ* (*font*) devient à peu près *fwũ*, avec *f* bilabial, bien entendu.

p, b

Les bilabiales *p, b* s'aspirent devant *u* et *u̯*, si bien qu'on peut croire à l'intercalation d'un *f* (*v*) entre la consonne et la voyelle. Il en est ainsi dans des mots tels que *pú* (puits), *bú* (bon), *pụ́ẑå* (il pleure), *bụ́dẑå* (cruche). Les consonnes se prononcent comme en français, devant *ŭ* et *ǔ* : *pụ̆tā* (pl. pattes), *oụ̆dẑå* (tu bouges), *pŭḻu* (pouilleux), *bụ̆ẑė* (boire), etc.

Si l'*ũ* nasal devient *ō*, dans les patois où le phénomène s'est récemment produit, le *p* (*b*) aspiré se résout en *pw*. Ainsi à Cunlhat, *ripwọ̄drė* provient de *ripụ̃drė* (avec *p* aspiré), où *ũ* est devenu *ō* après le phénomène d'aspiration.

Pour *m*, il semble que le contact des lèvres est plus prolongé qu'en français.

s, ẑ[1]

Devant *u* et *u̯*, la prononciation de *s*, *ẑ* se modifie : les lèvres viennent en contact, et il ne reste au milieu qu'une fente très étroite pour le passage de l'air. Ainsi dans les mots *sụlė* (soleil), *su* (dessous), etc.

t, d

Devant *u* et *u̯*, *t* et *d* deviennent bilabiaux. C'est peut-être le phénomène le plus curieux. Avant l'explosion, une double occlusion se produit : l'une, normale, formée par la langue, l'autre formée par les lèvres comme pour la prononciation de *p, b*. Ces consonnes sont prononcées avec une grande force : car l'effort doit être plus grand pour vaincre une double occlusion.

Exemples : *tu*, *tụtå* (tout, toute), *du*, *dụså* (doux, douce). Devant *ŭ* (*ú* n'existe pas après *t, d*), le son reste comme en français : *tŭ ḍyịẑė* (je te le dis), *dŭẑa* (dorer), etc.

---

1. Même phénomène pour *ɛ*, *j*, mais moins accentué.

Le phénomène atteint son maximum d'intensité devant ***u***, et surtout devant *u* tonique et final.

n

Même phénomène que pour ***t***, ***d***, mais moins apparent, l'occlusion étant ici incomplète puisqu'une partie de l'air s'échappe par le nez.

l, *r*

Pour la prononciation de *l*, *r* devant ***u***, *u*, les lèvres prennent la même position que celle décrite pour *s*, *z*.

k, *g*

Lorsqu'on prononce *k*, *g* devant ***u***, *u*, les lèvres viennent en contact : mais il n'y a pas à proprement parler occlusion complète comme pour *t*, *d*. Comme toujours, *ŭ* et *ŭ* ne produisent pas le phénomène.

Tous les phénomènes qui précèdent sont évidemment dus à ce fait que les lèvres prennent d'avance la position de l'*u* pendant l'émission de la consonne précédente.

Ajoutons qu'à l'initiale ***u***, *u* produisent une aspiration qui se résout en la préposition d'un *v* : ***u*** (*hoc*) devient *vú*, ***una*** devient *vụnå*, etc.

CHAPITRE II

INTERVOCALIQUES

Deux grandes périodes sont à distinguer :

La première, qui est bien connue, remonte au latin vulgaire. Les phénomènes que je vais rappeler ne se sont pas tous produits à la même époque. Les liquides *l*, *r*, y échappent complètement [1].

Une première évolution change en sonores les sourdes explosives : *t*, *k*, *p* deviennent respectivement *d*, *g*, *b*. Ce n'est que plus tard, semble-t-il, que *s* devient *z*. Puis les consonnes doubles, sonores ou sourdes, deviennent simples. Tous ces phénomènes étant bien connus, je n'y reviendrai pas. Il me suffira de rappeler que dans toute la région que j'ai étudiée, les *t*, *k*, *p* intervocaliques sont restés au degré *d*, *g*, *b* [2]. J'étudierai seulement quelques cas où ces consonnes sont médiatement appuyées.

---

1. Il est certain que *l* et *ll*, *r* et *rr* intervocaliques ont été distincts pendant tout le moyen âge et même plus longtemps, puisqu'à une époque assez récente, *l* a subi un traitement différent de *ll* intervocalique, ainsi que *r* au regard de *rr*.

2. Abstraction faite, bien entendu, des mouillements, depuis la palatalisation devant *a* du IXe siècle jusqu'aux phénomènes les plus récents : ces faits changent les points d'articulation de la consonne, mais non son caractère de sonorité. — La limite de la chute de *t* intervocąlique passe tout à fait à l'est du Puy-de-Dôme (sud-est d'Ambert) entre les villages de Grandrif (*tōbạdå*) et Saillant (*tōbė*, f. = *tombaa*). La limite entre *p* → *b* et *p* → *v* passe plus à l'est. — Il y a un cas spécial à considérer pour *c* intervocalique placé entre deux *a*, qui devient *y* (au lieu de *dz*) au nord et à l'est. Laissons PACARE → *påya* qui peut être influencé par le français. Mais voici BRACAS *brạ̊yā* (Vinzelles), *brẹyė* (Les Martres). Dans ce dernier patois, il y a même un dégagement d'*ı* (*brẹyė* = * *braiyas*), comme le prouve encore *pwĕ̊nẹ̊yĕ̊* = PASTINACAS (grande ombellifère). A l'ouest des Monts Dore, on retrouve *brạ̊dzā* (Latour, etc.).

Au contraire, j'insisterai sur le traitement des sonores intervocaliques *d*, *g*, *b* (*v*), qui est extrêmement confus dans toute cette région à cause du petit nombre d'exemples dont on dispose [1]. J'y joindrai certains groupes, tels que *gr*..., dont le traitement varie suivant les lieux.

Pendant une seconde période, beaucoup plus récente, les liquides entrent en jeu, *l* d'abord. Cette consonne passe à *v*, *w*, et peut même tomber. Dans une autre région, *r* se dirige vers *z*, phénomène bien connu et qu'on rencontre sporadiquement en France à diverses périodes de l'histoire.

I. — SOURDES MÉDIATEMENT APPUYÉES

c

1° *c* devant *o*, *u* latins.

Les cas sont assez rares et le traitement variable.

Le suffixe -ATICU est devenu *ạdzẹ̀* dans toute la région.

ARVERNICU est devenu partout *Alvernhe*, féminisé en *ŭvạ̀rṇyạ̊*, *óuvẹ̀rṇyò*, etc.

CYRICU est devenu *sạ̊rgẹ̀* (Saint-Cirgues) : mais le mot peut avoir été introduit dans la latinité vulgaire à une époque tardive.

2° *c* devant *e*, *i* latins.

La consonne devient toujours sonore dans la série des noms de nombre *dǒd'ce*, etc. Mais tandis que la première consonne du groupe tombe uniformément au nord et à l'est (Esteil, *dụ̆zẹ̀*), au centre et au sud *d* + *c* assibilé aboutit à *dz*, sauf après *n*. Ainsi Vinzelles (et la région à l'est et au sud) a *dụ̆dzẹ̀*, *tạ̊rdzẹ̀*, *kåtọ̊rdzẹ̀*, *sẹ̊dzẹ̀* à côté de *vọ̃zẹ̀*, *tyẹ̃zẹ̀*.

Deux régions intéressantes pour le mot AVICELLU. L'est, le centre et le sud, suivant le traitement provençal, ont contracté anciennement en * AUCELLU ; le groupe *au* a fait appui, et la consonne est restée sourde : *ŭse* (Vinz. et environs), *óuse* (Martres), etc. Tout

1. On verra que l'accent joue un grand rôle dans le traitement des sonores intervocaliques.

au nord et à l'ouest, comme dans le sud-ouest de la France, la contre-tonique est tombée plus tard, et la sourde s'est sonorisée : *óuzè* (Le Cendre, Orcet, etc.), *œuzé* (Messeix, etc.).

3° *c* devant *a*.

Contrairement au cas précédent, la sourde est restée partout dans AVICA → AUCA (*ąutso*, *ǫtså*, etc.) [1].

Même phénomène pour COLLOCARE (*kùtsa*, Vinz., *kóutsé*, Martres, etc.), sauf à l'ouest : *kwéidza* (Mont-Dore), *kóudzà* (Laqueuille), etc.

t

MALE-HABITU se comporte à l'instar des formes précédentes. C'est au sud qu'a eu lieu la contraction ancienne avec conservation de la sourde : *målǫte* (Vinzelles et environs). Au nord, au contraire, la contraction plus récente a permis au *t*, comme en français, de passer à *d* : *målǫudè* (Les Martres et environs). Y a-t-il eu appui dans le premier cas, ou le masculin *malaut* a-t-il été refait en *malaute* d'après le féminin ? Il est impossible de le décider.

On trouve partout le *d* dant COSETURA [2], CUBITU, PERDITA, VOCITA (-ARE) et SANITATE [3].

Au contraire DĔBITU, VŎLUTA gardent toujours le *t*. VENDĪTA → *vętå* semble introduit par le français.

p

Je ne connais qu'un seul exemple, CĄNNAPE dans lequel on trouve partout *b*, ce qui s'explique, l'*a* pénultième des proparoxytons s'étant très longtemps conservé (*tcąrbè*, à Vinz., etc.).

2. — SONORES LATINES INTERVOCALIQUES

g

Il semble que dans toute la région *g* ait disparu de très bonne heure, pour des raisons différentes, d'abord devant *i* (ī ou ĭ), ensuite devant ŭ et ŏ.

1. Jusqu'à Moissat où *c* (+ *a*) devient *ɛ* : *ǫɛò*.
2. Qui n'est pas partout populaire.
3. Je n'ai trouvé AMITA → *ądò* qu'à Mirefleurs, et encore archaïque.

L'hiatus est diversement traité : il se conserve plus longtemps, en général, au sud et à l'ouest qu'au nord et à l'est. Voici quelques exemples.

FAGĪNU (fouine) : *fåyė* (Vinzelles), *fwi* (Saint-Jean-en-Val).

AGUSTU : *åvu* (Jumeaux), *åų́* (Brioude), *ǫ̈u* (Vinzelles, etc.), *ǫu* (Les Martres).

MAGISTRU : *mę̇strė* (Nonette, etc.), *mwįtrė* = *maestre* (Vinzelles, et au nord).

Le centre et le sud conservent *g* devant *e* (type FUGERE, *fúdzė*, FLAGELLUM → *iflådzė́*).

Plus au nord, *dz* en cette position est remplacé par *z* : *flåzė* à Mirefleurs. Pourquoi *z* ? Je ne puis me l'expliquer.

En remontant encore, on assiste à la très ancienne chute du *g* qui a produit une dissimilation intéressante à Pérignat : *fę̇i* vient en effet de **flael* par les intermédiaires **faėl*, **fėl*.

Les exemples sont trop rares devant *a* pour qu'on puisse rien conclure.

Le *c* latin, placé devant *e i*, donne lieu, à l'intervocalique, à quelques remarques curieuses. Cette consonne a généralement abouti à *z* (noté *z* = *dz* au moyen âge). Mais nous avons l'exemple de * FAGERE = FACERE = *faire* pour prouver que dans certains cas *c*, dans cette position, s'était changé en *g* avant l'assibilation.

Je crois qu'on peut citer quelques autres exemples de cette dernière évolution, dans la Basse-Auvergne. Car je ne puis pas expliquer autrement certaines formes des deux types * RACĪMU (RACEMUS) et LACERTU.

Au centre, au sud et à l'ouest, RACIMU, devenu régulièrement *razim*, donne *råjẽ* (Vinzelles, Saint-Sauves, etc.), *råjĩ* (Saint-Floret), etc. Mais au nord, on a la forme *ryẽ* (Les Martres, Saint-Maurice, la Roche Noire, Cournon, etc. [1]), qui ne peut reposer que sur * RAGIMU → *raïm*.

LACERTU aboutit à *lėzar* (Vinz.), etc., dans l'immense majorité des cas (avec mouillement éventuel de *z* en *j* devant *e*). Mais à l'est, je trouve la forme *leya* (Saint-Étienne-sur-Usson) et, plus fréquemment avec adjonction de préfixe, *ilåyår* (Tomvic), *ilåyėr* (Doranges)

---

1. Plus au nord *rẽ* (Moissat).

et, avec métathèse *iyålar* (Cunlhat, Saint-Genès-la-Tourette)[1]. Il faut supposer sans doute que dans cette région LACERTUS est devenu anciennement LAGERTU : dès lors toutes ces formes sont régulières.

j

Le *j* latin (*y*) se confondit de bonne heure avec le groupe *dy*.

Au sud et à l'ouest, le point d'aboutissement est toujours *dz̧* après *a, o, u* (ADJUTAT *dz̧ǿdå*, PLOIA *plǿdz̧a*, PODIOLU *pudz̧ó*, INODIAT *enueja ẽn̦yịdz̧å*, etc.). Après une voyelle grêle, *dy* (*y*) devient *y* avant l'accent, *dz̧* après : MEDIA-NOCTE *mẹ́dz̧å nẹ̀i*, et CASA-MEDIANA *tsåmyąnå*. Les verbes en -IDIARE se bifurquent : dans les uns, isolés, la forme atone l'emporte (* NITIDIARE *nẹ̀țya*, * CHORDIDIARE *kurd̦ya*) ; la plupart gardent la forme tonique qui conserve l'indépendance et la vitalité du suffixe (* PARIDIARE *påk̦ẹdz̧a*, etc.). Telles sont les lois à Vinzelles.

Au nord-est, *dy, y* latins semblent se réduire à *y* dans toutes les positions : *plǫ́ya, trǫ́ya* (* PLOIA, TROIA) à Usson, Saint-Jean-en-Val, etc., *puyǫ́* (PODIOLU, id.), *vąyå* (interj. * VADIA, forme subj. de VADERE d'après FACIA, Esteil), *s ẽnuyẹ̀* (INODIARE, Doranges), etc.

Aux Martres, après *o*, c'est à l'atone que *dz̧* paraît au contraire se maintenir, comme l'atteste *pŭdz̧ű* (PODIOLU) en face de *trǫ̀yò* (TROIA) ; *ẽn̦idz̧ẹ̀* (INODIARE) serait donc un compromis entre la forme tonique *enuẹya* et la forme atone *enojar*, fusionnés en *enuejar*. Mais il y a trop peu d'exemples pour qu'on puisse formuler une loi.

d

Dans la région la plus méridionale, *d* intervocalique devient *z̧* dans toutes les positions, sauf s'il est situé entre les deux dernières syllabes d'un proparoxyton non contracté en latin vulgaire. Dans ce cas, il tombe (CUPIDUM → *cǫbee* → *kub̦yẹ̀*).

PEDUCULU : *pẹ̀z̧ŵé* (V.) *pez̧ű* (Les Martres).

ALAUDITTA : *lŭz̧ẹta* (Vinz., etc.), *lŭz̧ẹto* (Les Martres).

ALAUDA : *åvẹ̀uz̧ẹ̀* (Moriat, etc.).

---

1. On a aussi des confusions telles que *iyåyar* entre les deux formes (Fayet-Ronnayes), des formes féminines telles que *ilåyạrdå* (Chaumont) créées par confusions de désinence.

TEDA : *tẹzå* (Vinz.), *tẹzò* (Aydat, etc.).
SUDARE, SUDAT : *sụzå*, *suzạ* (V.), *ɛuzè* (Martres).
CRUDA : *krụzå* (V.), *krụzo* (Martres).
NUDA : *ŋụzå* (V.), *ŋụzo* (id.).
RĪDEMUS : *rizẽ* (V., Martres).
VIDEMUS : *vẹzẽ* (id.).

Les Martres est le village le plus septentrional qui change *d* intervocalique en *z* dans toutes les positions.

Le *z* existe dans toute la région pour RIDEMUS, VIDEMUS et toutes les formes analogues de la conjugaison de ces deux verbes.

Comparons maintenant SUDAT, SUDARE, d'une part, NUDA, CRUDA de l'autre. La conjugaison de SUDARE laisse tomber le *d* à l'ouest des Monts Dore ; puis la ligne de démarcation entre *suar* et *suzar* court à l'est au sud de Saulzet (*cwa*), Aydat (*ɛüè*), Monton (*ɛwa*), contourne Les Martres au nord, et redescend au sud, puis au sud-est, laissant à l'est Mirefleurs (*ɛwè*), Saint-Maurice (*ɛüè*), Vic-le-Comte (*ɛwè*), Église-Neuve-des-Liards, le Vernet-la-Varenne, le Fayet-Ronnayes, remonte ensuite au nord, en laissant au domaine de *d* → *z* la région de Saint-Alyre (*suzạe*) et Doranges (*suzè*) à Tomvic (*suza*), séparant ce dernier village de Beurières (*swè*).

Si nous passons à NŪDA, CRŪDA, nous verrons que dans ces mots le *z* déborde au nord et à l'est sur toute la région de *suar* : *ŋụ̈zò* (Saint-Georges, Pérignat, etc.). Il faut donc en conclure que dans cette région *d* intervocalique tombe avant l'accent, et se change en *z* après. On avait donc à l'origine *nuza, cruza, suza* et *suar* : *suar* a entraîné *sua*, forme analogique qu'on trouve partout (*ɛwo, ɛüo*, etc.). Il se pourrait que la réaction inverse se fût produite au sud, et que dans plus d'un patois où nous avons aujourd'hui *nuza, cruza, sụza, suzạr*, les formes accentuées des verbes soient analogiques en remplacement d'un ancien *suar*. Mais on ne peut conclure, en l'absence d'un mot qui puisse servir de réactif à *sudare*.

A l'ouest, au contraire, *d* tombe aussi bien dans NUDA, CRUDA que dans SUDARE : *nụo, krụo* (Murat-le-Quaire, etc.). Plus à l'ouest, il y a réduction de l'hiatus et on dit *nu* (*ŋyu*) aussi bien au féminin qu'au masculin. Ces féminins, d'ailleurs, peuvent subir des influences analogiques : malheureusement il y a une telle pénurie d'exemples qu'on est bien obligé de s'en servir.

TẸDA → *tẹza* déborde un peu au nord-ouest sur le domaine de

suar : ainsi Aydat dit *tẹ̦zo* à côté de *ɛwė* (mais Saulzet *tså* = *tea*, et *ɛwa*). A l'est, au contraire, c'est *tea* qui coexiste avec *suzar* : *ṯyå* (Tomvic, etc.). Je constate sans conclure.

PEDUCULU marche à peu près de pair avec *suzar*, *suar*. La limite passe au nord-est de Vinzelles (*pèzwé*) qu'elle sépare de Saint-Jean-en-Val (*pŭwéi*).

ALAUDITTA [1] nous offre un autre phénomène. Lorsque *d* tombe sans se changer en *z*, un *v* vient combler l'hiatus. La limite des deux aires n'est pas la même que dans les cas précédents : du côté occidental, *(a)lauveta* déborde à l'est des Monts Dore : *lùvẹ̦to* (Saint-Victor), *lœuvẹ̀to* (Mont-Dore), etc. Au contraire, à l'est il faut aller jusqu'à Doranges (*léuvẹ̀tå*) pour retrouver ces formes. Saint-Jean-en-Val qui dit *pŭwéi* = PEDUCULU, dit *lŭzẹ̦tå*. Il en est ainsi jusqu'au Fayet-Ronnayes, où on a *lŭzẹ̀to* à côté de *pŭwú*.

AUDIRE ne marche pas de pair avec ALAUDITTA, comme on aurait pu le croire au premier abord : *auzir* va beaucoup plus loin qu'*(a)lauzeta* (Saint-Victor : *ŭjė* = *auzir*, à côté de *lùvẹ̦tò*). Est-ce encore là une réaction des formes toniques sur les formes atones [2] ?

b, v

Ces deux consonnes, confondues en *v* en latin vulgaire, sont demeurées en principe, dans toute la région, entre deux voyelles. On sait que *v(b)* est tombé très anciennement dans cette position au contact de *ō* et *ŭ*. L'hiatus est diversement traité suivant la région (*saüc* : Vinz. *isåyu*, Martres *sŭwi*).

Quelques évolutions particulières :

A Tauves, *v* intervocalique devient *w*, comme l'attestent, entre autres, *nẹ́wå* = *n[u]eva*. Nous verrons plus loin que le *v* issu de *l* intervocalique a suivi le même chemin.

---

1. Il se trouve qu'ALAUDA n'existe que dans la région où *d* intervocalique devient toujours *z*.

2. Pour le traitement du *d* germanique, je citerai à Vinzelles un exemple curieux : tandis que le féminin de « laid » y est *lẹ̦då*, « enlaidir » y est *dìlìzå* (ton. *dìlẹ̀zå*) = *deslaizar*. — BED-ALE est partout *bẹ̀zò* ou *byò* (comme TEDA).

Aux Martres et à Monton, le *v* tend à s'affaiblir au contact de *å*, *o*, *u*. J'ai ainsi noté *påvó* (Monton), *åvåsè* (Les Martres), etc. Ce *v* semble apparenté à *w*.

Groupe GR

Deux traitements. Au sud et à l'ouest, *gr* se conserve et forme appui. Soit le type NĬGRU : Mont-Dore *nègrè*; *nyigrè* (de Moriat à Saint-Yvoine). Saint-Yvoine est le point le plus septentrional qui présente ce caractère.

Au nord et à l'est, *g* se vocalise en *i* et la finale tombe ; comme nous le verrons plus loin, la diphtongue *ei* peut aboutir à *ì* : *nì* (Coudes, etc.), *nèi* (Vinz., etc.) ; fém. *nìrò*, *nèirå*, etc.

Groupes TR, DR

Les groupes latins *tr*, *dr*, placés entre deux voyelles, ou devenus tels à la suite de la chute d'une atone, ont donné lieu très anciennement, dans toute la région, à la vocalisation en *i* de la première consonne : PATRE est devenu *paire*, VIDERE-HABEO *veirai*, etc. — Seule l'analogie a créé des formes telles que *medre*, *secodre*, au lieu de *meire*, *secoire* qu'on trouve dans les textes, mais qui n'ont pas vécu : le *d* a été rétabli d'aprè *medem*, *medon*, *media*, etc.

3. — LIQUIDES

l

l intervocalique reste intact — mouillement à part — au nord et à l'est, où il se comporte comme *ll*.

Au sud et à l'ouest, il y a une distinction. Tandis que *ll* reste *l*, *l* devient *v*. (*Carte IV*.)

Les villages extrêmes qui connaissent ce phénomène en bordure est et nord sont, à partir de l'est : Saint-Jean-Saint-Gervais, Esteil, Auzat, Orsonnette, Nonette, le Broc, Perrier, Pardines, Neschers, Champeix, Ludesse, Olloix, Saint-Nectaire, le Vernet, Murols,

Chambon, Latour, Tauves, Singles. Il est curieux de constater — c'est évidemment une pure coïncidence — que cette limite suit de très près celle que nous étudierons plus loin entre *chastel bẹstia* et *chatel bẹtia*, sans coïncider d'ailleurs avec elle.

Le changement est conditionnel dans quelques villages. Ainsi Montaigut conserve l'*l* après *au* (*tạula*) en regard de *pạvå* (*pala*) et du suffixe *-ǫvå* (*-ola*). Même phénomène à Orsonnette.

Quelques exemples :

*STĒLA (STELLA) *ėstyạvå* (Arvant, Saint-Victor, etc.).

SOLICULU : *sụvė* (Singles, etc.).

TABULA → *taula* : *tạovå* (Singles), *tạuvå* (Saint-Vincent), *tǫvå* (Nonette, etc.).

ụvo (Latour), à côté de *pụlò* = PULLA, permet d'affirmer que dans cette région ŌLLA s'était réduit à ŌLA comme STĒLLA à STĒLA. Y aurait-il une loi, et serait-elle due à la présence de la voyelle fermée[1] ?

Ce *v* ne reste point partout intact. Il est remplacé par *w* à Champeix et à Tauves : *taula* → *tạuwò* (Tauves), *tạuwė* (Champeix); *pala* → *pạwė* (Ch.), *solelh* → *suwéi* (Ch.), *baschola* → *baɛǫwė* (Ch.), etc. On pourrait croire qu'on est en présence du son intermédiaire entre *l* et *v*, mais comme *v* latin intervocalique aboutit à Tauves au même son (voir plus haut), on doit en conclure que *w* est issu de *v*.

Saint-Victor distingue. Après *o*, il a un *w* encore un peu apparenté à *v* (*tǫ̃wå*) ; ailleurs il garde *v* : *ėstyạvå*, etc.

Le changement de *v* en *w* est la première étape vers la chute du *v* qu'on observe nettement à Arvant, mais seulement après *ó* : ainsi TABULA y devient *tǫ́å* (*taula* → *taüva* → *tóuva* → *tóva* → *tǫ́a*), en regard de *estyạvå* (*estela*), etc.

Un fait intéressant permet de dater à Arvant le changement de *l* en *v*, c'est le mot *suri* = *soleil*. Cette forme prouve que la dissimilation de *l* en *r* dans ce mot est antérieure au changement de *l* intervocalique en *v*. D'autre part, cette dissimilation s'est produite au moins au degré *solelh* avant la chute du second *l* (*solely* → *sorẹ́ly* → *suréy* → *suréi* → *suri*).

---

1. Il paraît aussi très vraisemblable que VĪLLA s'est réduit à *VĪLA.

r

r intervocalique est encore, dans presque toute la région, assez distinct de *rr*, qui est plus fortement roulé ou grasseyé [1]. Dans toute une partie du centre, il aboutit à un son que j'ai noté par *ẓͪ*, mais qui me paraît aujourd'hui plutôt intermédiaire entre *l* et *ẓ*.

Voici la liste des communes où j'ai relevé ce phénomène : Brenat, Varennes, Chargnat, Les Pradeaux, Saint-Martin-des-Plains, Bansat (Vinzelles), Saint-Jean-en-Val (partie), Esteil, Saint-Jean-Saint-Gervais, Jumeaux, Auzat, Orsonnette.

Ce n'est là qu'une énumération approximative, car, en plus d'un point, il est impossible d'établir une limite nette. Le *ẓͪ* d'Esteil est plus près de l'*r* que celui de Vinzelles. Les Pradeaux hésitent. Sur le pourtour, Vezezoux, Champagnat, La Chapelle, Parentignat notamment ont leur *r* ébranlé (*r̃*). J'ai également trouvé l'*r* ébranlé à Saint-Yvoine (*bọ̀eur̃ė*, *pọ̀ir̃å* = *peira*, *ar̃ẹ̀r̃ė*, etc.).

Aucune diphtongue ne fait appui, qu'elle soit ou non réduite en voyelle dans la langue actuelle : *vẹ̀iẓͪė* (Chargnat, VIDERE), *vị̀ẓͪė* (Vinzelles), *bọ̀euẓͪė* (Chargnat, BIBERE), *bọ́euẓͪė* (Orsonnette), *bụ̀ẓͪė* (Vinz.), etc.

---

1. Quelques renseignements sur les différents *r*. La majorité des patois a un *r* roulé moyen qui, explosif, tend à devenir guttural. La région de l'est a un *r* implosif très prépalatal et très fort à l'initial. L'*r* grasseyé, et alors beaucoup plus fortement qu'en français (*r̂*), se trouve sporadiquement dans des îlots, à Saint-Martin-des-Plains, Saint-Germain-Lembron, Les Martres, au milieu de villages où *r* est nettement lingual. — On s'explique dès lors facilement que *r* très prépalatal, moins fort à l'intervocalique qu'à l'initiale, s'affaiblisse en *ẓͪ*, comme on peut le voir au texte — et d'autre part que *r* explosif, devenant guttural et ayant son articulation reculée, finisse par disparaître ou par céder la place à une voyelle (généralement *a*), comme nous allons le voir au chapitre suivant.

CHAPITRE III

AMUÏSSEMENT DES EXPLOSIVES

Depuis le début du moyen âge, le nombre des explosives est allé en diminuant dans la langue. Le *v* et le *b* se sont d'abord vocalisés en *u*, son très voisin du *w*, que devait être le *v* latin, tandis que les palatales *c*, *g* s'étaient vocalisées plus anciennement dans notre région en *i* dans le groupe *ct* et à la finale (*illac* → *lai*).

Les nombreux groupes de consonnes que connut le moyen âge disparurent, à une époque plus récente, par chute de la première consonne, quand ce n'était pas un *l*, un *r* ou un *s*.

A la finale, *n* et *d* intervocaliques en latin avaient disparu dans notre région dès le xᵉ siècle, sans laisser de trace. Un peu plus tard, toutes les sonores explosives devenaient sourdes. Après la réduction du groupe *ts* à *s*, la langue ne possède plus, en fait de consonnes finales, que *l*, *lh*, *r*, *s*, *t*, *p*, *c* (*k*) et les nasales *m*, *n* (issu de *nn*) [1]. Nous allons étudier en détail le sort des quatre premières, tant à la finale que devant une consonne subséquente : leur évolution est, en effet, intéressante et complexe. Au contraire, les trois explosives *t*, *p*, *k* sont tombées sans laisser de trace dans les mots. Mais, auparavant, elles ont toutes fusionné en *t*, qui était de beaucoup la plus fréquente des trois. Ce phénomène, qui est certainement analogique et que M. Gilliéron a observé dans d'autres régions, notamment à l'île d'Yeu où les *t* sont encore vivants [2], est attesté en Auvergne par la graphie *-at* des noms de lieux en *-ac*, et par des dérivés tels que *iklyutẹ̀ẹ̀* (sabotier, de *esclop* → *esclot*), la *mạ̀lyạ̀dạ̊* (la femme de *Malhat*), etc.

---

1. *m*, *n* explosif tombe en nasalisant la voyelle précédente. J'étudierai ce phénomène dans la dernière section des voyelles.

2. Non seulement *sec*, par exemple, y devient *sèt*, mais *fyœr* y passe à *fyœ̀rt*, etc.



1. — AMUÏSSEMENT DE *S*

I. — *S* devant *k*, *t*, *p*[1]. (*Carte V.*)

La limite septentrionale de *s* devant *k*, *t*, *p* peut être tracée dans le Puy-de-Dôme d'une façon très nette. Au sud de la limite, *s* est resté intact ; au nord, au contraire, l'amuïssement de la consonne a été le point de départ d'évolutions très curieuses. Il est donc certain que, dans la seconde aire, ces phénomènes ont un point de départ ancien. J'ai relevé déjà les graphies *beytias*, *gueype* (pour *bestia*, *guespa*) dans un manuscrit, vraisemblablement clermontois, de 1477.

La première région offre peu d'intérêt. Les communes en bordure de la limite phonétique dans le Puy-de-Dôme sont les suivantes, en allant de l'ouest à l'est : Singles, Tauves, Latour, la Bourboule, le Vernet-Sainte-Marguerite, Saint-Nectaire, Olloix, Ludesse, Plauzat, Neschers, Sauvagnat, Saint-Yvoine, Issoire, le Broc, Nonette, Orsonnette, Auzat, Jumeaux, Saint-Jean-Saint-Gervais. Dans son ensemble, la limite forme une courbe dont la convexité est orientée vers le nord-nord-est. D'après la situation linguistique du Puy-de-Dôme, le Vernet-Sainte-Marguerite, Olloix et Plauzat sont les localités de France les plus septentrionales qui aient gardé *s* dans cette position.

L'*s* est également net devant *k*, *t*, *p* : *tsåste* (de Singles à Saint-Jean-Saint-Gervais), *tęstå* ou *tẹstå*, *ėskütà* ou *ėskóutà*, *ėspịnå* ou *ėspyịnå*. Il n'en est pas de même devant *ts*, comme je l'ai dit plus haut[2] : on sait qu'au centre et à l'ouest de cette région, *sts* aboutit à *ϵ*, tandis que l'ouest tolère *sts* (*mụstså*, Singles, Murat, etc.[3]).

---

1. J'ai traité ce sujet avec détails dans un rapport inséré dans l'*Annuaire de l'École des Hautes-Études* de 1901. N'envisageant ici que la question purement phonétique, je renvoie à ce petit travail pour l'étude des formes étrangères, surtout méridionales, qui ont pénétré d'un territoire sur l'autre, et des influences analogiques.

2. Ci-dessus, p. 13.

3. Aucune altération devant le groupe *kl* : *mėsklà* (Montaigut-le-Blanc), *mėskḷyà* (Auzat), etc., et, dans la deuxième région, *mĭkḷyà* (Vinzelles), *ą̇χyò* = HASTULA → *ascla* à Monton. (Cf. ci-dessus p. 9 pour le traitement du groupe *kl*.)

Un autre phénomène intéressant est la métathèse de la voyelle précédant *s*, qui se produit après les groupes *kr*, *pr*, etc., et qui amène, au centre et à l'est, la chute de *r* : *kręstà* (Murat, Arvant...) devient *kęrstå* (Saint-Victor), puis *kęstå* (Saint-Jean-Saint-Gervais, etc.), *kest* (Murols). De même *prestar* devient *pårstà* (Auzat), *kr̥ustå* aboutit à *kụstå* (Saint-Nectaire, Saint-Jean-Saint-Gervais, etc.), *kust* (Murols).

La seconde région est beaucoup plus intéressante.

Quel a été le point de départ des phénomènes complexes qu'on peut observer aujourd'hui ?

M. Rousselot a signalé le premier, dans toute la moitié sud de la France, l'altération de *s* explosif en *ĉ*, puis en *y* [1]. Il est à présumer que notre région a connu la même évolution, qui s'explique fort bien physiologiquement. Les graphies *beytia*, *gueype*, que je rappelais à l'instant, attestent d'une manière irrécusable le passage ancien de *s* à *y*.

Dans certaines régions de la France, le produit immédiat de l'amuïssement de l'*s*, devant les occlusives sourdes, varie suivant la nature de l'occlusive et n'est pas le même devant *k* que devant *p* ou *t*. Aucun fait de ce genre n'existe en Auvergne.

Par contre, toutes les fois qu'on a pu étudier sur le fait l'amuïssement de l'*s*, on n'a jamais observé que la voyelle précédente ait pu, à son origine, diversifier l'évolution. Il faut donc admettre qu'en Auvergne, l'évolution $s \rightarrow y$ (vraisemblablement par l'intermédiaire *ĉ* non attesté) s'est produite uniformément et indépendamment de la voyelle précédente.

Les diversifications, que j'étudierai bientôt, se sont produites ultérieurement, par suite de la combinaison de l'*y* avec la voyelle qui le précédait. Mais nous entrons ici dans le domaine du vocalisme. Les évolutions très curieuses de ces diphtongues seront étudiées à leur place dans la seconde partie. Qu'il me suffise ici d'attester la vocalisation par les exemples *pas pąė*, *cręsta kręita*, *costa kǫutå*, etc.

---

1. Dans *Les Modifications phonétiques du langage*, p. 225 et sqs., et dans *L's devant k, t, p.* (Études romanes dédiées à Gaston Paris, p. 475-485.)



II. — *S* devant une consonne sonore.

Deux évolutions : tantôt *s* se change en *r*, tantôt il se vocalise en *i*.

Les deux phénomènes se sont évidemment produits à deux époques différentes. La vocalisation paraît être le plus ancien des deux.

Le traitement varie suivant la nature de la consonne subséquente, et suivant l'époque.

1° Devant *m* et *l*, je n'ai observé que la vocalisation : *Chaslutz* (CASTELLUCIUM) devient **tsailus*→*tsìḷyú* ; *ésmaiar* aboutit à *éimaya*, *imắyà* ; *carésma* est devenu *kắréimắ*, *kắẓimắ* (Vinz.) ; *ésme* (subst. verb. de *esmar* = AESTIMARE) *ẹimė*, *ịmė*. *Blasmar* a subi l'influence du français.

2° Devant *n* et *d*, l'un ou l'autre phénomène se produit suivant le cas.

Pour les deux mots *almosna* et *cosdura*, la vocalisation n'a lieu que tout au nord : *ómọunò*, *kŭḍyụ̈rò* (Cournon), etc. Partout ailleurs on observe le changement en *r* : *kŭrḍyụ̈ẓắ* (Vinz.), *kŭrḍyụ̈rŏ* (Saint-Sauves, Corent, etc.) ; *ŭmọ̆rnắ* (Brioude), *ĭmọ̆rnắ* (Vinz.), *ĭmọ̆rnŏ* (Corent), *ĕmọ̆rnŏ* (Saint-Sauves), etc.

Comme il est à peu près certain que la syncope *almọs(e)na*, *cos(e)-dụra* s'est produite dans les patois du nord avant ceux du midi, il faut en conclure que la vocalisation de *s* en *i* est un phénomène antérieur au changement de *s* en *r*.

Un autre exemple va nous le montrer. ẠSĬNU est devenu *ạẓe* dans le sud de notre région, *asne* dans le nord[1]. La scission et la syncope sont très anciennes. Or la forme syncopée ne connaît que l'amuïssement en *y* (type régional **ayne* → *ạène* — jamais **arne*). Là où on a *ạẓė*, la syncope s'est produite à l'atone dans les dérivés : *mõtì-nèi* = *Montaineir* (Monte-asinariu), nom de lieu près de Vinzelles[2].

---

1. Voir ci-dessous, 2e partie, ch. I, 2.

2. « Chêne » remonte partout à *chaine* (*tsẹ̀nė*, Vinz. ; *tsạ̀inė*, Montaigut-le-Blanc). Il semble bien que cette forme postule, comme le français, *CAXINU et non *CASSANU.

3° Devant *g*, je n'ai qu'un seul exemple, où on observe toujours le rhotacisme, c'est *mesgue* devenu *mę̇rgė* (Vinz., Martres-de-Veyre, etc.).

III. — *S* final.

1° Dans toute la région où *s* est amuï devant *k t p*, *s* final se comporte exactement comme devant les consonnes sourdes.

Quelques traces de *s* final, changé en *z*, subsistent dans la région de Vinzelles dans certains proclitiques (article, etc.) devant deux ou trois noms commençant par des voyelles (*ome*, *autre*...) : *lŭz ǫmė*, *lăz ụtră*. Mais ces formes ont subi des contaminations. Comme les formes *lŭ*, *lă*, employées le plus souvent (*lŭ ąbrė; lă ĭtyą̇lă*...), équivalent respectivement à * *lóy* = *los* et * *lay* = *las*, — *lŭz*, *lăz* représentent donc en réalité *los* + *s*, *las* + *s*[1].

Dans les pluriels des oxytons à voyelle finale, l'*s* des pluriels disparaît toujours par analogie [2]. J'ai cependant relevé quelques pluriels différenciés aux Martres : *mȯ* (*ma*(*n*), *má*, *mo*), pl. *mwė* (*ma*(*n*)*s*, *mas*, *may*, *mae*), et *dė* (*dėt*, *dé*), pl. *dì* (*déts*, *dés*, *déy*).

Les pluriels des proclitiques (*los*, *las*; *mos*, *mas*... ; *dos*, *doas*) se comportent phonétiquement, ainsi que ceux des atones en *a* (*vacha*...). Mais les pluriels des atones en *e* ont disparu analogiquement presque partout (*ǫmė*, pl. *ǫmė*), sauf dans la région des Martres où on a le produit phonétique de l'amuïssement (*ǫmė*, pl. *ǫmì*...). La forme phonétique est presque toujours conservée dans les adjectifs épithètes précédant les substantifs [2].

---

1. Ce *z* s'est accolé au début de certains mots dans beaucoup de patois : *œ́*, pl. *zœ́* (Vinz.), *jù* (Monton) (œil); *jœ̨u*, *jù* (s. et pl., œuf) à Vinzelles et à Monton. Vinzelles fait précéder d'un *z* tous les temps et modes personnels (sauf l'impératif) des verbes *ămă* et *ę̇sė* (*amar*, *esser*).

2. Cf. A. Dauzat, *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 26 et sqs. — Il y a d'ailleurs de perpétuelles réactions morphologiques qu'il importe de bien dégager pour étudier ces phénomènes. Ainsi *los* → *lù*, *lŭ*, est susceptible d'influencer les finales atones en *es*, qui deviennent *ŭ*, *ù* (ainsi dans quelques mots aux Martres, Vinzelles). En revanche, les pluriels en *res* → *i* changent *lŭ* en *li* à Chalus, etc.

2° La deuxième région amuït *s* final, en principe, dans les mêmes conditions que la première : *bì* (*bès*, bouleau), *djènì* (*genèst*)... à Saint-Victor-la-Rivière ; *trì* (*trés*) à Brioude, *tréi* à Tauves, Picherande, *trẹ̀i* à Murols, Orsonnette... ; *dwà* (*doas*) à la Bourboule, etc.; *dŭ* (*dós*) à Murols, Orsonnette... ; *ăụ̆* (*aóst*) à Brioude, *åvŭ* à Vezezoux, etc.

Dans les pluriels des oxytons à voyelle finale, l'*s* a disparu, comme dans la région précédente, par voie analogique.

Pour les pluriels atones en *es* et *as*, l'ouest seul nous donne une évolution phonétique. L'amuïssement s'y fait dans les mêmes conditions que dans la région précédente. Le Mont-Dore dit *fẹnò*, pl. *fẹnă* (femna); *tạulò*, pl. *taulă*; *nẹgrè*, pl. *nègrẹ* (*negre*) etc. De même à La Bourboule, Latour, Tauves, Singles, etc.

Dans tout le reste de la région, les pluriels sont identiques aux singuliers pour des raisons analogiques. Nous avons déjà constaté ce phénomène pour les finales atones en *e* : ici il s'étend aux finales atones en *a*. Ce phénomène s'observe de Saint-Victor-la-Rivière à Brioude, en passant par Murols, Saint-Nectaire, Montaigut, Chalus, Moriat, Sainte-Florine, Arvant, etc.

Ce qui caractérise encore plus toute cette région, ce sont les survivances de *s* final qu'on y rencontre dans certains proclitiques.

L'amuïssement a toujours lieu uniformément dans *chas* (chez, phonétique seulement à l'ouest [1]) : *tsà yœ̣u* (*chas ieu*, Murat)... et dans *es* (*es* et *est*) : *z ì ṯyí* (*es aqui*, Arvant), etc.

Mais pour l'article *los*, *las*, et les noms de nombre *dos*, *doas*, *tres*, on trouve le *z*, dit « de liaison », très fréquemment. L'*s* se conserve devant un mot commençant par *k*, *t*, *p*, dans l'extrême sud (Arvant, Brioude) et au sud-ouest (Picherande). Beaucoup de ces formes sont d'ailleurs influencées par l'analogie des formes où l'amuïssement a eu lieu.

La forme très phonétique *trèz* est conservée dans l'expression *trèz ã* (*tres ans*) en de nombreux endroits, en face de la forme amuïe *tréi*, *trì* employée en toute autre occurrence (Saint-Nectaire, Murols, Brioude, etc.). Saint-Jean-Saint-Gervais a même fait la métathèse *tèrz ã*.

---

1. Car ailleurs le mot a été influencé par le français *chez*.

A part cette expression, les *z* sont fort rares dans le patois de Murols qui emploie les formes amuïes même devant voyelles : *lé ọtù* (*los autres*), *pà ĕkẹ̀rå* (*pas enquera*), etc.

Elles sont, au contraire, générales — et influencées par l'analogie des formes amuïes — à Moriat : *lŭz ålyã* (*los aglans*), *làz åvọ̀uzė* (*las alauzas*); à Chalus : *lĭz ålyã*. Dans ces patois, *lŭz*, *lĭz* = *los* (→ *lóy*) + *s*; *lăz* = *las* (→ *lay*) + *s*. A Brioude, *nuz ėskọ̀utå* est phonétique.

Voici maintenant des patois plus curieux. Brioude conserve *s* devant un mot commençant par *k t p*, *z* devant un mot commençant par une voyelle, et amuït devant un mot commençant par une consonne sonore, ou à la finale d'un membre de phrase. On a ainsi *dwàs tọ̀vå* (*doas taulas*), *dwàz ėstyạ̀vå* (*doas estelas*), *dwà bẹ́yå* (*doas abelhas*), *nã vẹ̀zė dwà* (*en * vese doas*). Mêmes phénomènes pour *tres*, mais avec des influences analogiques : seules sont phonétiques la forme amuïe *trì* (= *trěi*) de *trì mì* (*trés més*), *nã vẹ̀zė trì*, etc., et *trĕz* dans l'expression *trĕz ã*. Devant tout autre mot commençant par une voyelle, on dit *trìz* (contamination entre *trì* et *trĕz*) : *trìz årẹ̀irė* (*tres araire*), etc.; devant un mot commençant par *k*, *t*, *p*, on dit *tris* (contamination entre * *três* et *trì*) : *trìs pạ̀irå* (*tres peiras*), etc.

Mêmes phénomènes à Arvant (*dwàs tọ̀vå*, *dwàs ĕstyạ̀vå* etc.), et à Picherande (*làs trẹ̀i*, *làs kạ̀trė* = *las tres*, *las quatre*, trois heures, quatre heures, etc.).

Montaigut-le-Blanc a un amuïssement spécial devant *f*, *v* : il dit *dwạ̀i vạ̀tså*, tandis qu'en toute autre circonstance *doas* a été amuï en *dwà*. Un phénomène analogue s'observe à Saint-Victor et à Besse.

2. — AMUÏSSEMENT DE *R*

Les phénomènes ressemblent beaucoup à ceux que l'on observe pour l'*s*. Mais, à un point de vue, ils sont plus complexes, parce que *r* reste parfois sporadiquement dans certains mots pour des raisons morphologiques.

Par contre, la région n'est pas coupée en deux, comme pour *s* + *p*, *k*, *t*, et l'amuïssement n'affecte, en principe, que *r* final, ou suivi d'une consonne finale qui est tombée avant *r*.

L'*r*, en effet, n'a pas disparu sans laisser de traces, et on trouve dans de nombreux cas les témoignages indéniables d'une véritable vocalisation. Il y a eu au moins deux périodes, entre lesquelles s'est produit le changement de *e* en *a* devant *r* explosif, que nous étudierons aux voyelles. Ce phénomène est un précieux réactif : car il ne s'était pas produit à l'époque où *r* s'est amuï dans les infinitifs en *er*, où la finale est devenue *-ẹ*, tandis qu'il avait eu lieu lorsque l'*r* de *ver*(*t*) est tombé, puisque les mêmes patois nous offrent *va*, qui remonte à *var* (car ces patois ont le changement de *e* en *a* devant *r* explosif conservé *pąrtå* = *perta*, etc.).

Il est bien certain que, lors du premier amuïssement de l'*r*, tous les *r* finals ont été atteints. Mais il se peut d'abord qu'à cette époque, certains *r*, devenus finals plus tard, ne le fussent pas encore, et que le *t* de *vert*, etc., fût conservé. Il y a toutefois un autre élément beaucoup plus important à prendre en considération, et qui rend ces phénomènes fort délicats à étudier dans la plupart des cas. La morphologie a soustrait un certain nombre de mots à l'action de la première loi, en rétablissant *r* là où il avait disparu, dans les adjectifs et substantifs, par analogie avec les pluriels où l'*s* final avait maintenu l'*r* précédent, ou pour des raisons de phonétique syntactique[1]. Du moment que *r* devant consonne persiste dans le corps des mots, on conçoit en effet que cette consonne ait pu rester à la finale, lorsque le mot était intimement lié au mot suivant.

Dans chaque période, *r* final s'est amuï en *y* : les combinaisons issues de ce phénomène sont analogues et souvent identiques — comme on le verra au chapitre des diphtongues — aux combinaisons issues de la vocalisation de *s*. Mêmes effets, donc même point de départ.

J'analyse seulement, dans ce chapitre, les conditions de l'amuïssement de *r*, en indiquant les produits initiaux de l'amuïssement, et

---

1. Le rétablissement analogique de *r* après l'amuïssement est attesté des formes comme *kḽyą̀ẹ̀r* (Aix, près d'Eygurande), *flụ̀ẹ̀r̂* (Mirefleurs), etc., où les diphtongues *ạẹ̀*, *ụẹ̀* représentent *a* (*u*) + *r* amuï. *kḽyą̀ẹ̀r* équivaut donc à *clar* + *r*, *flụ̀ẹ̀r̂* à *flur* + *r*. Parfois l'*r* a remplacé un ancien *l* amuï : *cèl* → *ceal* → **ceal*˙ → *ɛẹ̀* → *ɛẹ̀r̂* à Mirefleurs.

les cas où *r* s'est conservé. Je renvoie aux diphtongues l'étude des diphtongues créées par la vocalisation de *r*, et aux voyelles l'influence exercée par *r*, lorsqu'il persiste, sur la voyelle précédente. Les réactions produites par *r* explosif sont, on le voit, fort complexes.

r s'amuït dans deux cas :

1° A la finale : s'il est final, ou précède une consonne caduque [1] (*clar*, *ivern*, *vert*, etc.).

2° Dans le corps des mots : devant les groupes *br*, *kr*, *gr*, *tr*.

Dans le second cas, le phénomène étant soustrait à l'influence analogique, tous les mots obéissent rigoureusement à la loi.

Il n'en est pas de même dans le premier cas. En fait, *r* s'est amuï toujours à l'infinitif de tous les verbes (sauf *aver* [2]), dans le suffixe *-ador*, et après les diphtongues (*coir*, *neir*) [3].

Quant aux autres substantifs et adjectifs, l'*r* s'observe surtout — conservé ou rétabli — dans les patois du sud et de l'est, qui ont été plus accessibles aux influences analogiques. Mais cette répartition géographique n'a rien de rigoureux, car le même patois, pour des raisons étrangères à la phonétique, a tantôt conservé, tantôt amuï l'*r* dans des mots similaires. — L'amuïssement a pu ici se reproduire dans une seconde période, postérieurement au rétablissement analogique de *r* [4].

Voici quelques exemples :

Vinzelles conserve l'*r* : *ütăr* (altar), *tsăr* (CARU), *ivăr* (ivern), *văr*

---

1. Je ne connais qu'un seul exemple où *r* soit tombé avant la consonne finale suivante : c'est *vüă* (Fayet-Ronnayes) qui remonte à *verm* par la série *vearm*, *vẹam*, *vuam*.

2. *aver* est également le seul infinitif en *-er* qui ait conservé l'accent tonique sur la finale : les deux phénomènes sont évidemment connexes.

3. Il se pourrait qu'ici on fût en présence d'une couche plus ancienne, et que *r* final eût disparu après les diphtongues avant de s'être amuï après les voyelles : car les conditions phonétiques sont différentes.

4. Ce qui le prouve, c'est que les diphtongues issues des infinitifs en *ar*, d'une part, et de *clar*, *amar*... d'autre part, peuvent se comporter différemment (cf. 2e partie, ch. II, 3, II, Diptongues récentes.

(vert), *dzur* (*jorn*), et tous les substantifs en *-ór* et *-ur* (*-ŭr*, *-ŭr*). Il en est de même dans l'est, le centre et le sud (Cunlhat, Sugères, Moriat, etc.). L'*r* d'*aver* est conservé (*vér*), peut-être pour des causes dues à la phonétique syntactique.

Un cas de vocalisation intéressant à signaler à Vinzelles : c'est *klyẹi* (*clerc*).

Si nous passons au nord, le patois des Martres-de-Veyre, au milieu d'une région où la chute est à peu près générale, conserve l'*r* dans *χyẹ́ẹ̄r* (*clar*), *tséẹr* (CARU), *ivéẹr* (*ivèrn*), *véẹr* (*vért*), *fur* (*fórn*), *tsalur* et tous les mots de même suffixe ; il l'amuït dans *tsẹ̀* (*charn*), *dzŭ* (*jórn*), *madyu* et tous les mots en *-ur*, *vì* (*aver*) qui, ayant conservé l'accent à la tonique, ne se comporte pas comme les autres infinitifs en *er*. Cette seule énumération suffit à montrer que cette scission a une cause morphologique.

Dans la région des Martres, Mirefleurs conserve encore l'*r* des finales en *-ór* (*fluẹr*), etc. Partout ailleurs, on observe l'amuïssement:

Ponteix : *χyà* (*clar*) [1], *tsà* (CARRU), *lèzà* (*lezert*), *gŭ* (*górg*) ;
Corent : *ç̄ẹ̀* (*clar*), *mà* (*mars*) ;
Monton : *vyà* (vert), *ivyà* (*ivern*) ;
Vic-le-Comte : *flù* (*flór*) ;
Pérignat : *yíjé* (*lezert*), *flù* (*flór*) ;
La Sauvetat : *và* (vert) ;
Le Mont-Dore : *évẹa* (*ivern*), *mådyú* (*madur*) ;
Saint-Victor-la-Rivière : *sẽ yłtŭ* (*Saint-Vitór*), etc.

Quelques exemples aussi, sporadiquement, au sud et à l'est. J'ai trouvé *mădyŭ* à Chalus, *vŭã* (*verm*) au Fayet-Ronnayes, etc.

Comment s'est effectué l'amuïssement de l'*r* ? Cet *r*, qui devait être prépalatal, s'amuït en *y* et se comporte absolument comme *s* explosif. Cet *y* est d'ailleurs, comme celui issu de *s*, susceptible de chute. C'est la série *aver* → * *avéy* → *vì*, chantar → *chantay* → *tsãtạe*, *tsãtẹ̀* ou *tsãta*, etc. J'étudierai aux diphtongues ces diverses évolutions vocaliques [2].

---

1. L'*r* de *clar* a disparu (par amuïssement) à La Bourboule, Murat, Rochefort, Murols, Saint-Nectaire, Ponteix, Monton, Corent, Orcet, Vic-le-Comte, Mirefleurs, Pérignat.

2. Les phénomènes sont ici particulièrement complexes et difficiles à étudier, surtout pour la finale *er* (p. ex. *iver*(*n*), *ver*(*t*)) : car

3. — AMUÏSSEMENT DE *L*

Deux périodes bien nettes sont à distinguer :

Dans la première, *l* se vocalise en *u* devant toute consonne sourde, en produisant souvent une intercalation de voyelle.

Dans la seconde, *l* final ou *l* devant une consonne sonore, est susceptible — exactement comme *r* — de s'amuïr en *y* (→ *i*, *e*). A ce moment, *l* explosif était devenu dorsal — ce qui coïncide bien avec la tendance qu'a la langue actuelle à mouiller les consonnes.

I. — **Vocalisation de *l* en *u*.**

Il est certain que, dans la première période, *l* explosif ne s'est vocalisé que dans le corps des mots[1] ou devant *s* final des pluriels. Les pluriels, originairement, étaient donc distincts des singuliers : on avait *chaval chavaus*, *chastel chasteaus*, etc. Mais dans beaucoup de patois, l'analogie a assimilé les pluriels aux singuliers et inversement.

Il est facile, à de nombreux indices, de reconstituer l'état de choses primitif.

Les pluriels différenciés sont conservés, pour le suffixe ĔLLU, aux Martres (et aux environs), où on dit *tsĕtė*, pl. *tsĕt̯yọu* (*chastel*, *chasteaus*) ; *óusė*, pl. *óueọu* (*aucel*, *auceaus*), etc.

Dans tout le centre et le sud, la forme du singulier s'est généralisée. Vinzelles, par exemple, dit *tsàtė*, etc., au singulier comme

---

tantôt on a eu un amuïssement qui a donné naissance à une diphtongue, tantôt il y a eu intercalation de voyelle avant l'amuïssement. Ainsi *évẹ́a*, au Mont-Dore, vient de *iver*, *ivėy*, *ivẹ̀e*, *ivẹ̀a*, tandis que *vya*, *ivya* à Monton suppose le processus *ver*(*t*), *veạr*, *veạ*, *vyȧ*. Lẹ réactif est fourni ici par les évolutions analogues qui se sont produites dans le corps des mots, où *r* a persisté (*vyạ̀rdå* f., *d̦yạ̀rå* = *guerra*, *lãt̯yạ̀rnå*, à Monton).

1. Il y a eu chute pure et simple de *l*, sans doute par dissimilation avec l'*r* suivant, dans *nạ̀tri*, *vạ̀tri* (*n*[*os*] *altres*...), qui signifie *nous*, *vous* (Brenat et environs).

au pluriel. Mais le souvenir des anciens pluriels s'est conservé dans quelques formes cristallisées qui ont échappé à l'analogie, telles que le nom de lieu *djėmyò* (*Gimeaus*, Jumeaux) et le pluriel figé *ϵėjò* (= *ciseaus*, ciseaux à couper) que la sémantique a distingué de *ϵėẓé*, pl. *ϵėẓé* (ciseau de menuisier : *cisėl*).

Pour la final *-al*, à côté de *tsåvǫu*, etc., les Martres ont conservé les deux mots *bėẓă* (*beẓal*, bief) et *sẽ mwărsă* (Saint-Martial), qui n'ont jamais été employés au pluriel (il n'y a qu'un bief dans la commune). Donc ce patois a connu jadis l'alternance *-al*, pl. *-aus*. — De même à Vinzelles, qui a conservé l'adverbe *åvă* (*aval*) et le nom de lieu *ãvă* (*Valle* dans le Cartulaire de Sauxillanges), à côté de toutes les finales en *-ò* = *aus*.

Pour la finale -ĔL(U), les Martres nous montrent *ϵă*, *myă* (*cel*, *mel*) en face de *fy'ǫu* (*fel*). Ces formes accusent une contamination intéressante. On a eu d'abord *cel*, pl. *ceaus*; puis, par analogie, *ceal*, pl. *ceaus* : *ceal*, *meal* aboutit régulièrement à *ϵa*, *myă* [1].

A Saint-Alyre, *fil* est *fyà* à côté des formes en *ąu*.

Enfin la finale *-ol* (ŎLU) accuse, suivant la région, la généralisation des formes du singulier, ou des formes du pluriel avec vocalisation de *l* en *u*. La forme du pluriel l'emporte généralement : *filhols*, *filhous* devient *fyiḻyó* à Vinzelles (comme *nou* → *nó*), etc. On verra toutefois dans la deuxième partie que cette diphtongue ne fusionne pas toujours avec l'ancienne diphtongue *ou*.

L'étude des évolutions subies par ces combinaisons vocaliques trouvera sa place quand je passerai en revue les diphtongues *au*, *eu*, etc.

Mais il faut noter dès à présent les intercalations de voyelle qui se produisent à l'occasion de la vocalisation. Il n'y en a jamais après *a*, *ò*, *ó* (*u*) [2] : *chavals*, *altre*, *filhòls*, *mólto*, etc., deviennent *tsavąu*, *ąutrė*, *fiḻyóu*, *móutu*... (types régionaux).

---

1. Une forme curieuse est *ϵėr* à Mirefleurs. Cette *umgekehrte Sprechweise* est une preuve de plus que l'*r* de *tsar* etc., là où il est conservé, est analogique.

2. Toutefois après *ó*, qui était peut-être déjà *u* à cette époque, *l* disparaît sans laisser de traces, soit final, soit devant *s* final : *póls*, *dóltẓ* deviennent *pú*, *dú* dans toute la région; on a de même *sådu*

Il s'intercale un *a* entre *è*, *é*, *i* et *l* vocalisable : *chastèls*, *fèls*, *pèls*, *fils* sont devenus *chasteaus*, *feaus*, *peaus*, *fiaus*. Le sort de l'*e* et de l'*i* (qui presque toujours aboutissent à *y*) sera analysé à l'étude des hiatus.

Quant au groupe *ul*, il passe à *ịü*, issu sans doute par dissimilation de *ụu* (*cul*, **kụu*, *kịu*), et fusionne avec la diphtongue romane *iu*.

II. — Amuïssement de *l* en *y*.

Le phénomène s'observe dans deux cas :

A. — Dans le corps des mots, devant les consonnes sonores, où il est à peu près général. Il faut supposer que, dans cette position, *l* ne s'était pas vocalisé en *u*.

Voici quelques exemples : *fwidạ̊då* (*faldada*→ **faidada*, contenu d'un tablier) Vinzelles ; dans toute la région, *palmola* (orge) voit son *l* traité comme *s* explosif, donnant *pèmụ̆lo* au nord et au nord-est (La Roche Noire, etc.), et *pàmụ̊lå* ailleurs (Vinz., etc.) avec un allongement de *a* attestant une ancienne diphtongue.

Un autre mot est encore plus caractéristique, c'est COLLOCARE. Partout où s'est formé le type *colchar*, *l* s'est vocalisé en *u* ; mais là où on a *coljar*, c'est-à-dire à l'ouest, c'est la vocalisation en *i* qu'on observe : *kwéidzò* (*coljat*, *coijat*) au Mont-Dore, etc.

Une seule forme, à ma connaissance, ne rentre pas dans ce cadre : c'est *mwitu* (*moltó*), qui vient évidemment d'une forme intermédiaire **moitó*. La vocalisation en *i* s'observe à Bansat et dans quelques patois à l'est, tous les autres, y compris Vinzelles (qui est de la commune de Bansat), ayant *móutu*. Je ne puis l'expliquer.

L'amuïssement de *l* final en *y* s'observe sporadiquement un peu partout : Moriat *ùsèi*, *gåvèi* (fagot), *flådzẹi*, etc. ; Rochefort *tsatyė* (analogue à *tyẹtò* = *testa*) ; Pérignat *tsĕtẹi*, *fèi* (*fla*(*g*)*el* → *fael* par dissimilation) ; Cunlhat *eyé*, Pérignat *eé* (*ceal*, forme dont j'ai expliqué un peu plus haut la formation) ; CŎLLUM donne des formes vocalisées à peu près partout : *kwé* (Vinz.), *kwi* (Les Martres, etc.).

(*sadól*), et à l'atone *pyibụ* (*pibol*) aux Martres. Les Martres disent phonétiquement *dọusò* (*dolsa*, *dousa*) en regard de *dú* (*doltz*, *dós*), tandis que Vinzelles a refait un féminin *dụ*ᵘ*sa* = **dóssa* sur *dós* (devenu *dú*).

Comme pour *s*, le phénomène s'est produit dans bien des cas ou *y* a disparu postérieurement. Nous en reparlerons aux diphtongues.

III. — Amuïssement de *l* mouillé.

l mouillé explosif, noté *lh* au moyen âge, n'est conservé nulle part.

Final, il se réduit à *y*; devant *s* final des pluriels, il perd au contraire son élément *y*, et *l* se vocalise en *u*.

Les diphtongues issues de ces vocalisations seront étudiées ultérieurement.

Ici comme ailleurs, l'analogie a joué son rôle, assimilant tantôt les singuliers aux pluriels, tantôt les pluriels aux singuliers.

La forme du singulier l'emporte pour *solelh*, qui n'a pas eu de pluriel (type régional *sùléi*), et généralement pour la finale *alh* → *ai*.

Pour la finale *-ǫlh*, la forme du pluriel l'emporte à peu près partout dans le nord (*pèzů*, aux Martres = *pezolhz*, *pezuls*, etc.), tandis que celle du singulier est généralisée dans le sud (*pèzüé*, à Vinz., = *pèzolh*, **pèzui*, etc.). Mais Vinzelles a conservé, par exemple, une forme généralisée du pluriel dans *fåru* (verrou) issu de * *ferrolhz* → *ferruls*.

DEUXIÈME PARTIE

VOYELLES

Les voyelles présentent moins de types principaux, mais tout autant de variétés que les consonnes, même sans envisager les combinaisons de deux ou de trois voyelles (diphtongues et triphtongues).

On sait qu'un son a quatre éléments, l'intensité, la durée, la hauteur et le timbre. Dans les consonnes, nous n'avons envisagé que le premier et le dernier élément, qui est déterminé par les lieux d'articulation ; la diminution d'intensité se produit pour les consonnes explosives et entraîne la vocalisation et la chute.

La détermination de la hauteur des sons du langage est encore à faire : ce n'est pas ici que je la tenterai. J'en dirai autant pour la durée des consonnes. La durée des voyelles, au contraire, plus perceptible à l'oreille, se rattache à l'étude du timbre, car les modifications du timbre entraînent presque toujours des allongements ou des abréviations, ou inversement.

L'étude de l'intensité, qui formera un premier chapitre, consiste d'abord dans l'examen de l'accent tonique. Laissant de côté l'analyse ardue de sa nature exacte, je chercherai seulement à établir les lois qui ont présidé à ses déplacements dans les mots.

Les voyelles qui perdent de leur intensité s'affaiblissent et tombent : l'étude de la chute des atones vient donc ici à sa place.

Le timbre me retiendra plus longtemps. J'étudierai d'abord les changements spontanés des voyelles, en partant des sept voyelles romanes du moyen âge, *à*, *è larc*, *é estreit*, *ò larc*, *ó estreit*, *i*, *u*. Sauf pour *e* larc et *o* larc qui sont toujours toniques, je montrerai com-

ment chaque voyelle a eu souvent un traitement différent, suivant qu'elle était ou non placée sous l'accent : ici l'intensité et le timbre se pénètrent.

Mais cette première différenciation est légère, à côté des autres conditions qui peuvent faire dévier les évolutions vocaliques. La voyelle peut être altérée par la présence de la consonne qui la précède, la chute de la consonne qui la suit, par une voyelle qui forme avec elle diphtongue ou hiatus. Je détacherai dans trois sections spéciales, vu leur importance, l'évolution des diphtongues romanes[1], des diphtongues formées par l'amuïssement de *s*, *r*, *l*, et celle des voyelles nasales.

1. Et de celles qui, formées plus récemment, ont fusionné avec elles.

CHAPITRE I

L'INTENSITÉ

1. — L'ACCENT TONIQUE

Si l'accent tonique latin a persisté, en principe, jusqu'à nos jours, de nombreuses lois secondaires sont venues, à différentes époques, altérer cette immutabilité.

1. Je ne rappellerai que pour mémoire les glissements d'accent qui se sont produits en latin vulgaire sur les voyelles en hiatus, fait commun à toute la Romania (*filịolus* → **filyǫlus*...).

2. Une évolution bien postérieure concerne les proparoxytons romans qui s'étaient conservés au moyen âge, ainsi que les mots en *-ol* atone (finale -ŭlus). Partout les proparoxytons ont avancé leur accent :

lạmpeza → *lãpẹzå* [lampe d'église], Vinzelles et environs (n'existe pas dans le nord).

pẹgola → *pẹgụvå* (résine, Saint-Jean-Saint-Gervais).

pạlmola → *pàmụlå* (Vinz., etc.), *pāmụlo* (Saint-Maurice, etc.).

pịbola → *pyibụlå* (Vinz.), *py'ibụlò* (Martres).

La région du sud avance également l'accent sur les finales en *ol* atone : *grifụ* (*agrịfol*), *kösụ* [1] (*cọssol*) à Vinzelles, *ågrĭfụ* (houx, Saint-Victor, etc.).

Au nord et tout à l'ouest, l'accent se conserve ; *l* tombe, et *u* peut être changé en *å*, *ò* par analogie :

pịbol → *py'ịbò* [2] (Les Martres).

---

1. Terme archaïque, aujourd'hui presque introuvable, qui signifiait « percepteur ». — Dans la région, *agrịfol* est souvent remplacé, par *agrẹ̇fuẹlh* (*ėgrẹ̇fé*, Bourg-Lastic, etc.).

2. Espèce de peuplier différente de la *py'ibụ̆lò*.

tremol → *trẹmu* (Mont-Dore, où il peut y avoir eu deux déplacements successifs en sens contraire), etc.

3. *Voyelles en hiatus*. — Tout accent tonique qui se trouve sur une voyelle en hiatus, autre que *a*, glisse sur la voyelle suivante (à moins que celle-ci ne soit un *i* [1]). Le fait se produit partout, même dans les mots composés, qu'il y ait eu ou non intercalation de voyelle (sauf dans quelques hiatus à leur début, comme *évẹa*, *tsåstẹa* vus plus haut).

chamba-lia : *tsãbạlyå* (Vinz., Sugères, Moriat, Tomvic, etc.) *ṭɕyãbạḷyo* (Cunlhat), *tsãbạḷyò* (Martres), etc.

pèl → *peau* : *peọ* (Mont-Dore), *pyò* (Vinz.), *pyû* (Mirefleurs, etc.).

cóa (CUBAT) : *kwå* (Vinz.), *kwò* (Martres, etc.).

sua (SUDAT, là où *d* tombe) : *ɕwò* (Ponteix, Mirefleurs, etc.).

Il faut en excepter des féminins tels que *nụo*, *krụo* (Murat), où l'influence du masculin conserve l'accent.

Le phénomène inverse s'est produit pour *paọr* devenu *pạu(r)* dans toute la région. La diphtongue *au* ainsi formée a évolué ensuite comme toute diphtongue *au* romane, et il est arrivé souvent que l'accent est revenu plus tard sur le deuxième élément.

A la finale des imparfaits en *-ịa*, l'avancement d'accent a été suivi d'un recul sur la syllabe primitivement antépénultième (sauf dans le nord-ouest) : *avịa* est devenu *åvyạ̊* puis *ạ̊(v)yå*, etc. — Au contraire, les conditionnels en *-rịa*, qui ont partout perdu leur *r*, ont conservé l'accent sur la finale (*respondrịa* → *rèspõdyạ̊*, *rìpõdyạ̊*...).

4. *Influence des finales*. — α) Finales brèves toniques.

Lorsqu'une voyelle brève finale porte l'accent, celui-ci peut éprouver un recul. Le phénomène se produit surtout à l'ouest et au centre.

La finale la plus atteinte est *è*, isssu de *é* fermé. Dans toute la région, les anciens infinitifs en *-ẹ́r* ont éprouvé ce recul, peut-être aidé par l'analogie des infinitifs en *er* atone : *molzér* est *mụ̂zè* à Vinz., etc., *mọᵒuzè* Latour, etc.

---

1. Au contraire, dans tout l'est et le sud, *i* et *u* attirent l'accent dans les diphtongues *ẹi* et *œu*, qui deviennent respectivement *éi* → *ì* et *œ́u* → *ù*. Le même fait se produit un peu partout pour *ọu* → *óu* → *ù*. (Cf. ci-dessous p. 73 et sqs.).

Les finales romanes toniques *é* et *ét* ont éprouvé partout le recul sauf au nord :

pairé(n) : *pwįẓė* (Vinz., etc.).

arét : *ą̊ẓė* (Vinz., etc.) ; *årę* (Busséol, Les Martres).

(suff. *-ét*) : *kųlė* (Vinz., etc.) ; *kulę* (Martres).

Les mots composés peuvent être atteints. Ainsi *kąuka rę* (quelque chose), encore *kǫkårę* à Bourg-Lastic, devient *köukǫrė* (Mont-Dore, La Bourboule, Rochefort), *käukårė* (Saint-Sauves, etc.).

Nous avons vu plus haut que la finale *élh* peut aboutir à *ė*. Aussitôt ce passage effectué, l'accent recule. Là où *elh* devient *ė*, je n'ai guère trouvé l'accent conservé qu'aux Martres (*solelh* : *sülę*) et en regard *sųᵘlė* (Vinz., Sauvetat, Laqueuille, Murat), *sųlė* (Tomvic, la Bourboule), *sųvė* (Singles), *sųᵘvė* (Saint-Nectaire, etc.).

L'évolution est presque aussi avancée pour *i*. Vinzelles recule *tęṇyi*, *vęṇyi* (tenir, venir), hésite pour *måṭyi*[1], et quelques mots où *i* a été changé en *ė* sous l'influence du mouillement, tels que *tyujė* (*cosi*) ; il recule nettement *tsåmyi*, *pųlyi*, etc.

Voici quelques exemples régionaux pour « cousin » : *küjį* (Montaigut), *kuję* (Saint-Nectaire), *küję* (Arvant), *tyüję* (Martres), et *kųjė* (Murat), *kųji* (Champeix), *kęjė* (Monton), etc. ; — fourmi : *fįrmė* (Tauves), *fœ̨rmė* (Mont-Dore), etc.

La finale *u* (→ *u*) est surtout atteinte à l'ouest. L'ébranlement commence à Vinzelles, où on dit *mwįẓu* (maison) et où on hésite pour *tsårbú*, à côté de *mùtų̈*, etc. A Chargnat, l'accent a renforcé déjà *i* en *ęi* : *mwęiẓu*. — Le phénomène est général à l'ouest : *mǫ́ütu*, Chalus ; *mǫ́utu*, Ponteix, Saint-Sauves ; *mœ̨́utu* (mouton) au Mont-Dore ; à côté de *mùtų* (Montaigut, Busséol, Cunlhat, etc.) ; *sẽ yįtu* (Saint-Victor, à Saint-Victor-la-Rivière) ; *krǫ́utu* (*crostó*) à Saint-Sauves, etc.

La finale *a* éprouve le recul là où elle tend vers *o*. Ainsi, devant *n* : JULIANUM (nom de lieu, savant) devient *sẽ dẓųryò* (Martres), *sẽ dẓųḷyò* (Ponteix) ; *crestiá(n)* (sav.) *krįtyå* à Vinzelles.

A la Sauvetat, où tout *a* tonique libre et final devient *ò*, il y a

---

1. Suivant la position dans la phrase ; de même les 2ᵉ pers. pl. où l'accent a reculé par analogie avec les 2ᵉ pers. sing. : on dira *ó sąbẽ ?* (vous savez ?) et *såbę̃ bę* (vous savez bien).

recul au masculin de la finale *at*, *ada* : *fẹlyò*, *fèlyạ̊dằ* (*filhat*, *filhada*). Authezat, qui connaît la même évolution, n'a pas déplacé l'accent, et dit *fèyọ̀* (*filhat*).

β) Finales longues atones.

Par un phénomène inverse, les finales longues atones attirent à elles l'accent.

Pour les pluriels en *-es* ⟶ *ĕi*, *é*, mais qui ont disparu dans une très vaste région par une influence analogique, je n'ai observé le phénomène qu'au Mont-Dore : *nẹ̀grè*, pl. *nègrẹ́*, etc.

Partout où existent les finales en *ă* (*as*), celles-ci produisent un certain trouble dans l'accentuation du mot. L'accent reste assez net, si le mot est détaché et prononcé avec soin ; mais dans le cours des phrases, la finale est souvent à peu près aussi accentuée que la pénultième.

Il est vraisemblable que l'influence du singulier sur le pluriel (pour les noms) et des autres personnes (pour les verbes[1]) a empêché l'accent de glisser complètement sur la finale. Par contre, dans beaucoup de noms de lieux[2], le déplacement est fort net. Le fait est fréquent aux environs de Vinzelles.

Relevons entre autre : *fòtå̊ŋyilyặ* (Fontenilles, hameau), *på̊rdyĭnặ* (Pardines), *ryŭ̊ltạ̀* (Riolette, hameau), *sèlặ* (Celamines, *Cellas*, château), *trĭvyịlyă* (Trévilles, hameau), *tsàså̊ŋyŭ̊lặ* (Chassignoles), *tsŭ̈vå̊yă* (Chovayes, hameau), *vå̊rnă* (Varennes)[3].

Comme on le voit par les exemples de *ryŭ̊ltặ* = *Riolẹtas* et *vå̊rnặ* = *Varẹnas*, l'*è*, jadis tonique, peut tomber.

Ce phénomène, qui a dû être causé également par la finale *-as* (du pluriel), se remarque dans quelques autres mots, toujours quand un *i* et un *u* suit un *r* ou un *l* qui peut facilement s'articuler avec la consonne suivante. C'est encore un phénomène propre à la région

---

1. Ainsi les 1re et 2e pers. pl. reculent l'accent par analogie (*amem* → *ạ̊mē*, *tenetz* → *tẹné*, etc.). Mais cette accentuation n'est pas très stable.

2. D'autres ont abrégé anciennement la finale *as* en *a* : il y a déjà hésitation dans le Cartulaire de Sauxillanges.

3. Le phénomène existe aux Martres pour des noms de famille : *vå̊jèlyè* (Vaseilles) = **Vasẹlyas*.

de Vinzelles. Mais l'accent, cette fois, recule sur la voyelle précédente : *farịna* → *fạ̊rnā̊*, **kurẹdza* (*coreja*) → *kü̦rdzå*, **dzarịdza* → *dzạ̊rdzå̄* (nom de lieu), **verrụdza* (avec un changement de finale) → *vạ̊rdjė*.

2. — CHUTE DES ATONES

Je rappellerai pour mémoire les phénomènes bien connus qui se sont produits au début du moyen âge.

Pendant une première période, certains proparoxytons se sont contractés, tels que ỌCULUS →→ ỌCLUS.

Un peu plus tard se produit la chute des finales et de la contre-tonique, sauf pour la voyelle *a* et en cas d'appui [1]. En même temps, de nouveaux proparoxytons se contractent : les uns perdent la pénultième, tels que CỤBITU → *cọude*, tandis que d'autres laissent tomber la dernière syllabe, comme PỌPULU → *pịbol*; certains féminins, du type *pạlmola*, restent encore proparoxytons, en attendant que leur accent s'avance sur la pénultième quelques siècles plus tard.

NIGRU réclame un appui là où *g* s'est conservé (*nyịgrė*, Saint-Yvoine, Moriat..., *nẹ̄grė* Mont-Dore, etc.). Partout où *g* se vocalise en *i*, on a la forme *nei*(*r*) sans appui.

Les formes *ver* (*var*) et *vèrmė* (*varmė*) remonte respectivement à des types VERME et *VERMINE.

Les proparoxytons de la série PỌPULU *pịbol* et PỌPULA *pịbola*, deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on remonte vers le nord [2]. Pour les féminins, seuls *pyibü̦lò* et *pāmü̦lò* vont jusqu'au nord ; *lāpẹ̄zå*, qui existe à Vinzelles, disparaît plus bas, et *lyigrịmå* (*lagrema*) fait

---

1. La contre-tonique se conserve parfois sous l'influence de la tonique, comme *dzüdạ̊* d'après *dzü̦då* (*ajuda*); de même *sėmėnà*, là où, comme à Vinzelles, on n'a pas contracté en *semnar* → *sennar*, vient de l'ancien proparoxyton régulier *sẹmena* → *sėmẹnå*. Vinzelles a trois types pour ces verbes : 1° *sėmėnå̆*, *ĕtåmėnå̆*, que je viens d'expliquer; 2° *isåmå̆*, *lyŭmå̆*, influencés par *eissam*, *lum*; 3° *ĕdzårnå̆* (INGERMINARE) où la contraction est phonétique, comme dans FEMINA *fẹ̄nå*.

2. Par contre IŬVENE a toujours laissé tomber la pénultième : pas de trace de *jove* (Vinz. *dzü̆ịnė*, Les Martres *dzọ́unė*, etc.).

place à *lẹrmò*. PERSICA, qui est à Vinzelles *pårεẹdẓå*, devient *pạ̊rεo* aux Martres [1].

Les masculins du type *pịbol* vont jusqu'au nord (Martres *pyịbò*), ainsi que les infinitifs du type PLANGERE → *plą̄dẓė*. Pour ASINU, il y a scission : tandis que le sud et l'ouest disent *ạse*(*n*) (Vinzelles *ạ̀ẓė*; Saint-Victor, Mont-Dore *ạ̀ẓyė*, etc.), le nord et l'est ont syncopé en *asne* : *ạ̀nė* (Église Neuve des Liards, La Sauvetat, Orcet, le Cendre, Pérignat, la Roche Noire, etc.) ; *ẹ̀nė* (Sugères, Cunlhat, Les Martres, Busséol, etc).

Depuis le moyen âge, les chutes phonétiques des atones sont rares.

Je rappellerai que l'initiale *a* disparaît très souvent, mais pour raison analogique, comme on a pu s'en rendre compte par les exemples déjà cités de *agulha*, *abelha*, etc. : on a coupé sémantiquement *la gulha*, *la belha*, etc.

La phonétique syntactique fait aussi disparaître souvent, dans les patois qui ont conservé *s* devant *k*, *t*, *p*, l'*e* initial devenu *ė* dans cette position. On dit, par exemple, à Moriat *n ėstyạ̀vå* (*un'estela*) et *lå styạ̀vå* (*las* (*e*)*stelas*).

Pour les protoniques, je signalerai encore la chute de *a* devant *r*, après une consonne pouvant se combiner facilement avec *r* [2] (ceci seulement dans le sud) : *prą̄tyịnyå* (Parentignat), *krą̄tå* (quarante, à Vinz., etc.) ; mais, au nord, *kårą̄tò* (Martres, etc.).

Je note enfin que la protonique *ė* tend à s'affaiblir, surtout entre des consonnes qui peuvent s'articuler aisément ensemble ; mais nulle part elle ne m'a semblé disparaître complètement.

Je ferai une remarque analogue pour *ė* final atone, qui est généralement plus faible que *è* devenu atone par recul d'accent [3]. L'af-

---

1. *pårεẹdẓò* y existe aussi pour désigner une autre espèce de pêche : mais c'est visiblement un terme emprunté à des patois du sud.

2. Un phénomène analogue s'est produit en latin vulgaire pour D(I)RECTU, QU(I)RITARE, etc.

3. On peut donc distinguer en général trois sortes de finales : 1° *ė* atone traditionnel, la plus faible ; 2° les finales moyennes, *å* (*ò*) final, *i*, *ė* issu d'un recul d'accent ; 3° les finales longues (*ā* = *as* ;

faiblissement de *å* atone est plus rare. J'ai pourtant noté à Murols des chutes complètes des deux finales dans des mots à la fin des phrases ; certaines consonnes semblent faire appui. Voici quelques exemples :

å atone. Chute : *tǒv* (*taula*), *bǎeụ̈v* (**baschola*), *pàvₒ* (*pala*), *pèr* (*péra*), *pẹir* (*peira*), *kǚst* (*crósta*), *eẽ vǎts* (*cinc vacha*[*s*]) [1].

Conservation : *ẹ̀gå* (aiga), *g̊ǖẹlå* (*agulha*), *ịnå* [*vạts*] (*una vacha*), *kọ́kå tsǒ̥ẓå* (*qualca chausa*), *bịsṭyå* (*bestia*), *ómọ́nå* (aumône, mot fr.), etc.

e atone. Chute : *bœ̨r* (*beure*), *årẹ̀r* (*araire*), *pǒr* (*paure*).

Conservation : *rèspǫ̃dè* (*respond*(*r*)*e*), *pẹ̀irè* (*paire*).

Au village voisin de Saint-Nectaire, les finales sont au contraire très nettes (*tǫ̀vå*, *bœ̨ᵤrè*, etc.).

é, *ei* = *es*, etc.), qui, surtout la première, tendent à attirer à elles l'accent. Dans ces conditions, l'accent tonique est souvent difficile à noter, car il varie d'intensité suivant le mot.

1. J'ai dit plus haut (p. 42) que, dans cette région, *s* du pluriel disparaît par analogie, et que les pluriels sont identiques aux singuliers.

CHAPITRE II

LE TIMBRE

I. — CHANGEMENTS SPONTANÉS DES VOYELLES

A

L'*a* peut évoluer soit vers *ò*, soit vers *è*, suivant qu'il se ferme ou qu'il s'ouvre. Notre région connaît les deux phénomènes, à la fois sur la tonique et sur l'atone.

A TONIQUE. — 1° *Évolution vers ò.* (*Carte IV.*) — Le phénomène se produit au nord et au nord-ouest, mais jamais devant deux consonnes autres que *ts*, *dz*, ni dans les mots venus du français (*kåvạlo*, Monton, jument = cavale), ni lorsque l'*a* était placé devant une consonne caduque ou vocalisable (*l*, *r*, *s*).

Les villages le plus atteints sont dans la région de Monton : Monton dit *pọtsò* (*pacha*, joue), *ånọdò*, *ɛwò* (*suat*) ; Ponteix *vọtsò* (*vache*), *ɛwò*, *lŭrḷyò* (Rouillat, n. de lieu), mais *ùlạ̊ŋyå* (*aulanha*) devant *ŋy* ; La Roche Blanche *vọtså*, etc.

Le Mont-Dore, Rochefort, etc., ne connaissent l'évolution que pour *a* devenu final : p. p. *bădò* (Rochefort, *badat*), *tsăbọ*, etc. (Mont-Dore, *achabat*) à côté de *ạ̊zyè* (*asen*), *pạ̊lò*, *tsạ̊tò*, etc.

Phénomène analogue à La Sauvetat et Authezat. La Sauvetat dit *vọtsò*, mais *fẹḷyò*, f. *fèḷyạ̊dŏ* (*filhat*, *filbada*, etc.) et Authezat *fèyọ*, *fèyạ̊dò*.

2° *Évolution vers è.* (*Carte VI.*) — C'est à l'est qu'on rencontre ces phénomènes, qui atteignent leur maximum d'intensité à Doranges : *tōbẹdå* (*tombada*), *fiḷyẹdå* (*filhada*), *ånẹdå* (*anada*), *kẹtrè* (quatre), même *kåvẹlå* (fr. cavale). Mais l'*a* final n'est pas atteint (-at : *bådạ* = *badat*). Citons encore Fayet-Ronnayes (*tsẹbrå* = *chabra*, etc.), Sugères (*påstånẹdo*, etc.). Généralement l'*a* se conserve à la finale : ainsi les p. p. masc. *-at* sont *-à* à Doranges, etc.

Les formes *tsąebrå*, etc., de Saint-Alyre me font croire que l'*è* provient dans toute la région d'une diphtongaison en *ae* de *a* tonique libre. Le phénomène est à rapprocher de ceux qui se produisent à la suite de l'amuïssement de *r*, *s*, *l* [1]. Remarquons que c'est dans la même région que, dans ces divers cas, *a* aboutit également à *è* [1].

A ATONE. — Dans l'immense majorité des cas, *a* tend vers *ò*.

Avant la tonique, le son est toujours *å*, avec très peu de variation..

a posttonique est représenté au centre et au sud par un son qui varie entre *å* et *aᵉ*. Au nord et à l'ouest, on trouve un *ò* très net aux Martres (*pålò*...), Monton (*ånǫdò*...), Mont-Dore (*pålò*...), etc. [2].

L'*a* posttonique devient *è* à Champeix et dans quelques villages au sud-ouest d'Issoire. Citons, à Champeix, *ịnè tąuwè* (*una taula*), *påwè* (*pala*), *båεǫwè* (*baschola*), *ịnè pęrè mådụ̊rè* (*una pera madura*), etc.

E *larc.*

Il reste *è* dans le nord, aux Martres, Saint-Georges, Mirefleurs, Busséol, Coudes, etc., au nord-est à Cunlhat, au nord-ouest au Mont-Dore, etc.

L'*e* se ferme en *é* dans toute la région de Vinzelles (*pé*, *mędzånęi*, suff. fém. *-ęlå*, etc.), à l'ouest et au sud.

Là où *s* s'est conservé devant les consonnes sourdes, cette consonne maintient souvent l'ouverture de l'*e*, qui se ferme ailleurs : ainsi Moriat (et les environs) dit *tęstå*, *bęsṭyå*... en regard de *pé*, suff. fém. *-ęlå*, etc. Mais parfois aussi la fermeture atteint l'*e* entravé : ainsi Sainte-Florine dit *bęstyå*..., Murat-le-Quaire *bęstyò*... comme *ęgò* (jument)..., Singles *bęstyå*, *fęstå*, *fènęstrå*...

En continuant l'évolution, *é* aboutit à *ì*. Un son intermédiaire existe à Plauzat (*bęⁱstyå*...). L'*ì* est très net à Ponteix (*pì*...) et à Saint-Nectaire et Murols (*bịstyå*, etc.).

---

1. P. 82 et sqs.

2. A Ponteix, où la grande majorité des habitants a la finale *ò*, j'ai rencontré (en 1899) une vieille aubergiste de 76 ans, *la Rateuse*, qui avait encore une finale *å* assez nette : *bęṭyå*, etc.

O *larc.*

L'évolution est parallèle à celle de l'*ẹ̀*. A noter seulement quelques cas de diphtongaison, sporadiquement après labiale : *vwǫ̆lė* (*vǫ̀le*) La Roche Blanche, *pwǒ* (*pò*) Saint-Étienne-sur-Usson, etc.[1].

Au nord, *ò* se conserve. Il peut parfois s'ouvrir jusqu'à *å*, lorsqu'il n'est pas final : ainsi *vå̦yi* (tu veux) Pérignat, *vå̦lė* (Mirefleurs) à côté de *pó* (pain)... où *ó* se ferme sur la finale.

L'*ò* reste ouvert aux Martres (*pò* (pain), *vǫlė*, *rǫzò*), Coudes (*pò*, *bàtsǫlò*); ouvert, sauf à la finale, à Bourg-Lastic (*vǫlė*...), Cunlhat (*vǫlė*, *χlǫ̀ṭeyò* = cloche, *grǫsǫ*) à côté de *ŏ moyen* sur la finale (*pŏ*, *fåǵŏ*...). A Moriat, *s* seul conserve *o* ouvert (*pó*; suff. *ǒ*, f. *ǫ̆tå*; suff. *ǫ̆vå* = *ola* — mais *kǫstå*, etc.).

Ailleurs *o* se ferme dans toutes les positions. C'est le traitement de Vinzelles, et environs à l'ouest (*kǫ̆rdå*, *pǫ̆rtå*, suff. *-ó*, *-ótå*; *-ó* , *-lå*; *pó* = pain, etc.), Rochefort (*pǫ́rtò*, etc.), le Mont-Dore (*bǫ́rḷyė* = borgne, *vǫ́lė*, etc.).

Le passage de *ó* à *ù* est plus fréquent que celui de *é* (*ė*) à *ì*. Il s'observe dans les mêmes patois, et en outre dans de nombreux parlers de l'est. Citons Murols (*pŭ* = pain, *båeụ̆v* = *baschòla*, etc.), Saint-Nectaire (*kŭstå* = *còsta*, à côté de *kụ̆stå* = *cróśta*, *pụ̀*, *båeụ̆vå*), Ponteix (*rụ̀zò* = *ròsa*, *brụ̀tsò* = *bròcha*, suff. *-ù* = *òt*, etc.), Saint-Yvoine (*fyụ̀* = *fuoc*, *båeụ̀lå*...).

A l'est, l'évolution est moins générale. Le suffixe *-òla* est atteint à Saint-Étienne-sur-Usson (*myẽgrụ̀lå* = *mingròla*, lézard gris), mais non à Sugères (*myẽgrǫ́lò*) où on a, dans d'autres positions, *pụ̀tsò* (poche), et, à la finale *ù* (suff. *-òt*); Saint-Jean-en-Val ne change *o* en *u* que dans *po* → *pù* où l'*o*, étant final, s'est fermé plutôt qu'ailleurs (cf. *fuoc fẅó*, suff. *-ǫ̣lå*, *plǫ̆yå*, etc.).

E *estreit.*

Cette voyelle se dirige soit vers *ė*, soit vers *i*. Il est curieux de constater que dans un même parler (Murols, Ponteix, etc.), *é* fermé s'est anciennement changé en *ė*, tandis que plus récemment un nou-

---

1. A Vinzelles, un mot isolé : *pwò* (*pot*).

vel *é* fermé, issu de l'ancien *è* ouvert, a abouti à *ì* par une évolution différente. E posttonique devient toujours *è*, ainsi que *e* protonique libre (*vènyi*, etc.).

Les patois qui ont conservé l'*é* ou tendent à l'amener vers *i*, sont ceux du sud et du sud-ouest. Protonique, *e* (entravé, mais non soumis à l'action d'une consonne tombée ou vocalisée) se change presque toujours en *è* : *èsţyạvå*... Moriat, *èspịnå* (Latour, Mont-Dore), etc. Quelques traces cependant de *é* sporadiquement : *éstyạ̈vå*... Saint-Victor, Arvant, etc.

Sur la tonique, le phénomène est plus fréquent. Arvant conserve *é* en syllabe fermée (*kręstå*, *męstrè*...) et le change en *è* en syllabe ouverte (*sẹdå*, etc.). Une loi analogue existe à Brioude. L'*e* peut au contraire se conserver devant *s* + cons. comme en syllabe ouverte : ainsi Saint-Victor dit *kẹrstå* (*crésta*) comme *sẹrå*... à côté de *éstyạ̈vå* sur l'atone. Moriat va plus loin et dit *kést ãnạ̈då, sé* (*sét*), *pẹdzå*... mais *pèzè* = PĬSU(M).

Partout ailleurs, *é* devient *è* dans toutes les positions, en mettant à part l'influence de *r* explosif et de toutes les consonnes caduques : ainsi à Vinzelles et aux environs *sè* (*sét*), *sẹ̈zå* (*séra*), *pẹdzå* (*péja*), etc. ; dans le domaine de *s* : *kẹstå* (*crésta*) à Saint-Jean-Saint-Gervais, Neschers, etc., *mẹstrè* Orsonnette, etc.

Il faut bien se mettre en garde contre un phénomène morphologique qui a sévi surtout dans le nord, et particulièrement aux Martres. Ce dernier patois nous offre en effet des formes telles que *itẹvò*, *pẹrò*, *rẹ̀lyò* (*estéva*, *péra*, *rélha*). Faut-il en conclure que *é* fermé soit devenu phonétiquement *è* ? Nullement, car à côté nous avons toutes les finales masculines en *è* (suff. *-ét* → *è*, *plè* = *plén*...) et la série concurrente *sẹdò*, *pẹdzò*, *butẹlyò*. L'identité phonétique des finales de *botélha-rélha* doit faire chercher ailleurs la solution. Ce sont des réactions morphologiques. On avait jadis phonétiquement *rẹlyò*, pl. *rẹlyè*, mais pour les mots en *è* ouvert, *pèsò*, pl. *pẹsè*. Cette série a entraîné certains mots en *é* fermé et a fait dire d'abord *rẹ̀lyò*, *rẹlyè* ; puis les toniques du pluriel ont été assimilées partout à celles du singulier.

Ce phénomène existe, pour des mots isolés, dans de nombreux patois. Toute la région le connaît pour les verbes : on dit presque partout *krẹ̀zè*, *vẹ̀zè*... pour *krẹzè*, *vẹzè*. Certains patois, comme Vin-

zelles, ont concurremment les deux formes. Partout il y a des verbes qui ne sont pas atteints[1].

O *estreit.*

Dans toute la région, *ó* fermé est devenu *u* très anciennement. Cet *u* en continuant à se fermer peut aboutir à *u* : le phénomène se produit partout sauf au nord et à l'est[2].

Vinzelles change *ụ* en *u* en syllabe ouverte (et devant *ts*, *dz*), sauf à la finale, et sauf après et devant les labiales.

u : syllabe fermée : *dŭrmyĭ*, *pŭrtà*, *gŭr* (górg), *dzŭr*...

Final : suff. *-ó(n)*, *mŭtŭ*, etc. ; *lu* (lóp), etc. ; suff. *-ós -u* : *ĭzŭ* (heureux).

Après et devant labiale : *pụ̆lå*, *pŭnyặdå*, *bŭtà*, *bụnå*... ; *lụbå*...

u : *sụlè* (*solelh*), *dụdzè* (*dodze*), *tutsà* (*tóchar*) ; suff. *-ōna* : *bårdzĭzụnå* (bergeronnette) ; *itụ̆lyå* (*estōbla*) ; suff. *osa* : *ĭzụ̆zå*... ; *ụzå* (HŌRA).

La commune voisine de Saint-Martin dit *u* à la finale : *lŭ* (loup), *izŭ* (heureux...).

Le phénomène se produit au Mont-Dore, où l'on dit *mœutu* (mouton), *sụ̆lè* (soleil), mais où les labiales protègent aussi *u* (*trẹmŭ* [*trémol*], *pyibụ̆lò*). A Ponteix, les finales sont atteintes après *t*, *d*, *n*, *l* (*nu* = noix, etc.), mais non après *ly*, *g* et les labiales (*gŭ* = gorg ; *frătcèlyŭ*, etc., dimin. de François...).

Chaque patois a ses lois spéciales, dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer.

Voici quelques exemples des patois qui conservent *u* : Saint-Martin d'Ollières : *tŭtsà*, *ĭtụ̆lyå*... ; *sụlè* (soleil), *ụrå*, (heure) à Tomvic ; *sŭlẹ*, *irụ̆zò*, *dụ̆dzè*, *ụ̆rò*... (Les Martres).

I

i n'éprouve aucun changement spontané.

---

1. Pour plus de détails, cf. *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 28 et 155.

2. Le changement de *ó* en *u*, qui est ailleurs assez récent, est très ancien dans certains mots : ainsi *cosi(n)* est devenu *cusi* dans une grande partie de la région (j'ai cité les formes à propos du recul de l'accent).

U

u se maintient, sauf à l'initiale où il devient *i* : *unhó(n)* → *iŋyü* (Martres, etc.); *(a)uros* → *iẑu* (Vinz.) *íru* (Martres); *Ussó(n)* (nom de lieu) *ĭsŭ*, etc.

2. — CHANGEMENTS CONDITIONNELS DES VOYELLES

Les changements conditionnels des voyelles sont très nombreux, et il est souvent fort délicat de déterminer les lois qui ont présidé à leur évolution. Je n'ai pas la prétention de les passer tous en revue : j'indiquerai seulement les plus importants. Je traiterai à part, dans les sections suivantes, l'action des éléments subséquents formant diphtongue avec la voyelle, et l'action nasalisante de *m* et *n*.

I. — Hiatus.

L'*e* en hiatus se conserve rarement et surtout après labiale (Mont-Dore *évẹa* = *ivern*, *pẹ́ǫ* = *pél*... ; Murat *tsåstẹa* = *chastel*). Plus rarement encore il disparaît : Ponteix : *pœ́* = *p(e)au(s)*..... Il devient presque toujours *y*, ainsi que *i*. Cet *y*, on l'a vu, peut être altéré par la consonne précédente : je rappelle notamment les labialisations en *ẅ* (*fyau* → *fẅa*, Saint-Alyre, etc.), le passage de *py*, *by*, *fy*, *vy* à *ps*, *bz*..., de *fy*, *vy* à *ç*, *y*, l'absorption par *s*, *z* (*sy*, *zy* → *ɛ*, *j*) etc.

u en hiatus ancien a plnsieurs traitements.

Les Martres contractent le groupe *uo* en *u* (*fuoc* → *fù*); au sud, l'*u* de ce groupe passe à *y* (Vinz. *fyó*, *ḷyó*...); de même à l'est, sauf après labiale, où il devient *ẅ* (*fẅŏ*... et *ḷyŏ*...).

Dans la triphtongue *ueu*, *u* peut, suivant la région, passer à *y*, être expulsé, ou devenir *ẅ* et se diriger vers *ẑ*. J'y reviendrai quand j'étudierai les diphtongues.

o, *u*, et *u* en hiatus, de formation récente, passent régulièrement à *w*, *ẅ*. A l'initiale *w*, *ẅ* prépose un *v* au centre, au nord et à l'est : *oïlha* → *vwẹ̄y'ò* (Martres), *vwẹyo* (Cunlhat), *vwḭḷyå* (Vinz...) ; mais au sud et à l'est : *ẅẹ́ḷyå* (Chalus, Mont-Dore), *ẅẹ̀ḷyò* (Bourg-Lastic), etc. [1].

---

1. Moriat syncope en *ṷḷyå*.

a en hiatus a un traitement complexe. Devant un *u* tonique, il attire généralement l'accent à lui pour former diphtongue : *paór* → *pǫu* (Martres, Vinz., etc.) ; *taó(n)* *tǫu* (Martres), *tœu*, (Vinz.) ; *aóst* *ǫu* (Martres), *œu* (Vinz.), *œ̄* (Messeix), mais au sud : *aų* (Brioude), *åvu* (Vezezoux, etc.).

Devant *u*, *a* tombe à l'initiale dans *(a)uros*. Pour *saüc*, le sud intercale un *y* (*isåyü* Vinz...), le nord syncope : *süé*, (Martres...).

Devant *i*, le sud intercale un *y* : FAGINU → *fåyi* (Vinz.) ; au nord et à l'est, *a* passe à *o* puis à *w* (*fwi* à partir de Saint-Jean-en-Val).

Devant *e*, le sud, qui a conservé *s*, laisse tomber *a* devant *ė* dans *maestre* → *mẹstrė* (Issoire, et au sud et à l'ouest) ; le nord et l'est qui ont réduit *es* à *ėi* → *i*, changent *a* en *w* par les intermédiaires *o*, *u* (Vinz. *mwįtre*, Martres *mwėtrė*, etc.).

Le changement de *a* en *w* est toujours dû à la labiale. Ainsi Pérignat dit *fëi* (*fla(g)el* → *flael* → *fae(l)*) à côté de *mẹ̀itrė* (*maestre*...).

II. — Action de *l* et *r* subséquents.

Même lorsqu'ils persistent, *l* et *r* subséquents ont une action sur la voyelle précédente.

L

l intervocalique, issu de *l* simple latin, provoque l'intercalation d'un *a* après *é* fermé et *i*, tout comme *l* final susceptible de se vocaliser. Ce phénomène remonte au XIVe siècle.

béla beala byą̊lå ; *téla teala tyą̊lå*, etc.

fila fiala fyą̊lå, etc.

Nous savons, d'après le français *étoile*, que STĒLLA était STĒLA en latin vulgaire : il n'y a donc pas lieu de s'étonner d'*ėstyąvå*, *ityąlå*, etc. Il est probable que VĪLLA a dû également devenir VĪLA, d'où *vyą̊lå*. — Les Martres disent *tsādẹlo* (Vinz. *tsādyą̊lå*) par assimilation avec le suffixe -ĔLLA

Le phénomène ne s'est produit phonétiquement que sur la tonique. Mais il s'est généralisé dans les verbes, où *byą̊lå*, *fyą̊lå*... ont entraîné *byålă*, *fyålą*... De même *vyą̊lå* a entraîné le composé *vyålą̆dzė*.

Une assimilation d'un autre genre a eu lieu pour *pyålă* = PĔLLARE. E bref, même devant *l* simple, ne se dédouble pas (GĔLAT **dzẹ̄la*, puis *dząlå* d'après l'atone *dzålă*). D'après la similitude

des atones, le verbe, qui était d'abord **pẹlå* **pelą*, a été entraîné par la série en *é* fermé, qui se présentait alors sous l'aspect *byąlå* **belą*. On a donc dit, sur ce modèle, *pyą̊lå pelå*, puis *pyąlå* a entraîné *pyålą̊*, comme *byą̊lå* entraînait *byålą̊*.

R

Les phénomènes que je vais examiner sont produits par *r* final (dans les cas et les parlers où il reste), *r* devant consonne, et *r* intervocalique issu de *rr* latin.

a

a tonique se change en *e* au nord et dans certains patois à l'est ; l'atone reste phonétiquement intacte : *klyèr* = *clar* à Doranges (mais *årkąo* [*arc-al*, arc-en-ciel]... à l'atone), *ç̣èr* Le Cendre, *χièr* Cunlhat, etc.

Les Martres ont des phénomènes intéressants : *a* y devient *ae* qui passe d'une part à *oe* ⟶ *wė* après les labiales, et à *ėė* après les autres consonnes :

wė : *pwẹrlò* (*pąrla*), *mwėr* (mars), etc. [1].

ėė : *χyėėr* (*clar*), *kėẹrtò* (quarte, mesure de capacité), etc.

Les atones des verbes sont influencées : **pårlė* devient *pwårlė*, etc.

e

Les patois de la région, qui font tous une distinction si délicate entre *e larc* et *e estreit*, les confondent presque dans tous les cas devant *r* double ou explosif. Ici, il faut distinguer :

rr. Devant *rr*, *e* fermé tonique se dédouble anciennement en *éė* → *yė*, *ya* dans toutes la région. Ainsi *guérra* [2] devient *gyerå* → *ḍyẹrò* (Martres), *ḍyą̊rå* (Vinz.), etc.

---

1. Même dans les mots importés du français, comme *mwẹrkò* = (il) marque, inf. *mwårkė*. Voilà des patois qui ne sont pas près d'être paralysés !

2. L'*e* est certainement fermé, comme l'atteste l'espagnol *guerra* en face de *sierra*, *tierra*, etc.

Ailleurs l'*è* ouvert est atteint à son tour. Tandis qu'on a au nord *tẹrò* (TERRA, Martres), au sud *tạ̊rå* (Vinz., etc.), la voyelle s'est dédoublée à Chargnat (*tyạ̊rå*), Cunlhat (*tyẹrò*), etc.; SERRA (nom de montagne) devient *syạrò* à Monton.

r explosif. *e* devient *a* dans la majeure partie de la région, que l'*r* soit explosif à la suite ou non d'une métathèse [1]. Voici quelques exemples de Vinzelles :

è : *ivàr* (*ivèrn*) ; *vạrŋyè* (VERNIU) ; *pạrdå* (PĔRDITA), etc.

é : *vàr* (vert) ; *tsårtsạ̊* (*cerchar*) ; *bårdzà* (*brejàr*).

Citons encore *yüzạrnò* (LUCERNA, ver luisant) à Monton, Orcet, etc., *ïyålàr* (LACERTUS, avec métathèse) à Cunlhat, etc.

Beaucoup de patois ne gardent *è* que sur la tonique, et le changent en *å* à l'atone : ainsi à Arvant *dzẹrlå* (*gerla*)... et *pårẹdzå* (PĔRSICA)... D'autres vont plus loin, et ne gardent *è* que sur la syllabe finale. Ainsi Moriat dit *ivèr*, mais *a* ailleurs, même dans des mots français tels que *vyạrdzå* (vierge) ; Vic-le-Comte dit *ivèr*, mais *vạrmè* (*vẹrme*(*n*)), etc. Quelques parlers ont des intercalations de voyelle sur la tonique. Les Martres, au début de l'évolution, disent *vèèr*, *ivèèr*, *pèẹrdò*, etc. Au sud-est on a *ea* : *ivear*, *vear* (Saint-Étienne-sur-Usson), *pèạrså* (*pèrsa*, bluet = fleur perse) à Saint-Jean-Saint-Gervais, — qui peut aller à *ŭa*, après labiale [2] (*ivŭar*, Fayet-Ronnayes...) ou à *ya* (*lãṭyạrnå* = lanterne, à Chargnat...).

Parfois *r* disparaît après l'intercalation : *ivyå*, *vyå* (Monton, La Sauvetat)

o larc.

Il n'y a d'action que dans quelques patois du nord, où la présence de *r* explosif change *o* en *óò* → *wo* : *twòr* (*tort*, etc.), aux Martres ; mais, après labiale, *fwòr*, *bwòr* (forht, bord), etc.

u devient *ụ* devant *r explosif après métathèse* : *bruslár* → *burla* (Vinz., etc.), *prụna* → *pụrnå*, *pụrnò*, etc. Mais *urtar* reste *ürtạ*.

---

1. La métathèse de l'*r* est générale dans le centre et le sud pour les groupes *br*, *cr*, *pr*, *gr*, etc. — A Vinzelles et ailleurs, *e* tonique se change, non plus en *a*, mais en *œ*, si la deuxième voyelle, même caduque, est un *p* ou un *b* : *serp sœr*, *erba œ̣rbå*, etc.

2. Cf. ci-dessus, p. 65.

Je ne connais pas d'action sur *u*, ni sur *i*, sauf, pour cette dernière voyelle, le changement en *å*, après métathèse, dans le sud : *gårzǫvå* = *grisola* (lézard gris) à Moriat, etc.

III. — Action de *y* précédant la voyelle.

Les consonnes mouillées peuvent altérer la voyelle subséquente, ou plus exactement l'*y* qui se forme entre la voyelle et la consonne est susceptible de modifier le premier comme le second de ces deux éléments. L'altération a eu lieu avant les réactions de la consonne qui peuvent se produire sur l'*ẏ* et en altérer la nature (absorption par l'*s*, passage à *s* après *b*, *p*, etc.).

i et *u* seuls sont atteints ; je n'ai pas constaté pour *e* de phénomène analogue.

I

i se change en *ė*. C'est sur la posttonique que le phénomène se produit le plus facilement. Il varie suivant la nature de la consonne précédente.

s (*z*) qui se mouille devant *i* dans toute la région, entraîne presque partout le changement de *i* en *ė* : *si* devient *cė* (*syi* → *syė* → *cė*) dans la grande majorité des patois. L'*i* n'est conservé après la chuintante que dans un domaine assez restreint : Champeix (*kuji* = *cosí*[*n*]...), Montaigut (*kuji*), etc.

f(*v*) agit encore sur un assez vaste domaine. Si toute la région de Vinzelles conserve *i* (*fyi*, *vyi*), si *i* est encore assez net aux Martres (*fy i*...), le changement en *ė* a lieu dans tout le nord et nord-est : *vyė* (Pérignat), *vzė* (Mirefleurs, Vic-le-Comte), *çė*, *yė* (*fi*, *vi*) Cunlhat, etc., et en quelques points tout à l'ouest (*vyė*, Murat, etc.). Parfois la tonique seule est atteinte : Vic-le-Comte, à côté de *fsė*, *vzė*, dit *fsilyå̹* (mais *fsėlyå̹* à Mirefleurs).

p (*b*) produit l'altération dans deux petites régions du nord et de l'ouest : 1° *pyė* (*pi*) Orcet, *psė* Mirefleurs ; remarquer le dédoublement *pyịė*... à Busséol ; — 2° *pyė* à Murols, Saint-Nectaire. Il n'y a pas parallélisme entre *p* (*b*) et *f* (*v*), pas plus pour l'intercalation du *y* — comme on l'a vu plus haut — que pour le changement dans ce dernier cas de *i* en *ė*. Ainsi Cunlhat (N.-E.), Murat (O.) disent *pyi*,

et le premier *ẑè, yè* (*fi, vi*), le second *fyè, vyè* [1]; Murols et Saint-Nectaire ont *fi, vi* en regard de *pyè*, etc.

k (*g*) et *t* (*d*), qui se confondent presque partout, devant *i*, en *ṭy* (*ḍy*) n'altèrent la voyelle tonique que dans quelques patois du nord : *åṭyẹ* (Vic-le-Comte, *aqui*), *dẓårḍyẹ* (La Roche-Noire), *djårḍyẹ* Cunlhat, etc. Sur la posttonique, au contraire, le phénomène est très général : le mot savant *ọrdi* devient ainsi *ọ̈rḍyè* (Mont-Dore), *ẹrḍyè* (Moriat), *ọ̈rdjè* (Vinz.), etc., mais *ẹrḍyi* à Saint-Jean-Saint-Gervais.

Pas d'altérations notables à signaler pour les autres consonnes.

U

u revient à *u*. Ce phénomène, là où il se produit, dépend aussi de la nature de la consonne qui précède l'*y*. Pour *k* (*g*), *t* (*d*), il est particulier aux patois de l'est et du sud-est. Citons notamment *mådyṻr* (Arvant, Saint-Étienne-sur-Usson, Saint-Jean-en-Val, Sugères, etc.), *dyụḷyå* (Champagnat, *agulha*), etc.

Le phénomène est beaucoup plus général pour *s* (*z*) : il se produit dans presque toute la région où *s* a été altéré devant *u*; *u* en hiatus devient *w* : *ɛwa* (Saint-Sauves, Rochefort, Monton, Église-Neuve-des-Liards, etc.), *ɛwè* (Mirefleurs), *ɛuẓè* (les Martres), *ɛudẓìrè* (Sugères, à Sugères), *ɛunå̂u* (*sus-*[*e*]*n-aut*, Saint-Jean-en-Val, etc.). Il faut placer en regard *ɛuẓạe* (Champagnat), *ɛüè* (Vic-le-Comte, Saint-Maurice, Ponteix), *ɛüé* (Pérignat).

IV. — Dissimilation et assimilation de voyelles [2].

Dès le moyen âge, on voit *ó* protonique se changer en *è* devant *ó* tonique. Voici les exemples de ce phénomène à Vinzelles : *kårgụḷå* (mét. de *kègurla* = *cogorla*), *kulẹṇyå* (= * *kènụḷyå*), *kuẓẹnå* (* *kèrụna*), *rèdõ, rèsur, sèkụdrè, sètsụ* (*sóch-ón*, billot) : en regard, on a *dulur*,

---

1. Il est probable que, dans ces patois, l'intercalation de *y* est plus ancienne après *f, v* qu'après *p, b*.

2. Je n'ai pas parlé des dissimilations de consonnes, phénomènes assez rares dans la région, et dont il est très difficile d'établir les lois pour chaque parler.

südzürnà (ménager), etc. Ajoutons *fèsu* (*fossoir*), aux Martres, avec la plupart des mots déjà cités, le nom de lieu *lèzu* (Lezoux [1]).

La dissimilation de *i* devant *i*, *y*, qui se produisit en latin vulgaire (*vīcīnu* → * VECINU) est aujourd'hui plus rare. Je citerai les dérivés de FILIUS, signifiant « gendre » : *fèlyàtrè* (Ponteix), *fèlÿà* (Chalus, Moriat), *fèlyò* (Authezat), etc.

L'assimilation de *e* en *i* devant *y* est plus fréquente, surtout au nord : *biy* (*belha*), Rochefort; *vinyò* (*vènha*), *ċètyė* (asseoir : *set-i-ar*, *sitiar*), *myilyu* (*melhor*), *byilyò* (*be-leu beleau*), *ċèyò* (*seria*, *siria*), aux Martres; *ċèyå*, *djèmyò* (Jumeaux : *Gemèls*, *Gemiaus*, *Gimiaus*) à Vinzelles.

3. — LES DIPHTONGUES

I. — Diphtongues anciennes.

Je m'occuperai, dans cette section, des anciennes diphtongues romanes dont le deuxième élément est un *i* ou un *ü* (noté *u* dans les anciens textes). L'*u* peut provenir, ou non, d'un *l* vocalisé [2].

Les modifications de ces diphtongues sont nombreuses. Tout d'abord la diphtongue peut devenir triphtongue par dédoublement de la première voyelle. Nous verrons ainsi *òu* devenir anciennement *uou*, *uèu*; *èu* devenir *ieu*; *éu* et *iu* passer également à *ieu*. L'*i* ne produit que pour *oi* (*uei*) — et rarement encore — ce phénomène. La

---

1. Le phénomène se produit aussi pour *u* devant *ó*(*u*) tonique : *bèzü* (Buron, nom de lieu, à Vinz.), *bèċòu* (Busséol, n. de lieu, aux Martres). Mais dans bien des cas, on ne voit pas la raison du changement sporadique de *u* protonique en *è* : ainsi MUCIRE est devenu *mèjè* dans toute la région; BRŪCARIA, *brèdzèirå*; *escudèla*, *ikèdèlo* à La Sauvetat (Vinz., etc. *iṭyudèlå*).

2. J'étudierai dans la section suivante les diphtongues plus récentes dont le second élément est dû à l'amuïssement de *s*, *r*, *l*. On verra plus loin que la diphtongue *au* ne se comporte pas toujours de même, suivant qu'elle est ancienne (*taula*, *jal* → *jau*) ou qu'elle est due à l'intercalation d'un *a*, comme dans *cel* → *céau*, *pel* → *péau*, etc.

voyelle en hiatus peut être expulsée, devenir semi-consonne *ŭ*, *y* l'*y* étant à son tour susceptible d'être altéré par la consonne précédente [1].

Devant *u*, *a* et *e* passent souvent à *o*; *a* devient *e* devant *i*, *o* devient *œ*. Ces phénomènes ont d'abord lieu à l'atone.

Voici maintenant le dernier élément qui s'altère : *u*, en effet, peut devenir *u*, *œi* passe à *œu*. Cet *u* réagit à son tour sur la voyelle précédente, en changeant *a*, *e*, *o* en *œ*.

Vient enfin un moment où la diphtongue disparaît, et où les deux voyelles qui la composent fusionnent en une seule. Tantôt c'est le premier élément qui l'emporte, le second disparaissant peu à peu : *ọ̀u* devient *œ̀*, *èi* → *è*, *òu* → *ò*, etc. Tantôt au contraire le second prédomine et attire à lui l'accent; la première voyelle se ferme et s'affaiblit jusqu'à la chute : on a alors les évolutions *œ̀u* → *œ́u* → *ù* *òu* → *óu* → *ù*, *èi* → *éi* → *ì*, qui se produisent d'abord à l'atone, ou à la tonique devant une finale longue.

Les labiales exercent des influences diverses au centre et à l'ouest. Elles empêchent souvent le passage de *ou* à *œu*. Parfois aussi elles font évoluer la diphtongue *ai* vers *oi* → *wi*, *oe* → *we*.

Après cet aperçu d'ensemble, entrons maintenant dans le détail.

AU

Tonique. (*Carte VII.*)

au tonique se conserve dans quelques parlers à l'ouest : *taula* est *tạuwè* à Champeix, *tạulå* à Montaigut, *tạuvå* à Saint-Vincent; *tạulå* au Mont-Dore, et *dẓạu* (*jàl*) et à La Bourboule, etc., mais le dernier de ces deux parlers réduit *aù* en *o*, lorsque *a* est intercalaire : *ɛò* (*cel*, *ceau*), *pèọ̀* (*pel*, *peau*), etc.

Sous une forme très voisine, *ạo*, on retrouve la diphtongue dans le voisinage des parlers précédents (*tạolò*, *ɛạo* = *ceau*, *dẓạo*, à Murat), et à l'est : *tạolå*, *pạorè* (Saint-Alyre); *tạolò*, *vạo*, *ɛạo*, à Doranges; *tạolå*, *pạorè* à Tomvic. Dans ce dernier parler, *ao* peut se réduire presque à *a* dans le cours des phrases (*pạorò màrị̀* = pauvre Marie); sur la finale, au contraire, *ao* passe à *ò* : *dẓò* (*jal*, *jau*), *pḷyò* (*pel*, *peau*), etc.

---

1. Ci-dessus, p. 11 à 24 et p. 65.

Le son *au* peut passer à *ọ̈u*. L'étape intermédiaire[1] *ą̊u* se trouve entre Vinzelles et les parlers précédents : *tą̊ulå*, etc., à Saint-Martin-d'Ollières, Saint-Jean-en-Val, Saint-Étienne-sur-Usson, Usson, etc.; *tą̊uvå*, *rivą̊u* (*rivau*, ravin) à Saint-Jean-Saint-Gervais. Plus au sud et à l'est, on a le son *œu* très net : *tœ̨uvå* (Jumeaux), etc.

La suite de l'évolution nous est donnée dans une autre région, au nord : *œu* passe à *œ̀* qui se forme en *œ́*. Rochefort dit encore *œ̨̀u* à la finale (*syœ̨̀u* = *ceau*, et suff. *-aud* → *œ̨̀u*), mais *œ́* dans le corps des mots (*tœ̨́lå*). C'est le contraire à Ponteix où on a *tœ̨̀lò*, etc., à côté de *syœ́* (*ceau*), *dzœ́*, etc. Ailleurs, *œ* est toujours fermé : *tœ̨́ulo* (Sauvetat), *tœ̨́lå* (Plauzat) ; *tœ̨́ló*, *ϵœ́* (Coudes) ; *dzœ́*, *tsåvœ́* (cheval) à Monton. Ce dernier parler change en *o* quand la diphtongue vient d'un *a* intercalaire (*ϵò* = *cel, ceau*).

Une autre évolution peut entraîner *au* à *òu*. Nous trouvons *òu*, très net, aux Martres (*tọ̀ulò*, *tsåvọ̀ŭ*, *pyọ̀u* = *pel, peau*, etc.), et au sud, avec l'*ŭ* un peu affaibli, à Chalus et aux environs (*pyọ̀u*, *rọ̀u* = *raus*, échine, suff. *-òu* = *aud*, etc.). Aux environs des Martres, *òu* passe à *óu* à Orcet (*tọ́ulò*, *tsåtyóu* = *chasteaus*, pl.), l'*u* pouvant s'affaiblir à la finale (*lẹ ϵóu z ì ç̌å* = le ciel est clair) ; à la Roche-Blanche (*tọ́ulå*, *kọ́ukårẹ*, quelque chose).

En se fermant encore, *óu* passe à *ŭ*. L'évolution est accomplie à Mirefleurs (*tụ̀lò* ; *pyŭ* = *pel, peau* ; *fyŭ* = *fil, fiau*, etc.), à Saint-Georges (*tụ̀ló*), Pérignat (*tụ̀lò*, *pyŭ*), etc.

D'où provient maintenant le son *ò* qu'on trouve un peu partout dans la région ? Suivant le lieu, il peut provenir directement de *ao*, comme nous le montre le Mont-Dore, ou de *òu*, par affaiblissement de *u* (voyez Chalus).

ò existe à Vinzelles (*tọ̆lå*, *ϵò*, *tsăvọ̆*, *pyọ̆*), et dans les parlers voisins à l'ouest, Brioude (*tọ̀vå*), Saint-Victor (*tọ̀wå*, *kọ̀kå tsọ̀zå*), etc. Orbeil a un *o* moyen (*tọ̆lå*), ainsi que Sauvagnat et Saint-Yvoine (*tọ̆lå*).

Ailleurs *ó* se ferme, à Arvant (*tọ́å* = *taula*), Murols (*tọ̆v*, *pọ̆r*, *kọ̆kå tzọ̆zå*), Saint-Nectaire (*tọ̆vå*) : dans ces deux derniers parlers, la diphtongue issue de *a* intercalaire reste *ò* (*cel, ceau* → *ϵò* à Murols, *syò* à Saint-Nectaire). Au nord, le même son se retrouve à Cunlhat (*tọ̆lọ̆*), Vic-le-Comte (*tọ́lò*, *dzó*), Saint-Maurice (*tọ́lò*), le Cendre (*tọ́lò*, *ϵó*), Cournon (*mó* = main ; *tsă̦tyó* = *chasteaus*, pl.), etc.

---

1. Voir aussi Issoire *tą̊ŭlå*, etc.

Protonique.

La diphtongue est déjà à l'étape *œ̄u* dans les patois qui conservent *au*, *ąo* sur la tonique : *lœ̄uvẹtò* (ALAUDITTA) au Mont-Dore, *lœ̄uvẹtȧ* Doranges), *œ̄ujè* (*auzir*, Saint-Alyre), etc.

Les patois qui ont *ǒu*, *ŭ* tonique, ont l'atone en *óu* et *ŭ* : *óuzè* (*auzel*, Le Cendre, Orcet) ; *óusè* (*aucel*), *óujè* (*auzir*), aux Martres ; *lŭzẹtò* (Pérignat), etc.

Les patois qui ont *ò*, *ó* sur la tonique se partagent. La majorité a l'atone en *œ́*, *ŭ* : Vinzelles et tous les parlers à l'ouest disent *ŭjè*, *lŭzẹtȧ*, etc. Les parlers du nord et de l'est ont, au contraire, *óu*, *ŭ* : *vŭjè* (*auzir*), Cunlhat ; *ŭjè*, *luvẹtò*, à Saint-Victor.

Influences perturbatrices.

La diphtongue peut se comporter comme protonique devant les finales longues en *ā*[1]. Ce phénomène n'existe que dans le centre et à l'extrême est. Vinzelles (et environs à l'ouest) dit *tǫla*, pl. *tŭlȧ* ; Saint-Jean-en-Val *tŭulȧ*, *tœ̨ulȧ* ; Tomvic, *tąolȧ*, *tœ̨ulȧ*. En revanche, Coudes (et environs) dit *tœ́lò*, *tœ̨lȧ* ; la Roche-Blanche *tǫ́ulȧ*, *tąulȧ* : à l'ouest, le Mont-Dore *tąulò*, *tąulȧ* ; Tauves *tąuwò*, *tąuwȧ*, etc.

Sur la protonique, on a *óu*, *ŭ* (au lieu de *œ̨u*, *ŭ*) après les labiales, à Vinzelles et dans les parlers à l'ouest : *pŭẓu* (Vinz. *pauros*), etc., en regard de *ŭjè* (*auzir*), etc. A l'est, on a uniformément *œ́u*, *ŭ* (*pœ́uru*, *œ́uzè*... Saint-Martin-d'Ollières, etc.), comme au nord on a uniformément *óu*, *ŭ*.

ÈU

Partout il y a diphtongaison de *e* en *ie*.

Le groupe *ieu* passe à *yóu* au nord (*ḍyǫ́u* = Deum, *yóu* = *ego*, Martres, etc.), et sporadiquement à l'ouest (*yóu*, Montaigut).

Il devient *yœ́u* dans la majeure partie de la région (par l'intermédiaire *yẹu*) : *ḍyœ̨u* (Vinz., Tomvic), *yœ̨u* (EGO) à Vinzelles, Murat, Rochefort, etc. ; *yœ̨́u* (Roche-Noire), etc.

Au sud (*y*)*ẹu* aboutit à (*y*)*ẹi* : *yẹi*, *ḍyẹi* à Orsonnette, etc.

---

1. On sait que ces finales n'existent pas au sud et au sud-ouest, où l'analogie les a abrégées, ni dans une grande région au nord et à l'est, où *-as* est devenu *è* (cf. ci-dessus, amuïssement de *s*, et ci-dessous, p. 82).

ÉU

Les exemples sont rares. Sur la tonique, il n'y a guère que *béure* à considérer.

Deux régions dédoublent la voyelle tonique. Dans la vallée de l'Allier, *éu* aboutit à *yéu* (→ *you*, *yœu*) comme *èu* ouvert : je crois à l'évolution *éu* → *iu* → *ieu*. Citons *byọ́urẻ* (Arvant, Les Martres, La Roche-Blanche), *byœ̣́urẻ* (Issoire, Busséol), *byụ̀rẻ* (Vezezoux), *byụ̀rẻ* (Cournon), etc. Une autre région, à l'est, présente le son *ŭœu*, *ẓœu*, où *ŭ* *ẓ* est certainement dû à la présence de la labiale [1] : *bŭœ̣́urẻ* (Saint-Alyre), *bẓœ̣́urẻ* (Saint-Jean-Saint-Gervais, Usson), etc.

Ailleurs, il n'y a pas trace de diphtongaison : *bœ̣̀urẻ* (Orbeil, Sauvagnat), *bœ̣́urẻ* (Champagnat, Ponteix, Murat), *bœ̣́rẻ* (Mont-Dore), *bœ́r* (Murols), *bụ̆rẻ* (Cunlhat), *bụ̆ẓẻ* (Vinzelles), *bœ̣́uẓẻ* (Chargnat), etc. Cependant il se pourrait fort bien que le dédoublement de l'*e* ait eu lieu au moins en certains endroits, et que la voyelle en hiatus ait été expulsée après labiale comme nous allons le voir pour *bueu* = bœuf.

Quant au traitement des deux dernières voyelles, nous avons pu voir que (*y*)*eu* passe a (*y*)*óu* → (*y*)*ù* dans une petite région au nord (Les Martres, Cournon, la Roche-Blanche) et une autre à l'extrême sud (Arvant). Ailleurs, *eu* évolue en *œu*, dans lequel l'un des deux éléments peut absorber l'autre.

A l'atone, je n'ai aussi qu'un exemple avec labiale ; aussi ne doit-on pas s'étonner si le son *óu*, *ù* se rencontre dans la majorité des patois : *feugeira* est *fóudẓẹirò* aux Martres, Saint-Sauves, *fŭdẓẹirò* (la Roche-Noire, Saint-Victor...), *fŭḍjyẹ́irò* (Cunlhat), *fŭdẓịẓâ* (Vinzelles). On ne trouve *œu* qu'à l'est (*fœ́udẓẹ́ira*, Tomvic), région où ce mot a d'ailleurs très souvent un substitut lexicologique.

IU

La diphtongue *iu* est devenue partout *yeŭ*, qui a passé soit à *yœu* (*yœ*, *yu*), soit à *you* (*yu*) dans les mêmes régions que la diphtongue *éu*. Citons *ryọ́u* (*riu*), *y'ọ́urò* (*liura*), *ṭyóu* (*cul* → *kiu*) aux Martres,

1. Cf. ci-dessous *bŭœ̆u* = *bueu* (BOVEM), p. 76-77.

ryù (Cournon), *yǫurȧ* (Arvant), etc.; — *vyœ̨urė* (*vịure*) à Saint-Georges, *ȧryœ̨u* (avec *a* prosthétique) à Sugères, *ryœ̨u* (Doranges, Fayet), *ţyœ̨u* (Rochefort), *ryù* (Saint-Maurice, Authezat); Vinzelles qui ne conserve les diphtongues qu'à la finale, dit *ryœ̨u*, et *ļyụ̊ḳȧ*, *vyụ̊ẕė*. — Signalons le passage de *eu* à *ėi* à Moriat (*úryẹi* = *riu*).

Après *p* (pas d'exemple pour *b*), l'*i* en hiatus devient *f* au nord-est : *espiuna* (épingle) est *ịpfụ̊nȧ* à Cunlhat, etc. Partout ailleurs *y* se maintient : *ėspyœ̨unė* (Champeix), *ipyụ̊nȧ* (Vinzelles), etc.

ÒU

Il faut distinguer *òu* ancien et *òu* provenant de la vocalisation de *l*.

1. *òu ancien*. Le traitement est en apparence très compliqué.

L'*o* s'est diphtongué dans un certain nombre de mots. Il est même probable que dans toute la région l'évolution a été jusqu'à *ueu*, et que les sons (*y*)*ǫu*, que nous allons rencontrer, viennent de *eu* comme *byǫ́urė* de *beure* [1]. La diphtongaison a toujours lieu pour *bou* → *bueu*, *dijous* → *dijueus*, *ou* (œuf) → *ueu*; jamais pour *nou* = NOVEM. Pour *nou* = NOVUM, il y a scission : l'est ne diphtongue pas (Vinz. *nó*, et à l'est), tandis que plus à l'ouest on a *ŋyœ̨u* (Issoire), *ŋ yǫu* (Martres), etc. — Quelle est la raison de la diphtongaison ? Le rapprochement de *dijous* qui a eu un *s* fixe et qui est toujours diphtongué, et de *nou* (9), qui n'a jamais eu d'*s* et n'a jamais subi la diphtongaison, paraît bien concluant. Comme pour la finale *ėl* (ELLU), *ėls*, le dédoublement de voyelle ne se produit que devant *s* final. On a donc eu à l'origine, d'un côté *dijueus*, de l'autre *nou*, et *bou*, pl. *bueus*; *ou* pl. *ueus*; *nou*, pl. *nueus*. Pour les noms, la forme diphtonguée du pluriel a été généralisée dans la majorité des cas, sauf pour *nou* dans la région de Vinzelles : je rappelle que, dans ces mêmes parlers, c'est la forme du singulier qui l'emporte pour le suffixe *-ėl*.

Débarrassons-nous des formes non diphtonguées, qui deviennent *òu* au nord, *ó* au sud par perte du second élément : *nǫ́u* (9) Les Martres; *nó* (NŎVE et NŎVU) Vinz., etc.

---

1. Une autre preuve est, aux Martres, l'existence d'un féminin *nẹvò* à côté du masculin *ŋyǫ́u*, qui proviennent de formes *nueu*, *n*(*u*)*eva*.

Dans les formes diphtonguées, il faut d'abord considérer le sort de la voyelle en hiatus. En principe elle passe à *y* : *ŋyǿu* (Issoire), *ŋyǿu* (Martres). L'*y* initial de *ŭeu* peut se combiner avec un *z* prosthétique : à côté des Martres, Vic-le-Comte qui disent *yǿu*, Vinzelles et les environs disent *jœ̨u* = *zyœu*. Même combinaison aux Martres dans *ḍyidjǿu* = *dijŭeus*, le son *dj*, dans ce patois, provenant de *dz* + *y*. Enfin, après *b*, on trouve l'*y* dans la vallée de l'Allier, au nord et au sud (*byẹ̀i* Arvant ; *byœ̨u* Issoire, Mirefleurs, Busséol ; *byǿu* Les Martres, la Roche-Blanche ; *byù* Cournon) et dans une région à l'est (*byóu* Cunlhat ; *byœ̨u* Église-Neuve-des-Liards ; *byœ̨u* Sugères, Esteil, etc.).

La voyelle en hiatus peut être expulsée. Le phénomène se produit après *b* au centre et à l'ouest : *b*(*u*)*eu* devient *bœ̨u* à Vinzelles, Orbeil, Neschers, Sauvagnat ; *bœ̨* à Murols, *bœ̨u* à Champagnat, le Mont-Dore, Murat ; *bŭ* à Coudes, Ponteix ; *béi* (*bueu* → *beu* → *bei*) à Moriat. La même région : expulse aussi la voyelle après *dz*[1] : *dijueus* devient *didz*(*u*)*eu* → *ḍyidzœ̨u* à Vinzelles, Saint-Martin-d'Ollières, etc.

Après *b* — nous l'avons déjà vu [2] — la voyelle en hiatus peut suivre l'évolution *ẅ* → *z* au sud-est : *bẅù* (Fayet-Ronnayes), *bzœ̀* (Saint-Alyre, Doranges), *bzœ̨u* (Usson, Saint-Jean-Saint-Gervais). A Tomvic, il y a production de *l* mouillée : *bḷyœ̨u*.

Considérons maintenant les deux dernières voyelles de la triphtongue (*u*)*eu*. La diphtongue, tout comme *éu* [3], passe à *óu* dans le nord, mais non au sud (*byóu* Les Martres, Cunlhat, la Roche-Blanche ; *byù* Cournon ; *yóu* Les Martres, Vic-le-Comte...). L'évolution la plus générale, comme on a pu le voir par les exemples cités plus haut, est *eu* → *œu* qui peut passer soit à *œ*, soit à *u*. Enfin le sud change *eu* en *ẹ̀i* : *byẹ̀i* (Arvant), *béi* (Moriat).

---

1. Rapprocher l'expulsion dans le féminin *n*(*u*)*eva* aux Martres (*nẹ̀vò*), à Latour (*nẹ́wᵛò*), à côté des masculins *ŋyóu*, *ŋyœ́u*. Vinzelles dit symétriquement *nó*, *nǫvå*.

2. Ci-dessus, p. 65.

3. Cunlhat dit *bụ̈rè* à côté de *byóu*. Mais il se peut fort bien que la différence de traitement soit due à la présence de l'*y* qui, dans le second mot, a changé *eu* en *óu*.

2. *òu provenant de l vocalisé.*

Le suffixe *-òl*, devenu *òu*, passe à *ó* dans la majeure partie de la région (Vinzelles, Saint-Victor, Cournon...) ; il devient *ŭ* aux Martres, distinct ainsi de *ou* ancien non diphtongué (cf. *fyʹiḻyŭ* = *filhol*, et *nóu* = 9). A Saint-Georges et plus au nord, *òu* passe à *œ* (*fsiḻyœ* = *filhol*). Il y a peut-être eu diphtongaison dans cette dernière évolution (*oü*, *uou*, (*u*)*eu*).

Si *l* n'est pas final, cette dernière évolution se produit dans la majorité des patois. SŎL(I)DU devient *sœ̨u* dans presque toute la région ; il n'y a guère que Les Martres qui disent *sŭ* (comme *fyʹiḻyŭ*). Mais s'il y a une labiale, c'est au contraire *ou* → *ŭ* qu'on rencontre partout, sauf à l'est (*pòlce* : *pụsè* Vinz., etc.).

ÓU

D'assez nombreux parlers nous présentent un des termes de la série *óu* → *ŭ* → *ü* : *skóută* (*escoltar*) à Murat, Brioude ; *ikóutę* (Les Martres) ; *skŭtă* (Saint-Victor) ; *sŭdă* (*soldart*), Monton.

Ailleurs on observe le processus *œu* → *ŭ* : *skœutą* (Mont-Dore, Moriat...), *ikŭtą* (Vinz. et tous les environs).

S'il y a une labiale, l'*ŭ* (*óu*) s'empare de la région de Vinzelles : *mŭnįẓă*, *mŭtú* (*mólneira*, *moltó* [1]) Vinz. et environs, à côté de *ikŭtą* ; *mŭnęirá* (Chalus, à côté de *skŭtă*), etc. Mais le Mont-Dore dit *mœunęirò*, *mœutu* comme *skœută*. De même à l'est et au sud-est : *mœunèi*, *mœutu* (Moriat), *mœunéi* (Saint-Étienne-sur-Usson, le Vernet, etc.), *mœutu* (Doranges).

AI

ai tonique se conserve à Montaigut (*årąirè*, *dẓąi* = *jalh* [2]), et à l'est à Saint-Alyre (*årąirè*...), Doranges (*sìtąirè* = *seitaire*, bûcheron ; *gąiˌtă* = *guaita*, impér.).

---

1. En mettant à part les endroits où *l*, dans ce mot, cède la place à un *i* (ci-dessus, amuïssement de *l*, p. 49).

2. Les parlers de la région ont les uns *jal* = GALLU, les autres *jalh* = * GALLIU. La finale *alh* se comporte comme *ai* ancien (ci-dessous, p. 81).

L'étape suivante est *ẹi*, qu'on rencontre un peu partout et qui domine exclusivement à l'est : *pẹirė* (*paire*), Les Martres, Orcet, la Roche-Blanche, Champeix, Champagnat ; *dzẹi*, Moriat, Saint-Genès-la-Tourette, Saint-Étienne-sur-Usson, la Roche-Noire ; *årẹirė*, Les Martres, Murat, Arvant, Brioude, etc.

ėi passe à *ė* au nord-ouest et dans une région compacte au centre : *ẹgå*, *årėr* (Murols), *ėçẹrò* (*esclaira*) Rochefort ; — *årẹrė*, *pẹrė* (Sauvagnat, Orbeil...) ; *åzẹzė*, *pẹzė*, *dzė* (Vinzelles et environs à l'ouest).

L'*e* est fermé sporadiquement. On dit *årẹrė* à Cunlhat (et *ėitẹri* pl., bûcherons), Coudes, Saint-Yvoine, Saint-Nectaire, Ponteix. Si on remarque qu'à Coudes, par exemple, l'*e* larc roman est resté *ė*, on en conclura que, dans ce parler, jamais la diphtongue *ai* n'a passé par le son *ė* : *é* vient directement de *ėi* par l'intermédiaire *éi* qui existe à Busséol (*dzéi*, etc.).

Ce son *éi*, au lieu de devenir *é*, peut passer à *i*. C'est le traitement de Mirefleurs, où l'on dit *årịrė*, *frịrė* (*araire*, *fraire*).

Sur l'atone, tous les patois sont au moins au degré *éi* (ou *é*, *i*) : *gaitar* devient *gitå* (Vinz. et environs), *gėtė* (Martres), etc.

Les labiales *p*, *b*, *m*, *f*, *v* changent *ai* atone en *wi* dans toute la région centrale, du nord au sud : *maisó* est *mwėzü* aux Martres, *mwịzü* à Vinzelles. Le recul d'accent peut amener le renforcement de *i* en *ėi* : *mwẹizu* (Chargnat). A l'est, il n'y a aucune action : *mizü* (Saint-Martin-d'Ollières), *mẹizu* (Saint-Jean-Saint-Gervais), etc.

L'action des labiales sur *ai* tonique ne s'exerce que tout au nord. Cournon dit *pwẹrė*, *fwẹrė*, etc. (*paire*, *faire*), par la série *ại* → *ạe* → *oe*.

EI

Les et deux diphtongues *ėi éi* se sont confondues très anciennement dans toute la région. La première voyelle ne s'est jamais diphtonguée.

L'*e* est uniformément ouvert sur la tonique dans la majeure partie des parlers du nord, du centre et de l'ouest : *pẹirò* (Les Martres [1],

1. Où l'*i* est très faible. Sur la finale, *ei* devient *ĭ* : *pürmĭ*, f. *pürmẹirò*. C'est la loi contraire de Vinzelles. Il se pourrait aussi que la forme masculine vînt, non de *ei*, mais des anciens pluriels en *-ers* attestés par la Charte de Monferrand.

Ponteix, la Roche-Noire, Rochefort), *pẹir* (Murols), *pẹirå* (Issoire, Saint-Floret, Pardines, Orbeil), *pẹiẓå* (Brenat, Chargnat, les Pradeaux).

L'*e* peut s'ouvrir, du moins après labiale, jusqu'à *a* et même jusqu'à *o* (*pọirå*, Brioude ; *pọirå*, Saint-Yvoine).

Dans beaucoup de patois — et notamment dans tous ceux de l'est — *èi* se ferme en *éi* et aboutit à *ï*, plus rarement à *é*. Vinzelles dit *èi* seulement sur la finale (*nẹi*, f. *nïẓå*). Citons *pẹirå* (Cunlhat, Saint-Alyre, Plauzat, la Roche-Blanche), *pïrö* (Coudes, Monton, La Sauvetat), *móunẹirå* (Chalus), *mœunẹirò* (Mont-Dore), *fœudẓẹirå* (Tomvic), les masculins *mœunéi* (Saint-Étienne-sur-Usson, Saint-Jean-en-Val), etc. Sur l'atone, *ei* devient partout *éi*, *ï*.

ÒI

Partout il y a eu diphtongaison : mais tantôt elle s'est arrêtée à *uoi*, tantôt elle est allée jusqu'à *uei*.

La première évolution est celle de l'ouest : *uoi* devient (*u*)*œu*, et le premier *u* est généralement expulsé, mais on en trouve des traces certaines à Vinzelles par exemple, où *dèjœu* vient de *detz-uoit* → * *dezyœu*. Citons *nœu*, *vœu* (*noit*, *oit*) à Chargnat, Issoire, Neschers, *nœ* (Murols), etc. La diphtongue se ferme et devient *ü* : *nü*, *vü* (Saint-Nectaire, Ponteix, Montaigut, Les Martres). *Çoit*, *coire* se comporte comme *oit* et *noit*.

A l'est, *uei* s'est réduit à *ei*, qui peut passer à *è*, ou, en se fermant, devient *ï* : *nẹi* (Saint-Alyre), *nẹi*, *vẹi* (*ueit* → *v*(*u*)*eit*) à Saint-Jean-Saint-Gervais, *nė* (Champagnat), *nẹi*, *kẹi*, *kẹirė* (Saint-Jean-en-Val, Esteil), *kïrė* (Saint-Martin-d'Ollières). — A l'extrême est, on retrouve la première évolution : *nü*... à Tomvic.

A Vinzelles, il y a scission : on dit d'une part *nẹi* (et le composé *ånẹi* = aujourd'hui), et de l'autre *vœu* (*uoit*), *dèjœu* (*dez-uoit*), *kœu* (« cuit » et « cuir »), *küẓė* (*cuoire*). Il est à peu près certain — par analogie avec d'autres finales — que la première évolution s'est produite phonétiquement devant *z* final : *nueitz* a entraîné *nueit* puis *anueit*, tandis que *c*(*u*)*oit*, soutenu par *cuoire*, l'emportait sur *cueitz*.

ÓI

Tonique ou atone — dans ce dernier cas, lorsqu'il n'est pas influencé par une tonique *òi* — *ói* devient *wi* [1]. Toute la région dit *bwisŭ* (*boissó*), etc.

Sur la tonique, *wi* peut se renforcer en *wèi*, comme nous l'avons déjà vu ailleurs. Ainsi *óire* (ŬTRE), qui a pris partout un *d* prosthétique, est *dẅịrè* [2] à Vic-le-Comte, Busséol, *dẅịẹ̀* à Vinzelles, *dẅẹ̀irè* à Montaigut, *dwẹ̀irè* aux Martres, Cunlhat...

UI

La diphtongue *ui* se réduit partout à *u* : *fruit* → *frŭ* (Vinz., les Martres...) ; *truita* → *trụ̆tò* au lac Guéry, un des rares endroits où le mot soit populaire.

II. — Diphtongues récentes.

A — *Diphtongues issues de la vocalisation de* l *mouillé en* y → i [3].

ay

La diphtongue *ay*, issue de *alh*, devient *ai*, et se comporte exactement comme la diphtongue romane *ai*, à laquelle il suffit de se reporter.

éy

Au contraire, la diphtongue *éy*, issue de *élh*, n'a jamais fusionné avec la diphtongue romane *éi*.

Prenons pour type *solelh*. Dans le sud et le sud-ouest, nous avons une diphtongue *éi* (*sŭvẹ́i* Sainte-Florine, *suwéi* Champeix).

---

1. La semi-voyelle *w* devient *ẅ* après les linguales dans de nombreux parlers.

2. C'est une sorte de petit pot où l'on fait bouillir la soupe, etc.

3. Cf. ci-dessus, p. 50.

Celle-ci peut s'ouvrir (*sŭvẹì* Chalus, *sulœ̣ı* Busséols) ou, au contraire, en se fermant davantage, aboutir à *ì* (*sŭrì* Arvant, *sŭvì* Moriat).

Une autre évolution fait tomber l'élément *i* (*suᵘvé* Murols). L'évolution va ici plus loin que pour l'ancienne diphtongue *ei*, car cet *e*, à son tour, peut devenir *è* tout comme l'*é* roman soustrait à l'influence du *y*. C'est même là le traitement le plus général. Il arrive fréquemment que l'accent est reculé, comme pour les finales romanes toniques *é*, *ér*, *ét* : *sŭlẹ* (Les Martres), *sụᵘlè* (Vinz. et environs), *sụᵘvè* (Saint-Nectaire), etc.

De ce qui précède, il faut conclure que la diphtongue *éy* a évolué avant la diphtongue romane *éi*.

òy

òy fusionne assez souvent avec *òi* roman. Mais dans certains parlers l'évolution est différente. Prenons pour type *òlh* = ŏCULU.

L'évolution la plus fréquente est *uólh* → (*u*)*oi* → *œu* → *u*. On trouve *ù* aux Martres, Église-Neuve-des-Liards, *jyù* (*j* = *z* prosthétique) à Monton.

Vinzelles dit *œ́*, et je ne crois pas qu'il y ait eu diphtongaison : *l* mouillée a changé *o* en *œ́*, puis est tombé pièce à pièce purement et simplement comme dans la finale *-élh*.

La diphtongaison en *uelh*, qui aboutit ici à *ẅè*, se trouve à l'est : *ẅè* (Doranges), et à l'ouest où elle se réduit à *é* : *é* (Tauves).

óy

La diphtongue *óy* = *ólh* se comporte comme la diphtongue romane *ói* à laquelle je renvoie.

Comme je n'avais pas d'exemple de *ói* final, il me suffira d'ajouter que la diphtongue *wi* (*ẅi*) à laquelle on aboutit, s'élargit en *wẹi* (*ẅẹi*) dans de nombreux patois (*fènẅèi*, fenouil, Vinz., etc.).

B. — *Diphtongues issues de la vocalisation en* y *de* s, r, l.

L'évolution de la diphtongue est généralement la même, quelle que soit l'origine de l'*y*. Parfois, cependant, il y a des distinctions à faire.

L'évolution de ces phénomènes fort complexes, dont nous ne

possédons que le point d'aboutissement, est assez difficile à reconstituer.

Un premier cas est très simple : c'est celui où *y* disparaît, en allongeant, au moins au début, la voyelle précédente. Ce phénomène existe toujours après *i*, et, dans certaines régions, surtout à l'ouest, après les autres voyelles.

Ailleurs nous sommes en présence de diphtongues ou de voyelles remontant à des diphtongues. Deux hypothèses sont ici possibles.

Ou bien *y* est tombé comme précédemment, et la voyelle s'est diphtonguée. Mais ces diphtongaisons, qui se seraient produites à l'atone comme à la tonique, seraient absolument isolées dans ces patois (sauf pour *a* → *ạe* → *ė*, ci-dessus, p. 61). C'est ce qui me fait préférer l'hypothèse suivante.

L'*y*, qui suit la voyelle, évolue vers *i*, puis vers *ė* (qui, très rarement, peut aller jusqu'à *a*). L'*ė* peut être absorbé par la première voyelle, ou attirer à lui l'accent : la première voyelle passe alors à *w*, *ẅ* (si c'est *o*, *u*, *u*), à *y* (si c'est *e*), ou tombe, si c'est un *a* (susceptible de devenir *w* après labiale).

Quand l'*y* est au degré *i*, la diphtongue ainsi formée *ai*, *ei*... a parfois fusionné avec la diphtongue ancienne correspondante *ai*, *ei*..., — et parfois a suivi une évolution correspondante, sans qu'il y ait jamais eu fusion, à cause, sans doute, de différences dans le timbre respectif des voyelles ou dans la cohésion des diphtongues.

Les phénomènes sont très clairs pour *e* et pour *u* et s'expliquent fort bien encore pour *a*. Il n'y a de réelles difficultés que pour *o*.

ay (*Carte VIII*)

ay a passé à *ạė* qui se retrouve encore sporadiquement sur la tonique : *pạ̈ė* = *pas* (Saint-Alyre, Champagnat...), *pạe* à Orcet ; inf. *ạė* = *ar* dans les mêmes patois. — A remarquer que dans plusieurs de ces parlers *ai* roman est resté *ai* (*pạirė*, etc., à Saint-Alyre).

Ces parlers sont au centre ou à la lisière d'une vaste région où *ạė* a abouti à *ė*, dans une large bande s'étendant du sud-est au nord-ouest, puis se relevant vers le nord à partir des Martres. Les villages les plus à l'ouest atteints par ce phénomène s'échelonnent du Fayet-Ronnayes à Pérignat, en passant par Champagnat, Saint-

Genest-La Tourette, Sugères, Vic-le-Comte, Corent, Les Martres, Le Cendre.

Voici quelques exemples : Les Martres : *ębrė* (*arbre*, * *aybre*), *tsĕtė* (*chastel*, * *chaytel*), pl. *vą̆tsė* (*vachas*), *nė* (*anar* et *nas*), etc.; Saint-Germain-l'Herm : *pę̆tå* (*pasta*), pl. *vą̆tsė* (vachas), *pė* (*pas*), *nė* (*anar* et *nas*), etc.; Doranges : *tąolė* (*taulas*), etc.; *ϵyė* (*cel* → *ceal* →* *ceay*, Cunlhat).

Cet *ė* se ferme à Pérignat à la tonique : *ϵüé* (*suar*), *ḉé* (*clar*), *ϵé* (*cėl* → *ceal* → * *ceae*), etc. A l'atone, il est moyen : *tsę̆tėi* (*chastel*) et les pl. fém. en ³*as* → ³*ę̆*.

Dans tous les parlers situés à l'ouest et au sud-ouest de cette région, ainsi qu'à l'extrême-est, la diphtongue a abouti à un *ȧ*, qui s'abrège généralement sur la tonique finale (ainsi à Vinzelles *pȧ̆* = *pas*, *bȧ̆* = *bast*, et *pą̆tå*, *tsą̆té*, pl. *vą̆tsȧ*, etc.), *tsȧté*, *tsȧtė* (de Champagnat à Saint-Amand-Tallende ; à l'ouest, Laqueuille, Messeix, Savennes), *tsȧtì* (Aydat), *tsȧtyė* (Rochefort), *tϵȧtė* (Bourg-Lastic), etc. Dans la même région, les finales atones en *-as* sont *ᵣȧ* : *vachas* → *vą̆tsā*, *vǫtsȧ*. — A l'extrême est, on retrouve *ā* à Chaumont (pl. *taulas* → *tǫ̈ulā*, etc.), Grandrif, etc.

Il se peut que la diphtongue *ay* se soit réduite progressivement à *aʸ*, *ā*, ou — plus probablement — que *ae* ait passé à *a*. Cette dernière hypothèse est fortifiée par l'action qu'exercent les consonnes labiales sur la diphtongue.

Cette influence se produit dans quatre patois du nord contigus.

A Vic-le-Comte et à Corent, *ae* aboutit à *ȧ* après l'une des labiales *p*, *b*, *f*, *v*, *m*, et à *ė* après toute autre consonne : Corent *nė* (*nas* et *anar*), *ḉė* (*clar*), *tsė* (*chas*), *pęrė* (*peras*), *pị̆rė* (*peiras*), *brą̆tsė* (*branchas*)... à côté de *pȧ* (pas), *mȧ* (*mars*), *tsŭfȧ* (*chaufar*), *rą̆bȧ* (*rabas*), *fą̆vȧ* (*favas*)... ; Vic-le-Comte *nė* (*nas* et *anar*), *pų̆lė* (*pólas*), *bęyė* (*abelhas*), *fȧdẓǫlė* (*fajolas*, haricots)... en regard de *pȧ* (*pas*), *fąvȧ* (*favas*), etc.

Aux Martres de Veyre, *ae* aboutit à *wė* après les mêmes labiales, à *ė* dans les autres cas : *nė* (*nas* et *anar*), *tsė* (*charn*), *ębrė* (*arbre*), *tę̆tȍ* (*tasta*), *tĕtĕ* (*tastar*), *pų̆lĕ* (*pólas*), *pị̆rĕ* (*peiras*), etc. — en face de *tsóufwė* (*chaufar*), *pwė* (*pas*), *pwĕtė* (*pastét*, pâté), *pwę̆tò* (*pasta*), *bwĕtu* (*bastǫ́*), *rą̆bwĕ* (*rabas*), *fą̆vwĕ* (*favas*) etc.

A Saint-Maurice, *ae* tonique aboutit à *wé* après labiale (*pwé* = *pas* etc.), mais devient uniformément *ȧ* sur la protonique (*tsȧtė*, *bȧtú*...) et *ė* sur la posttonique (*pęrĕ*, *fą̆vė*...).

Dans un îlot à l'ouest, Ponteix (c[ne] d'Aydat) a les posttoniques en *ẻ*, sauf après les labiales où *ae* devient *ằ*, et *a* = *ae* uniformément à la tonique et à la protonique[1].

Une seule diphtongue *ay* fait bande à part : c'est lorsque l'*y* provient de l'amuïssement de *s*, *l* devant les consonnes sonores *d*, *l*, *n*[2]. Le phénomène ne s'est évidemment pas produit à la même époque que dans les cas précédents[3].

Dans le sud, où *ay* passe à *a* dans les cas précédents, il suit ici l'évolution *ai* → *ei* → *ì* à la protonique et *ai* → *oi* → *wi* après labiale, tout comme la diphtongue romane *ai* avec laquelle il fusionne. On a ainsi *Chaslutz*, * *tsailus*, * *tseilu*, *tsìḻyú*; *Montasneir*, *mõtìnẹi*; *faldada*, * *faidada*, *fwidạdằ* (Vinz.).

Au centre et au nord, *ay* a passé à *ae* et aboutit, comme précédemment, soit à *ằ*, soit à *ẻ*. Mais les aires de *ạnẻ* et *ẹnẻ* (*asne* = ASĬNU) ne coïncident pas avec celles de *na* et *nẻ* (*nas*, *anar*) : *ạnẻ* empiète sur le domaine de *nẻ*, *pẹtằ*... notamment au Cendre, Pérignat, la Roche-Noire; elle descend au sud jusqu'à La Sauvetat et Église-Neuve-des-Liards (plus au sud, elle est remplacée par *ạzẻ*). On trouve *ẹnẻ* à Cunlhat, Sugères, Busséol, Les Martres, etc.

ẻy

Il faut distinguer ici suivant que *y* provient de l'amuïssement de *s*, *r* ou *l* : car quoiqu'ils fusionnent parfois, les produits de ces amuïssements, qui ne sont pas toujours effectués à la même époque, sont souvent différents.

1° *ẻy* issu de *ẻ* + *s*.

Une première évolution, fort rare, amène *ẻy* à *ẻi*, qui suit le processus *ẻi*, *ì*. Cette dernière étape, la seule que j'aie trouvée, est représentée par le patois des Martres-de-Veyre : *bi̊tyò*, *ti̊tò*,

1. Toutefois, quand *ae* provient de l'amuïssement de *r* final, il y a deux traitements : tandis que les infinitifs en *ar* aboutissent à *ẻ*, les autres mots ont *ằ* : *χyà* (*clar*), *tsà* (CARRU)... L'amuïssement est évidemment postérieur dans ces derniers mots (Cf. p. 44.)

2. *palmola* se comporte comme *pasta* : *pàmṷlằ* (Vinz.), *pèmṷlằ* (La Roche-Noire), etc., sauf aux Martres où on a *ằ*.

3. Cf. p. 38 et 40.

fèn̊trò... (*bestia, testa, fenestra*). Après *f*, il y a eu labialisation de la diphtongue qui aboutit à *ù* : *fụ̊tŏ* (*festa*). Même phénomène à Saint-Victor-la-Rivière : *djèni* (*genest*), etc. [1].

Plus généralement *y* se change en *è* comme après *a*. Mais la diphtongue *ẹ̀è* est instable. Dans le nord-ouest, elle aboutit à *yè* par glissement d'accent (*eẹ, iẹ* [qui existe dans l'est de la Creuse], *yè*) : on a ainsi les formes *tyẹ̊tò...* à Eygurande, Savennes, Bourg-Lastic, etc.

Ailleurs — c'est le cas le plus fréquent — *ẹ̀è* se réduit à *è*, qui est susceptible de se fermer. Il en est ainsi notamment dans la région clermontoise, où l'existence ancienne du *y* est attestée par les graphies *beytias, geype*. Tous ces patois disent aujourd'hui *bẹtyå*, etc.

Mais cet *e* est généralement différent de l'*e* issu de *e larc* roman normal. Ainsi *è* + *s* aboutit à *ẽ* à Cunlhat (*bẹ̃tyå...*), Saint-Georges, etc., tandis que *è* tonique ordinaire reste *è*; Les Pradeaux disent *bẹ̀tyå...* à côté de *pẽ̊...*; Ponteix *bẹ̃tyå...* en face de *pì...* (*ì* étant le produit normal de *e larc* tonique).

Parfois il y a fusion pour le timbre, comme à Vinzelles et aux environs, mais la quantité varie, sauf pour les finales : *bẹ̃tyå, tẹ̃tå*; *prẽ̊* (*près*)... d'une part, et *vèdẹ̃lå, pẽ̊, mẹ̊dzå-nẹ̀i...* de l'autre.

2° *èy* issu de *è* + *r*

Les exemples sont beaucoup plus limités, car on sait que l'*r* final a été rétabli chez un grand nombre de mots dans beaucoup d'endroits, pour des causes analogiques.

Il faut mettre à part le cas où l'amuïssement de *r* s'est produit après le changement de *e* en *a* devant *r*, signalé aux voyelles : dans ce cas, il ne reste aucune trace du produit de l'amuïssement de *r*, qu'il y ait eu ou non intercalation de voyelle : *iver*(*n*) devient d'une part **ivar, ivà* (Sauvetat, Ponteix), de l'autre **ivear*, * *iviar, ivyà* (Monton). Il est vraisemblable que la finale a connu l'évolution *ay, ae, a*, car nous sommes dans la région où *ar-, as-* romans + consonne, aboutissent à *à* [2].

1. Ce dernier patois (cf. p. 38 et sqs.) conserve, dans le corps des mots, *s* devant *k, t, p*.

2. Le phénomène est exactement le même pour *e* fermé (*vert* se comporte comme *ivèrn*) : je n'y reviendrai donc pas. J'ai montré

Ce cas mis à part, dans la majeure partie de notre région, *ėy* issu de *ė* + *r* (première période de l'amuïssement de *r*) se comporte comme *ey* issu de *ė* + *s*, *dimercre* → *dimeyere* va de pair avec *testa* (*ḍyimḭkrė* aux Martres, *ḍyimĕkrė* à Vinzelles, etc.).

On remarque toutefois à l'ouest une évolution spéciale, que nous retrouverons pour *ėy* issu de *ė* + *l* : *ėy* devenu *ę̀ė*, a passé à *ęa* : *ĭvęa* (Mont-Dore, etc.).

3° *ėy* issu de *ė* + *l*.

Le passage de *ėy* à *ęi* est beaucoup plus fréquent que dans les cas précédents. Mais il faut remarquer que la plupart des patois qui connaissent ce phénomène conservent *s* devant les consonnes sourdes et ont conservé très généralement *r* final.

La diphtongue *ęi* s'observe dans le sud, à Moriat (*ŭsęi* = *aucel*, *gåvėi* = *gavel*, *flådẓęi* = *flagel*...), et, tout au nord, à Pérignat (*tsĕtėi* = *chastel*, *fęi* = *fla(g)el* = **f(l)ael*...); *ėi* passe à *éi* à Moissat (*ćàtęi* = *chastel*...), à *ī* (comme *ėy* = *ės*) à Saint-Victor : *bĭ tẽ* (*bel tems*, été), etc.

Plus souvent *ey* passe à *ę̀ė*, qui subit, suivant la région, une triple évolution.

A l'ouest, *ę̀ė* passe à *ęa* (*tsåstęà*... à Murat-le-Quaire).

Au nord-ouest *ę̀ė* devient *ie*, *yė* : *tsàṭyė*... à Rochefort (où *ė* + *s* vocalisé aboutit à *ẽ*).

Dans la majorité des patois, la diphtongue se contracte : en *å* à Saint-Georges, Busséol (*tsĕtå*... en face des fém. *pådęlò*, etc.), *ė* ouvert dans tout le nord (*tsĕtė*, Martres, etc.), qui se ferme au sud (*tsàtė*... région de Vinzelles; *tsåstė* au sud-ouest). Généralement cet *e* fusionne avec l'*e* issu de *e larc* normal. Mais parfois le traitement est différent, comme à Cunlhat où on a *ẽ* (*tyàtẽ*...) au lieu de *ė*.

éy

Les phénomènes sont un peu moins complexes que pour l'*ė larc*. Les exemples pour *y* issu de *l* font à peu près défaut. Au nord-ouest, *éy* devient *ẽ*, *ẽ*, sans doute à la suite du changement de *y* en *ė* (dans ces patois, *e estreit* normal aboutit à *ė*) : *krętò* (*crésta*) à Messeix... *ẽpḭnå* (Savennes, Rochefort), *ẽtąblė* (Saint-Sauves), etc.

---

aux voyelles que le changement de *e* en *a* devant *r* explosif avait été exactement le même pour *ė* larc et *é estreit*.



éy passe à *ei* dans presque tout le reste de la région et fusionne à peu près partout avec l'ancienne diphtongue *éi*.

crésta est *krẹ̀itò* aux Martres et environs, *krẹ̀itò* à Cunlhat, *krịtå* à Orbeil, Vinzelles, Champagnat...

A l'atone, *esp-*, *est-*... devient *éi, i* : *ĭpyė* (région des Martres), *ĭpyå* (région de Vinzelles), etc.).

Les pluriels atones en *es* sont *ì* dans la région des Martres (*ọ̊mĭ* = *omes*...). On sait que dans le centre et le sud ils ont disparu, mais pour des raisons morphologiques, par assimilation avec le singulier [1].

A la finale tonique, la diphtongue est *ì* au nord : *pì* (PĪSU et PENSU) aux Martres, Saint-Georges; *sì* (*sér*), *vì* (*avér*), *dì*, pl. de *dė* (*dét*, pl. *détz*); à Vinzelles on a régulièrement *éi* : *kḷyẹ̀i* (*clerc*, enfant de chœur), *pẹ̀i* (PENSU; PĪSU est représenté par un dérivé; SĒRU par le fém. *sera*); *és* (EST) est partout *éi*, *èi*, *ì*; 2ᵉ p. s. *vẹnes → *vẹnĕi*, *vẹni*, etc.

Seuls les infinitifs en *-er*, qu'ils proviennent de -ĒRE ou de -ĔRE, ont un traitement différent. Les premiers se sont d'ailleurs très anciennement assimilés aux seconds, et se sont séparés de *aver*, par un recul d'accent qui est antérieur à l'amuïssement de l'*r* [2]. Les infinitifs en *-ér* (sauf *avér*) étaient donc tous atones quand l'amuïssement s'est produit. — Cette finale passe partout à *ʀė*, le produit de la vocalisation de *r* ayant disparu partout, soit à l'étape *y*, soit plutôt à l'étape *e* (*ey*, *ee*, *e*) : *planger* est *plą̃dzė* dans toute la région; *molzer*, *mọ̀uzė* aux Martres, *mų̀zė* à Vinzelles, etc. Je pense qu'on est en face d'une évolution phonétique, et que l'analogie n'a pas joué de rôle. Cet amuïssement doit être antérieur aux précédents. (Ci-dessus, p. 44-46.)

òy

Une première évolution amène *òy* à *ó* par l'intermédiaire *ọė*. C'est le traitement de *o* + *s* vocalisable à l'ouest : *kọ̀tò* = *còsta*, *bő* = *bosc* à Sainj-Sauves, etc.

---

1. Dans le verbe substantivé *plazer*, là où l'accent s'est conservé, on a eu l'évolution *éi* → *i* (*plăzį*, Les Martres); lorsque l'accent a été reculé, comme dans les autres infinitifs, la finale est devenue *ė* (*plą̊zė*, Vinz.). (L'infinitif du verbe PLACERE a été refait en *plaire* d'après le futur).

2. Ci-dessus, p. 44-46.

C'est également l'évolution suivie à peu près partout par *ò* + *r* vocalisable. Les exemples sont assez rares, pour des causes analogiques qui ont conservé ou restitué *r* final [1]. Citons *mọ́drė* (mordre), *ọ́drė* (ordre) à Vinzelles, *kó* (*còr*) dans quelque patois du nord. Ces phénomènes sont relativement récents et se rattachent à l'amuïssement de l'*r* de la deuxième période [1].

Dans la plupart des patois, *ò* + *s* vocalisable est devenu *óu* au nord; *œu* au centre et au sud, susceptible de se fermer en *ọ́u* → *ŭ*. Comme cette évolution est tout à fait analogue, pour les mêmes régions, à celle de la diphtongue romane *ou*, et que d'autre part nous ne voyons jamais *oi* passer à *ou*, il faut en conclure que *òy* a dû passer sans doute à *ou* par l'intermédiaire *ọė* et que, dans le sud, cet *ou*, comme la diphtongue ancienne, suit l'évolution *uou*, *ueu*, (*i*)*œu*. Il n'en reste pas moins une grosse difficulté phonétique pour expliquer le passage insolite de *ọe* à *ou*. Peut-être pourrait-on rapprocher l'évolution portugaise *ouro* → *oiro*?

On trouve *kọ́utò* aux Martres, Cunlhat, etc., *kœutå* à Orbeil, etc., *kọ́eutå* à Champagnat, *kụ̆tå* à Vinzelles et aux environs [2].

Quand le second élément de la diphtongue provient de *l* amuï, le traitement est différent : il faut en conclure que cet amuïssement ne s'est pas produit à la même époque que les autres. Ici *òy* passe à *œ* ou *oi* qui, par un glissement d'accent, deviennent *we*, *wi* : *còl* est ainsi *kwì* aux Martres et environs, *kwé* à Vinzelles, etc. Nulle part cet *oi* ne fusionne avec *oi* ancien qui a suivi une évolution différente.

óy

1° A la finale, *óy*, devenu sans doute *óe*, aboutit généralement à *u*, comme l'*ó estreit* ordinaire : suff. *-ós* → *-u*, suff. *-adór* → *ådú*; *sådú* (*sadól*) à Vinzelles; *pyībụ̆* (*pịból*), *dzŭ* (*jórn*) aux Martres; *gŭ* (*górg*) à Ponteix, etc.

---

1. Ci-dessus, p. 44-46.
2. A noter à Vinzelles l'influence des labiales qui produit *bọu* (*bosc*, **buou*) en face de *kụ̆tå*, etc. (dans ce patois, toute diphtongue se ferme et se réduit dans le corps des mots). La trace de la diphtongaison de l'*o* se retrouve, après labiale, à Saint-Étienne-sur-Usson, qui dit *bwò* (*bòsc* → *bòu* → *buo*(*u*)).

Parfois la diphtongue aboutit à *ů* (tandis que *ó estreit* normal y reste *u*) : *flů* (*flór*) à Vic-le-Comte, Pérignat, le Mont-Dore, etc. ; *sẽ ŷịtů* (Saint-Victor) à Saint-Victor-la-Rivière, etc.

2° Devant une consonne subséquente (l'article pluriel *lós* rentre dans cette catégorie), l'évolution est semblable à celle de *òy*, issu de *ò* + *s* amuï.

On observe *ó* à l'est (*krǫ̂tå* = *crósta* à Champagnat..., *kǒtyǔmǎ* = *acostumar* à Saint-Étienne-sur-Usson ; *ló* = *lós*, etc.) ; *óu* au nord et à l'ouest (*krǫ́utò*, *mǫ́utsò*, *lóu*, Les Martres... ; *króutǔ* [*cróstó*], Saint-Sauves...), susceptible de se réduire à *ů* et qui va même jusqu'à *ǚ* à Cournon : *kǚdyụ̈rò* (*cosduro*), *krụ̈tò* (*crǫsta*), *mụ̈tsò*, etc.

La majorité des patois n'observe ce dernier traitement (*óu*, *ů*) qu'après labiale (*mụ̈tså*, région de Vinzelles, etc.); ailleurs on a l'évolution *ǫ́u* → *œ́u* → *ů* : *krǫ̈utò* (Saint-Georges), *krœ̨utò* (Aydat), *krǫ̈utå* (Orbeil), *krœ́utå* (Saint-Alyre, Chaumont), *krụ̈tå*, *lů*... (Vinz.), *krůtụ* (*cróstó*, Messeix), etc.

uy

Dans l'ouest et le nord, la diphtongue aboutit toujours à *u*, qui se confond à peu près partout avec l'*u* issu de *u* roman normal : *rụ̈tsò* (*ruscha*, Saint-Sauves), *brụ̈tsò* (*bruscha*, Busséol), *mådyǔ* (*madur*, Les Martres, Le Mont-Dore, etc.) ; *pú* (*p*(*l*)*us*, Martres).

Le sud fait la même distinction que pour *oy*.

A la finale, il amène *uy* à *u* : *pu*, *fu* (*fust*), *dẓu* (*jus*) à Vinzelles et environs ; *mådyǔ* (*madur*) à Chalus, etc.

Dans les autres cas, *uy* devient *ụi*, puis *ẅi* par glissement d'accent. Ainsi Vinzelles dit *rẅịtså* (*ruscha*), *bǚdẅịtså* (**boduscha*, rayon de cire). L'*ẅ* peut être expulsé après labiale : *mịkḷyė* (*muscle*, *m*(*ẅ*)*ị-kḷyė*[1]).

iy

L'*y* disparaît toujours sans laisser de trace, et il reste un simple *i* : inf. *-i* = *-ir* ; *vyịtė*, *ḷyịtå*[2] = *viste*, *lista*, etc.

---

1. Usité seulement à Vinzelles dans l'expression *lėvǎ lů mịkḷyė* (lever les épaules).

2. Sens de « bande de terrain ».

4. — LES VOYELLES NASALES

Toute nasale explosive [1] disparaît en nasalisant la voyelle précédente. La disparition de la consonne n'est pas aussi nette qu'en français : au sud particulièrement, il y a des résonnances nasales très caractéristiques (*tsãntą̊*, à Issoire et au sud et sud-ouest). La voyelle nasale est toujours brève, tout au plus moyenne.

Devant *m*, *n* intervocaliques (dans la langue actuelle), *a* protonique se nasalise fréquemment : ainsi Vinzelles dit *ãną̊dą̊* (*anada*), *dãmą̊dẓẻ* (*damnatge*), *sãną̊* (*sancnar*). On retrouve *ãną̊dą̊* dans le centre et le sud (Chalus, Moriat) ; Pérignat a une demi-nasale (*ãną̊dò*). Ailleurs, l'*a* est oral : *ånẹdò* (Doranges), *åną̊dò* (Busséol), *ånǫdò* (Monton), etc.

FEMINA nasalise au sud et à l'est (*fẽnå*, Vinz...), mais *fẹnò* (Martres, Mont-Dore).

On remarquera que, dans tous ces mots, la consonne nasale n'était pas intervocalique à l'origine [2].

u peut se nasaliser entre deux voyelles. Saint-Victor dit *mũnẹirå* (meunière), qui est curieux, parce que c'est un ancien *ŭ* issu de *ou*.

Je vais maintenant passer en revue les voyelles nasales.

A

a se nasalise en *ã* dans l'immense majorité des parlers. Sporadiquement, il peut aller à *ǫ̃*, phénomène que j'ai observé à Saint-Maurice (*plǫ̃tsò* = *plancha*, etc.), et à Montaigut (*åyǫ̃* = (*a*)*glan*, etc.).

---

1. Je rappelle que *n* intervocalique latin, devenu final, est tombé vers le xe siècle sans nasaliser la voyelle précédente : cette voyelle a été simplement fermée quand elle ne l'était pas, et *a* fermé a passé à *ò larc* vers le xive siècle.

2. L'influence de *ẽ* (*ėn*) nasalise *en-aut*, *enojar*... dans toute la région (Vinz. *ẽnò*, *ẽņyidẓą̊*).

E

ẹ̀ et *ẹ́* se sont anciennement confondus dans cette position. La majorité des parlers nasalise en *ẽ̀* : *dẽ*, *tẽ* (*dent*, *temps*) à Vinzelles, Cunlhat, Les Martres, Montaigut, le Mont-Dore, etc.[1].

Le sud-ouest, à partir d'Issoire, change *ẽ̀* en *ã̊* : *dã*, *tã* (Issoire, Chalus, Brioude, Saint-Floret, etc.). Même les mots issus du français, tels que *bien*, sont entraînés (*byã̊* à Issoire, Chalus, etc., et même *byȭ* à Moriat).

Ò

L'*o* ne reste ouvert que dans quelques mots, *frònt*, *fònt*, *pònt*, *sòm* et les composés de *-còm* signifiant « quelque chose » (*qualacom*, *qui(a)com*, *siacòm*...) et « quelque part » (type *endacòm*).

La nasalisation a lieu généralement en *wã*, avec expulsion de *w* après certaines consonnes.

Vinzelles dit *frã*, *fwã*, *pwã*, *swã*, *ṯyikã* (*quicòm*), *ẽdåkã*. Les Martres disent *fwã*, *swã*, *ẽdåkwã*, mais *kòχyȭ* (*qualacom* → * *quaclom*). Ils ont fermé l'*o* dans *frũ* et *pꜰũ*[2] (*front*, *pont*).

Voici quelques exemples pour les dérivés de *-còm* signifiant « quelque chose ». Finale *wã* : *ɛåkwã* (*siacòm*) à Monton. — Finale *ã* : *ṯyikã* (*quicòm*) à Chalus, Moriat, Saint-Jean-Saint-Gervais, Doranges..., *k̆yikã* (Cunlhat...), *kòχyã* (*qualacom* → * *quaclȭm*) à La Sauvetat, *ṯyåkã* (*quiacom*) à Ponteix. — Finale *ȭ* : *ṯyikȭ* (*quicòm*) à Tomvic, *ṯyòkȭ* (*quiacòm*) à Pérignat, Saint-Georges ; *ç̂òkõ* (*qualacom* ← * *klacòm*) à Cournon ; *kòç̂õ* (*qualacom* → *quaclòm*) à Corent, *kòχyõ* à Vic-le-Comte. La plupart de ces derniers patois (finale *ȭ*) nasalisent *ó* fermé en *ũ*.

---

1. *lenga* donne *lyĩ̦ngå*, *lyẽ̦gå*, ce qui fait supposer un ancien **linga* (cf. it. *lingua*). L'influence du *g* se manifeste de même dans *ŋyi̦gré* (*negre*) qu'on trouve dans tout le sud (à l'ouest *nẹ̀gré* au Mont-Dore, etc.).

2. Ne se dit que dans l'expression *lè pꜰũ dè pẹ̀irò* (le pont de pierre, le premier sans doute qui fut construit dans la région). A part ce cas, on emploie toujours le dérivé *pꜰũ̦tè* (*pont-ét*).

O

La première étape, *ũ*, est conservée au nord et au nord-ouest ; *rìpsũndrè* (Les Martres), *ɛwũ* (*suon*) Mirefleurs, etc. Dans le corps des mots, *ũ* — comme *ũ* et *ĩ* — est toujours suivi d'un léger *n*. A l'atone, on peut avoir *ō̃* correspondant à *ũ* tonique, comme à Mirefleurs (*mō̃-pȧ* [1] = mon père).

Dans la majorité des patois, *ũ* passe à *ō̃*, qui est d'abord *ō̃* puis *ɔ̃*. A Vinzelles, les vieux seuls disent *ō̃*. Voici quelques exemples : *ripǫ̃drè*, *sǫ̃* (SUNT), *tõbȧ* à Vinzelles ; *rèspǫ̃drè* (Saint-Nectaire, Issoire), *vẽdrõ* (Saint-Amant), *gulȧyõ* (cond. *golarion*) Monton, *sõ* Mont-Dore, *ripwǫ̃drè* (Cunlhat, Église-Neuve-des-Liards), *réipǫ̃drè* (Saint-Martin-d'Ollières), *tõbẹdȧ* (Doranges), etc.

Dans une petite région au nord de Vinzelles, *ɔ̃* va jusqu'à *ȧ̃* : *kãtà*, *mą̃dè* (compter, monde) à Chargnat, Saint-Jean-en-Val, etc.

I

i nasal reste *ĩ* à Issoire et aux environs à l'ouest et au sud-ouest : *ɛĩ* (cinq) Issoire, Neschers, Saint-Floret, etc.

Ailleurs la voyelle nasale s'est dédoublée en *yẽ* : *vint* devient *vyẽ* (Vinz. et région au nord), *vyᵉẽ* (Martres), etc. De même *cinc* → **cienc* → *ɛẽ*, *dintz* *dyẽ*, etc.

yẽ peut arriver à *yã* : *ɛã* (*cinc*), etc., à Arvant, Vezezoux...

U

u nasal reste rarement *ũ* : *vũ* (*un*) [2] aux Martres (pronom : mais l'adjectif est *ẽ*).

Dans le sud et le sud-ouest, *ũ* passe à *ĩ* : *ĩ* (*un*) à Issoire, Neschers, Pardines, Chalus, Moriat... Par analogie, le féminin devient *ịnȧ*. La résonnance nasale varie suivant la consonne subséquente. Ex. : *ĩm bẹ́i* (*un bueu*), *ĩn dzẹi* (*un jalh*) à Moriat, etc.

A Vinzelles, et dans la région au nord et à l'est, *ũ* se dédouble en *uen* → *üẽ*, comme *ĩ* en *yẽ*. Ici les exemples sont un peu plus nom-

---

1. Issu de *papa* ; n'a rien à voir avec *paire*.

2. Les exemples de *u* nasal sont malheureusement très rares, *un* pouvant avoir été influencé.

breux, car à *vwē* (*un*) s'ajoute *ḽywēdar* (*lundar*, LIMITARE, montant de porte), qui n'existe pas partout, et le nom de lieu Cunlhat (*ḵywē-ḽyă* à Cunlhat, *ţywēḽyă* à Vinzelles).

Dans le groupe *wē*, le premier élément peut passer à *y*, le second à *ā* et à *ō*. Ainsi Montaigut dit *yō* (*un*), Saint-Jean-Saint-Gervais *wʹō* à l'atone (adj.) et *yā* à la tonique (pronom).

AUN

Le groupe *aun*, qu'on trouve assez rarement (* VAUNT, HAUN(I)TA), est réduit en *ā* dans le nord : *vā* = * VAUNT, *fā* = * FAUNT, *nātò* = HAUN(I)TA aux Martres, etc. Au sud, c'est le second élément qui l'emporte, et on a la nasale *ō* : *vō*, *nōtă* à Vinzelles, etc.

ANH, ENH

Les groupes *anh*, *enh* se comportent exactement comme *e* nasal. Signalons seulement l'action des labiales sur *anh*, qui se manifeste au nord et à l'ouest : *banh* devient *bwē* aux Martres, Mont-Dore, etc., mais reste *bē* à Vinzelles et aux environs.

ÒNH

ònh aboutit toujours à *wē* : *lonh* (*luenh*) → *ḽywē* ou *lwē*.

ÓNH

Comme pour la finale *ólh*, il y a deux séries, issues l'une de *ónh*, l'autre de *ónhz*, et généralisées chacune dans des conditions différentes : l'une aboutit à *wē*, *wē*, l'autre à *ū*, *ō*.

UNH

unh aboutit toujours à *wē* (IŪNIU → *dzwē*).

VU : *Le 6 mars 1906*,
Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
A. CROISET.

VU et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

CARTES PHONÉTIQUES

DE LA RÉGION

SUPPLÉMENT AUX ERRATA

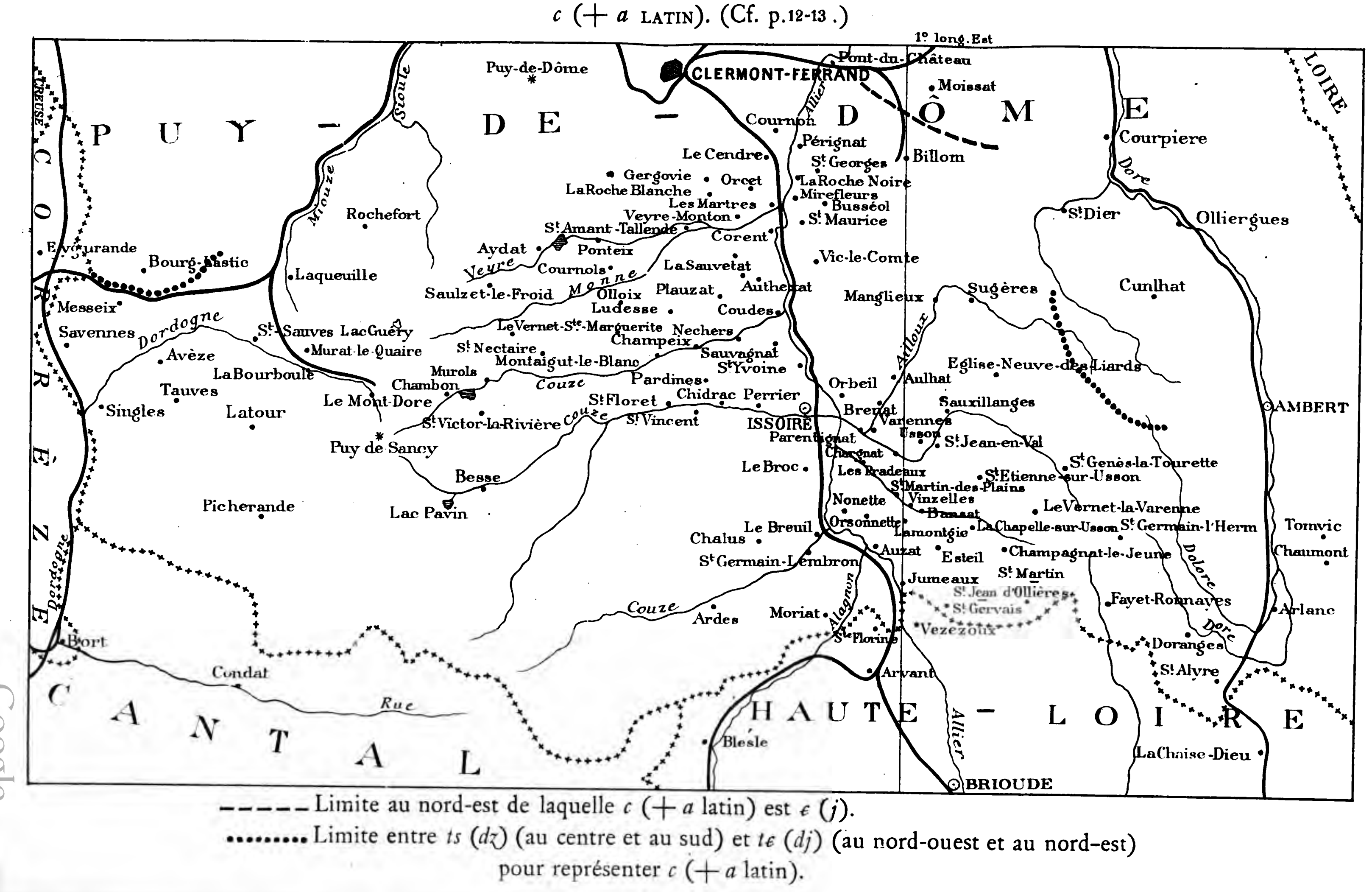
Pages :		au lieu de :	lire :
106,	ligne 13	Progymnasta	Progymnasmata
112,	l. 11	sur l'oraison funèbre	de l'Eloge
149,	l. 21	le poirier plus beau	le poirier aux fruits plus beaux
198,	l. 15	Dans le même traité	Dans le commentaire sur l'Ecclésiaste
218,	l. 19	présente quand	présente, quand
235,	l. 20	après la παιδεία	avant la παιδεία
250,	l. 7	Plus loin,	Ailleurs,

SUPPLÉMENT AUX ERRATA

AVANT-PROPOS, ligne 2, *au lieu de :* Harduin, *lire :* Hardouin.		
Pages : 21, l. 2,	id.	id.
21, l. 5,	id.	id.
21, l. 25,	id.	id.
21, l. 31,	id.	id.
21, l. 33,	id.	id.
21, l. 35,	id.	id.
23, l. 27,	id.	id.
88, l. 2,	id.	id.
94, l. 35,	id.	id.
95, l. 10,	id.	id.
95, l. 20,	id.	id.
95, l. 25,	id.	id.
95, l. 28,	id.	id.
95, l. 33,	id.	id.
95, l. 36,	id.	id.
95, l. 38,	id.	id.
96, l. 3,	id.	id.
98, l. 28,	id.	id.
99, l. 28,	id.	id.
99, l. 33,	id.	id.
100, l. 1,	id.	id.
100, Disc. XXXIV, l. 6,	id.	id.
101, l. 4,	id.	id.
101, l. 10,	id.	id.
102, l. 18,	id.	id.
102, l. 34,	id.	id.
103, l. 6,	id.	id.
106, l. 10, *au lieu de :* discours XXII, *lire :* discours XVII.		

I

c (+ a LATIN). (Cf. p. 12-13.)

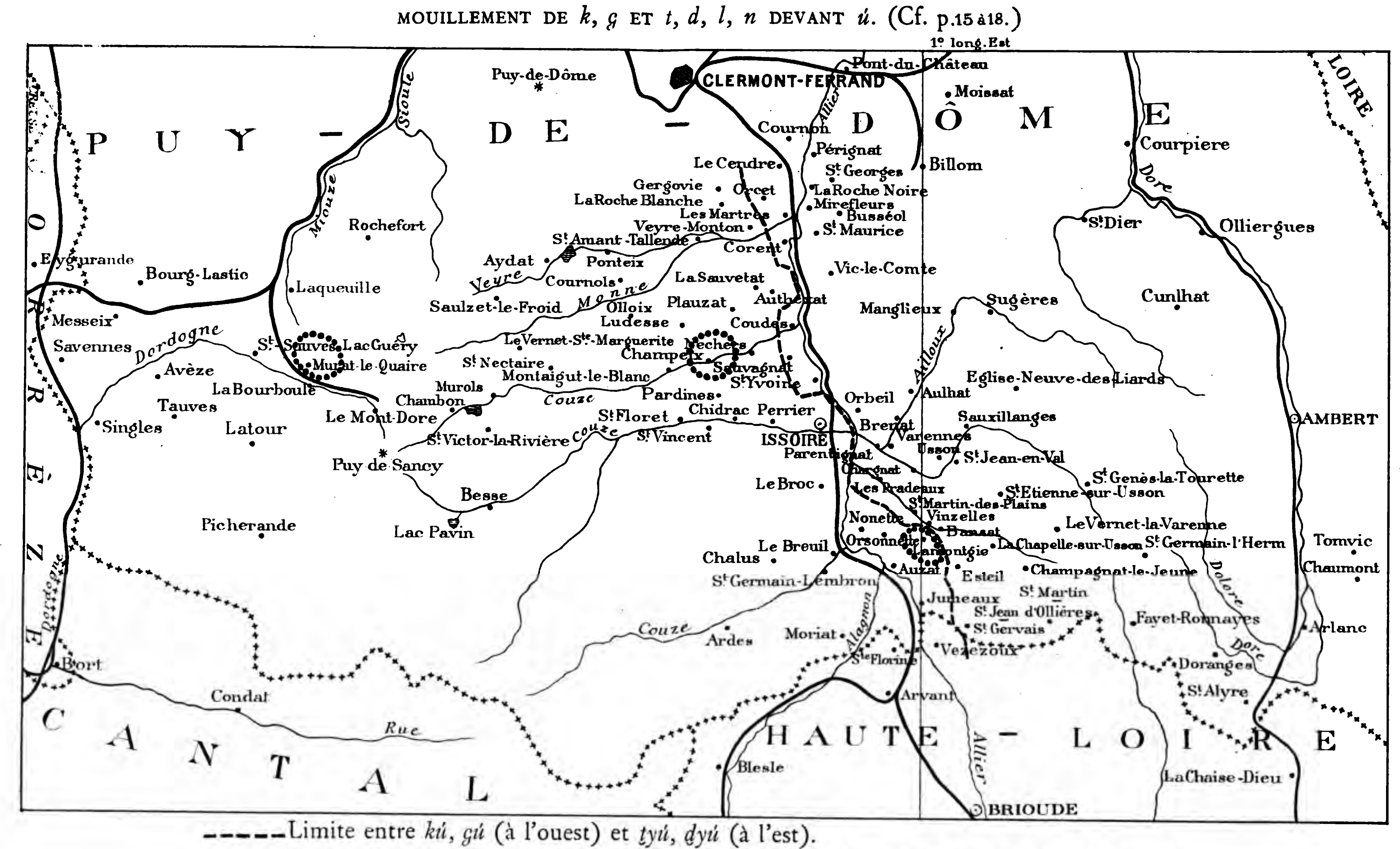


------ Limite au nord-est de laquelle c (+ a latin) est ϵ (j).

.... Limite entre ts (dz) (au centre et au sud) et $t\epsilon$ (dj) (au nord-ouest et au nord-est) pour représenter c (+ a latin).

II

MOUILLEMENT DE *k*, *g* ET *t*, *d*, *l*, *n* DEVANT *ú*. (Cf. p. 15 à 18.)



- - - - - Limite entre *kú*, *gú* (à l'ouest) et *tyú*, *dyú* (à l'est).

•••••••• Entoure les îlots où *t*, *d*, *l*, *n* (+ *ú*) restent *tú*, *dú*, *lú*, *nú* (ailleurs *tyú*, *dyú*, *lyú*, *ŋyu*).

III

MOUILLEMENT DE *f*, *v* DEVANT *ı*. (Cf. p 21 .)

1° long. Est

PUY - DE - DÔME
CANTAL
HAUTE - LOIRE
CORRÈZE
LOIRE
CREUSE

Clermont-Ferrand
Pont-du-Château
Moissat
Puy-de-Dôme
Cournon
Pérignat
Billom
Le Cendre
St Georges
Gergovie
Orcet
LaRoche Noire
LaRoche Blanche
Mirefleurs
Les Martres
Busséol
Veyre-Monton
St Maurice
St Amant-Tallende
Corent
Aydat
Ponteix
Vic-le-Comte
Cournols
La Sauvetat
Saulzet-le-Froid
Olloix
Plauzat
Authezat
Ludesse
Coudes
Mangleux
Sugères
Le Vernet-St-Marguerite
Nechers
Champeix
St Nectaire
Sauvagnat
Montaigut-le-Blanc
St Yvoine
Murols
Parpines
Chambon
St Floret
Chidrac
Perrier
Le Mont-Dore
St Victor-la-Rivière
St Vincent
Issoire
Puy de Sancy
Besse
Lac Pavin
Rochefort
Laqueuille
Eygurande
Bourg-Lastic
Messeix
Savennes
St Sauves
Lac Guéry
Murat-le-Quaire
Avèze
La Bourboule
Tauves
Singles
Latour
Picherande
Bort
Condat
Courpiere
St Dier
Olliergues
Cunlhat
Ambert
Orbeil
Aulhat
Eglise-Neuve-des-Liards
Sauxillanges
Brenat
Varennes
Usson
St Jean-en-Val
Parentignat
Chargnat
Les Pradeaux
Le Broc
St Genès-la-Tourette
St Etienne-sur-Usson
St Martin-des-Plains
Vinzelles
Nonette
Le Vernet-la-Varenne
Bansat
Orsonnette
La Chapelle-sur-Usson
St Germain-l'Herm
Tomvic
Chaumont
Le Breuil
Lamontgie
Chalus
Auzat
Esteil
Champagnat-le-Jeune
St Germain-Lembron
St Martin
Jumeaux
St Jean d'Ollières
Fayet-Ronnayes
St Gervais
Arlanc
Moriat
Vezezoux
Ardes
St Florine
Dorangès
St Alyre
Arvant
Blesle
La Chaise-Dieu
Brioude
Dordogne
Sioule
Miouze
Veyre
Monne
Couze
Allier
Ailloux
Alagnon
Rue
Dore
Dolore

------ Entoure la région (et les îlots) où *f*, *v* est altéré devant *ı*.

.... Limite entre *fy*, *vy* (à l'ouest) et *ç*, *ý* (à l'est).

-.-.-.- Entoure les patois où *fy*, *vy* devient *fs*, *vz* ou évolue dans ce sens.

IV

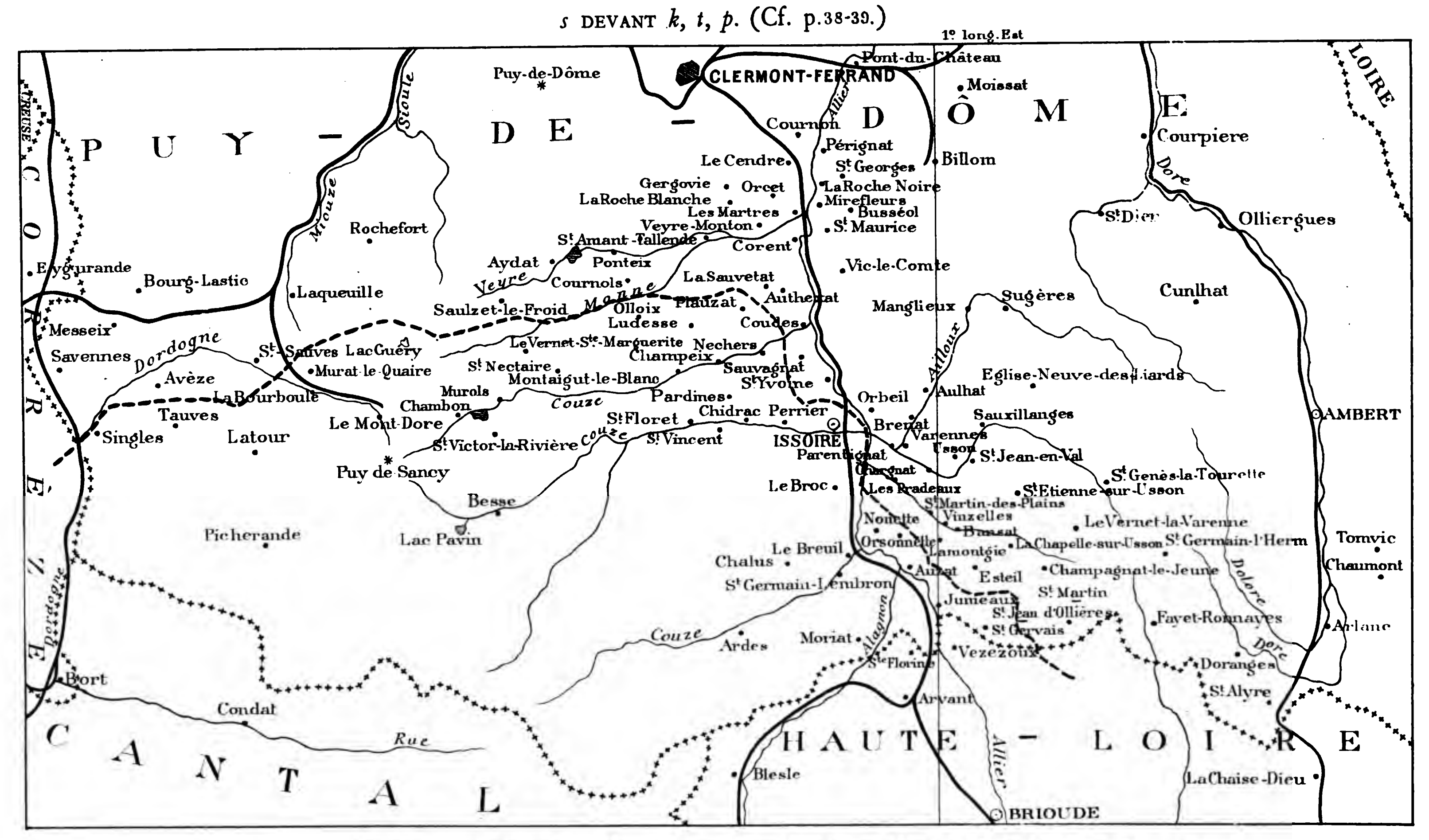
CHANGEMENT DE *l* INTERVOCALIQUE EN *v*, *w*. (Cf. p. 34-35.)

- - - - - Limite au sud de laquelle *l* intervocalique est devenu *v*.

•••••••••• Entoure un îlot où *l* intervocalique est devenu *w*.

V

s DEVANT *k*, *t*, *p*. (Cf. p. 38-39.)



- - - - - Limite septentrionale de la conservation de *s* devant *k*, *t*, *p*, dans le corps des mots.

VI

ÉVOLUTION DE *a* TONIQUE LIBRE VERS *ǫ̀* ET VERS *ę̀*. (Cf. p. 60-61.)

- - - - - Entoure les patois où *a* tonique libre devient *ǫ̀*, au moins à la finale.

• • • • • • • • • Limite à l'est de laquelle *a* tonique libre devient *ąè* ou *ę̀*, sauf généralement à la finale.

VII

LA DIPHTONGUE ROMANE *ạu* TONIQUE. (Cf. p.72-73.)

1° long. Est

PUY-DE-DÔME — CORRÈZE — CANTAL — HAUTE-LOIRE — LOIRE

Clermont-Ferrand, Pont-du-Château, Moissat, Billom, Courpière, Olliergues, St Dier, Cunlhat, Ambert, Tomvic, Chaumont, Arlanc, Puy-de-Dôme, Cournon, Le Cendre, Pérignat, St Georges, La Roche Noire, Mirefleurs, Busséol, St Maurice, Gergovie, Orcet, La Roche Blanche, Les Martres, Vevre-Monton, Corent, Vic-le-Comte, St Amant-Tallende, Aydat, Ponteix, Cournols, La Sauvetat, Authezat, Plauzat, Olloix, Ludesse, Coudes, Manglieux, Sugères, Rochefort, Laqueuille, Eygurande, Bourg-Lastic, Messeix, Savennes, Saulzet-le-Froid, Le Vernet-Ste-Marguerite, Neschers, Champeix, St Nectaire, Montaigut-le-Blanc, Sauvagnat, St Yvoine, Pardines, Murols, Chambon, St Sauves, La Guéry, Murat-le-Quaire, La Bourboule, Avèze, Tauves, Singles, Latour, Le Mont-Dore, Puy de Sancy, St Victor-la-Rivière, St Floret, Chidrac, Perrier, St Vincent, Issoire, Parentignat, Orbeil, Aulhat, Brenat, Églisé-Neuve-des-Liards, Sauxillanges, Varennes, Usson, St Jean-en-Val, St Genès-la-Tourette, St Étienne-sur-Usson, Le Vernet-la-Varenne, St Germain-l'Herm, Chargnat, Les Pradeaux, St Martin-des-Plains, Vinzelles, Bansat, Le Broc, Nonette, Orsonnette, Lamontgie, La Chapelle-sur-Usson, Champagnat-le-Jeune, Le Breuil, Chalus, St Germain-Lembron, Auzat, Esteil, Jumeaux, St Martin, St Jean d'Ollières, St Gervais, Fayet-Ronaye, Vezezoux, Doranges, St Alyre, Besse, Lac Pavin, Picherande, Ardes, Moriat, Ste Florine, Arvant, Blesle, Brioude, La Chaise-Dieu, Bort, Condat

Sioule, Miouze, Dordogne, Veyre, Monne, Couze, Allier, Ailloux, Dore, Alagnon, Rue, Creuse

\- - - - - Limite entourant les patois où *ạu* tonique est *ạu*, *ạů*.

•••••••• Limite entourant les patois où *ạu* tonique évolue vers *ǫ̣eu* → *œ*.

Hachures : région où *au* tonique a subi l'évolution *ọu* → *ǫ́u* → *ọ̀ü*.

VIII

$a + s$ EXPLOSIF AMUÏ. (Cf. p. 83-84.)

- - - - - Limite entre *nąė*, *nė* (à l'est) et *nà* (à l'ouest) (*nas* et *anar*).

•••••••• Entoure les patois où on observe l'influence des labiales pour $a + s$ explosif.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

